53N 582999

1

ÉLOGE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

Par M. LAUREAU, Ecuyer, Historiographe de Monseigneur COMTE D'ARTOIS.



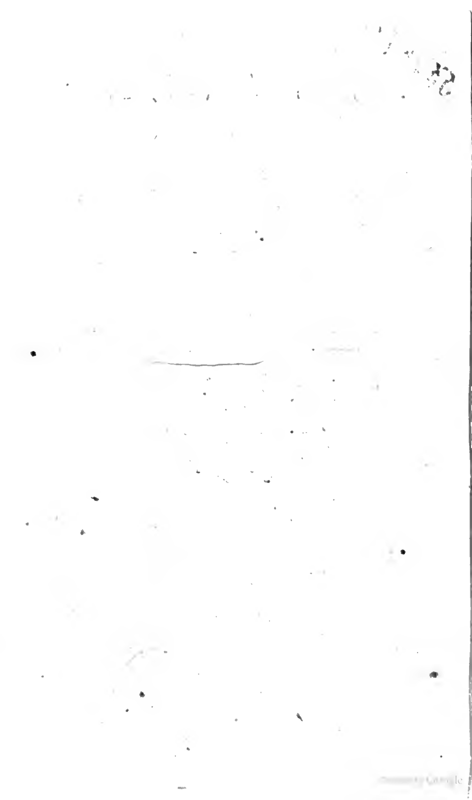
A PARIS,

De l'Imprimerie de CLOUSIER, Imprimeur du ROI, rue de Sorbonne;

Et se trouve,

CHEZ { NYON, l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.
LAMY, Libraire, Quai des Augustins.

1787.


Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE, A FRÉDÉRIC GUILLAUME II, *ROI DE PRUSSE.*

SUCCESSEUR d'un Héros, daignez recevoir ſon Éloge ; il eſt le vôtre, puiſque ſes qualités revivent en vous, & que l'immortel FRÉDÉRIC II eſt mort, avec la conſolation de laiſſer un Héritier qui le *recommencera* *.

* Expreſſion énergique de Frédéric II, en parlant de ſon Succeſſeur.

APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, l'*Eloge de* FRÉDÉRIC *II, Roi de Pruſſe, Electeur de Brandebourg*; & je n'y ai obſervé rien qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. Donné à Paris, le 14 de Décembre 1786.

PHILIPPE DE PRÉTOT,
des Académies d'Angers & de Rouen.



ÉLOGE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

LA tête qui s'élevoit ſur l'Europe, & qui avoit fixé ſon admiration vient d'être abattue, mais la gloire qui l'entoura eſt parvenue à tous les peuples de l'univers ; la renommée a porté ſon nom aux extrémités du globe, & ſes trompettes que ce Héros fit toutes ſonner à la fois dans le cours de ſon règne, y ont répandu ſa ſageſſe, ſes victoires, & ſon génie. Ce génie qui mit en mouvement toutes les forces de la nature, qui dans ſon agitation ébranloit les trônes,

répandoit l'effroi fur la terre ; & dans fon calme embéliffoit fa furface par la magie des arts, & la vivifioit par les prodiges de fon gouvernement.

Ombre illuftre, ombre du Roi dont la fageffe étonna l'univers, dont les victoires foumirent les nations, qui fut fupérieur par le glaive, comme par le génie, dont la longue vie fe foutint conftamment dans la carrière de l'honneur, dont le règne ne fut qu'un acte d'héroïfme, fors pour un moment de la tombe où tout va s'anéantir fans exception, (car s'il pouvoit y en avoir, c'eût été en ta faveur). Elève ton front vénérable, ombragé de lauriers, pour recevoir un jufte tribut d'éloges ; tu ne peux y être infenfible, le Héros le plus modefte doit tenir au prix de fes travaux.

FRÉDÉRIC reçut de la nature un corps robufte & une ame de feu ; fes commencemens ne furent pas des préludes rians, ils furent ceux qui forment les grands hommes ; loin d'éprouver les douceurs, & les effets de la condefcendance paternelle, il eut à gémir fous un fceptre de fer, que le Monarque dont il tenoit le jour appéfantiffoit fur fa famille. Les duretés, les contrariétés qu'il effuya, affermirent, & mûrirent de bonne heure ce génie naturel-

lement ardent ; ſon ame, loin de l'abattement, s'épuroit au creuſet des malheurs, & acquéroit dans la ſolitude & l'abandon, cette énergie qui fit l'étonnement du ſiècle ; elle s'eſſayoit à trouver des reſſources en elle ſeule, à prendre l'empire ſur la fortune, & à acquérir cette Philoſophie ſtoïque ſupérieure aux évènemens. Formé par les leçons de l'adverſité, inſtruit par ſes profondes méditations, par un génie qui lui révéloit les ſecrets des ſciences & des hommes, ſon eſprit s'éleva du fond de ſa retraite ; ſoutenu des aîles de l'imagination, il franchit tous les obſtacles, & parvint aux extrémités les plus eloignées ; c'étoit Dédale enfermé dans le labyrinte, frémiſſant à la vue de ſes chaînes, les briſant à force de génie, bravant les deſpotes, & échappant aux fers de la tyrannie. S'il n'eût été que Prince, s'il n'eût eu que de la naiſſance & des richeſſes, il étoit perdu, il fût tombé à l'entrée de la carrière, il eût végété dans l'obſcurité, & eût diſparu dans la pouſſière des ſiècles. Mais Frédéric étoit doué d'un courage invincible, d'une conſtance à l'épreuve de tous les revers ; & lorſque la fortune, par un retour ſubit, vint lui offrir un diadême, il s'en montra digne auſſi-tôt, il annonça ce qu'il étoit, en faiſant voir que

ce qui eût abattu tout autre, l'avoit élevé ; que son ame s'étoit redressée sous le sceptre qui avoit voulu l'abaisser ; qu'il avoit fait de ses malheurs des leçons instructives, de sa solitude un lycée, de sa jeunesse un âge mûr, & de son intelligence un esprit juste, élevé & philosophique.

Tel fut ce Roi, qui ceignit le diadême au sortir de la solitude & de la disgrace, en 1740. Epoque du règne le plus mémorable qui ait jamais honoré le trône. Le nouveau Monarque n'y fut pas plutôt monté, que sans y arrêter ses regards, il envisagea d'un vaste coup-d'œil les sciences immenses du gouvernement, de la guerre & de la législation, tous les moyens qui préparent la grandeur, toutes les routes qui conduisent à la gloire, il étonna par la magnificence des plans qu'il déploya, la hardiesse des projets qu'il traça. Il parut Philosophe, grand Prince, heureux guerrier dès le moment où il désira de l'être. La Prusse, qui jusqu'alors ne s'étoit agitée que dans l'obscurité, avoit cependant un ressort interne, qu'elle tenoit de son climat & du caractère de ses habitans. Mais il falloit pour qu'il pût déployer sa force qu'il fût tendu par un homme de génie : ce secret fut connu de Frédéric, & sa main donna aussitôt le jeu à ce grand ressort. Ce fut

au ſpectacle d'un début auſſi fier, *qu'on oſa prédire que ſes Généraux ne ſeroient que ſes Aides-de-camp, ſes Miniſtres ſes Secrétaires;* des circonſtances heureuſes le mirent à portée de juſtifier ſur-le-champ la hardieſſe de cette prédiction.

Le règne des Céſars Autrichiens, que le glaive du Prince Eugène avoit rendu ſi formidable au commencement du ſiècle, étoit écoulé; la mort avoit tranché les jours du dernier, & une nouvelle Dynaſtie Impériale s'élevoit en Allemagne: dans ce changement de Princes, chaque Puiſſance fit valoir ſes prétentions; chacune crut la confuſion qui régnoit, favorable à l'exécution de ſes deſſeins. Des ligues, des projets, des traités de confédération, des préparatifs de guerre occupent toute l'Europe. Pendant qu'on délibère, Frédéric plus prompt qu'aucun, tombe ſur la province prétendue de tout temps par ſa maiſon; il regarde les renonciations de ſes Aïeux comme des actes honteux, dictés par la puiſſance & arrachés à la foibleſſe, il fait revivre ſes droits avec des ſoldats & du courage. Les vaſtes Etats poſſédés par l'héritière d'Autriche, l'appareil de ſes forces, la garantie d'autres Monarques, lui parurent un ſpectacle plus giganteſque que formidable; il crut qu'il étoit poſſible d'ébranler

cette puissance avec des armées peu nombreuses, mais aguerries, bien commandées, & il n'oublia rien pour préparer à la victoire ses troupes, déja recommandables par leur discipline ; il prend l'essor du côté de la Silésie, au milieu des glaces & de la rigueur de l'hiver ; l'Aigle prussien, déployé devant ses légions, semble précéder une armée romaine ; elle l'étoit en effet par l'ordre & le courage. A cette nouvelle, l'Autriche frémit d'indignation, & ordonne à ses généraux d'aller la venger de l'insulte faite à sa couronne, par une armée où l'on comptoit à peine dix-huit mille combattans. Le succès ne répondit, ni à ses ordres, ni à son attente ; l'Infanterie prussienne déja animée par ce génie militaire, & assujétie à cette discipline, qui la rendit depuis le modèle de celles de l'Europe, renversa les bataillons autrichiens, & rendit à jamais célèbre le champ de bataille de Molwits. L'Allemagne, à cet évènement, conçut la plus haute idée du Prince qui commençoit ainsi, elle prévit dès-lors que Frédéric alloit renouveller dans son sein les scènes sanglantes que Gustave y avoit joué dans le siècle précédent, & l'Europe sentit tomber un poids de plus dans sa balance.

L'Autriche humiliée, court à la vengeance ;

une armée plus formidable s'avance contre le vainqueur ; alors il emportoit ses places ; il marche aussitôt à ces nouveaux ennemis. Le nombre leur fut inutile, & ne fit qu'accroître la douleur de leur défaite. La discipline, & la disposition de l'armée prussienne, la supériorité de son feu la firent triompher une seconde fois, & ajoûtèrent aux lauriers de son Roi. Le découragement alors s'empara de ses ennemis, ils lui cédèrent ce qu'il réclamoit, ce que son épée lui avoit déja donné. Tel fut le succès & la gloire de ses premières armes, il s'étoit de longue main préparé ce triomphe dans la solitude.

Le rameau de la paix est bientôt brisé, & le flambeau de la guerre se rallume entre deux puissances, dont l'une a senti ses forces, & l'autre a été obligée de céder malgré la supériorité de ses titres, & l'étendue de ses domaines ; mais Frédéric avoit mis les instans à profit ; ses moyens s'étoient accrus avec ses Etats, sa discipline militaire avoit été poussée à un nouveau point de perfection. Déja il figure sur le théâtre de la guerre avec l'appareil des grandes puissances ; la Bohême tremblante le voit arriver, non comme la première fois, suivi de dix-huit mille hommes, mais à la tête de quatre-vingt mille. La victoire précède ses étendars ; tout plie devant le conquérant ; déja

il est aux portes de la capitale, une armée entière enfermée dans ses murs s'y croyoit en sûreté, la place est prise avec ses nombreux défenseurs, & l'arrivée d'une armée autrichienne, loin de faire changer la scène, ne sert qu'à augmenter par sa défaite le triomphe du vainqueur.

L'Angleterre, la Hollande, la Saxe, sont unies à l'Autriche, leurs guerriers combattent pour sa querelle ; le chef de la nouvelle Dynastie Impériale le devient de cette ligue puissante ; mais au moment où son inauguration dans Francfort semble devoir inspirer la crainte, dans cet instant où il promet du haut de son trône, de réprimer les ennemis de l'Empire, le Prussien met en fuite son armée, ensanglante les sources de l'Elbe, & couvre les rives du fleuve des bataillons autrichiens, moissonnés par le glaive du vainqueur.

Cette époque sanglante, nous rappelle ce temps où la France, associée à ses périls, le fut à ses triomphes ; où notre Monarque, vainqueur de la ligue à Fontenoy, lui envoyant faire part de ses succès, Frédéric voulut que l'Ambassadeur portât en retour une nouvelle aussi glorieuse. Cet envoyé de la victoire fut témoin de celle du Roi, & chargé de l'annoncer à son maître : mais Frédéric s'y regarda tellement obligé, qu'il envisagea la

défaite de l'armée qui lui étoit oppofée, comme le payement d'une dette d'honneur envers fon allié, auffi la lui annonça-t-il comme l'acquit de la lettre-de-change qu'il avoit tirée fur lui à Fontenoy : il eût regardé comme un tache à fa gloire, d'avoir moins fait pour la caufe commune que fon confédéré.

Les revers de l'Autriche s'accumuloient, fa réfiftance multiplioit fes défaites ; les armes du Roi étoient victorieufes dans toutes les mains. Drefde fut témoin du carnage que fes Généraux firent à fes portes, des Saxons & des Impériaux. La victoire conftante fe déclaroit partout en fa faveur. L'Empire fentit cet afcendant, démontré par tant de funeftes épreuves, il fit la paix, & fon ennemi conferva, pour fruit de fes victoires, fes lauriers & la Siléfie.

Redouté de fes voifins, admiré de l'Europe, chéri de fes fujets, il commence fa carrière pacifique, & prend les fciences pour guides, il les appelle de toutes les parties du monde ; femblables à des miniftres éclairés, chacune prend fon département. L'aftronomie, affife fur les tours des Vandales, s'empare de ce ciel nouveau ; une jurifprudence lumineufe & concife, affortie à l'efprit de la nation, chaffe la barbarie des tribunaux gothiques. L'agriculture vivifie ce fol, jufqu'alors inculte & fauvage ; des moiffons dorées ont remplacé les

bruyères, & les bœufs de la charrue ont ſuccédé aux bêtes fauves qui erroient dans ces déſerts. L'architecture élève ſur les côteaux des villages & des bourgs (*) nouveaux ; ici elle change les villages en villes, là elle métamorphoſe les maiſons en palais. Le commerce, appellé du haut de ces remparts naiſſans, accourt dans un Etat où l'induſtrie eſt en action. L'Aſie étonnée, voit arriver les vaiſſeaux d'Emden, & apprend que le Brandebourg eſt devenu un pays de navigateurs. L'académie de Berlin, animée par l'eſprit du Monarque, le diſpute aux plus célèbres de l'Europe. Le Pruſſien abſent, ne ſe reconnoît plus à ſon arrivée, il s'imagine être en Italie, en France, ou dans les plus belles contrées de l'Allemagne, il cherche ſa triſte patrie & ne la trouve pas ; il ſe croit tranſporté à ces temps de féerie où les changemens de décoration étoient ſi prompts ; il ne voit dans ces prodiges que le génie de ſon Roi qui a changé ſon royaume comme un autre fait ſon palais. L'étranger témoin d'une de ces grandes ſcènes, que la nature amène rarement ſur la terre, obſerve dans le ſilence de l'admiration cette rapide & brillante métamor-

(*) On compte environ 600, tant Villages que Bourgs, bâtis ſous le règne de Frédéric.

phofe! & l'univers apprend, que les arts viennent d'être tranfportés du midi au nord, & qu'ils y fleuriffent fous le fceptre paternel du Prince, dont l'épée étoit auparavant fi redoutable.

Dans cet effor des arts, au milieu du bonheur des peuples, au moment que la renommée annonce à tout l'univers la fageffe de Frédéric, fes glorieufes occupations, l'heureux changement de fes Etats ; tandis que le génie de la création agite fes aîles brillantes fur les bords de la Sprée, un orage politique gronde fourdement dans l'Europe, & allume un des plus terribles incendies qui ait ravagé la terre. Cet orage, né de la réunion de grandes puiffances, devoit fondre fur la tête de Frédéric ; la gloire de fon Etat naiffant, le nerf de fa conftitution, le vol qu'il prenoit, avoient fait ombrage à d'autres Monarques. Leur défiance avoit enfanté la ligue la plus puiffante qui ait exifté dans cette partie du monde.

Les Monarques qui compofèrent cette formidable confédération, qui renouvella dans l'Allemagne, les fcènes fanglantes de cette affreufe guerre de trente ans qui la dévafta, dans le fiècle dernier, furent les plus puiffans de l'Europe. Le nouvel Empereur de la Dynaftie de Lorraine, dont le fceptre uni à celui de l'héritière d'Autriche, s'étendoit fur les royau-

mes de Bohême & de Hongrie, & ſur une partie de l'Allemagne & de l'Italie; l'Impératrice des Ruſſes, dont la domination en Europe comme en Aſie étoit plus étendue que celle d'aucun autre Empire. Le Roi de France, dont les armes avoient triomphé dans la guerre précédente, de tous les Potentats qui l'environnent. Les Cercles de l'Empire. Enfin, les Rois de Pologne & de Suède. Mais ces dernières puiſſances ne repréſentoient plus à cette époque, que par leurs trophées paſſés. La dégradation de ces Etats arrivée ſucceſſivement, eſt même parvenue depuis à ſon comble pour l'une de ces puiſſances, tandis que l'autre aſſez heureuſe pour rencontrer un Roi dont la main a remonté le reſſort qui fait marcher la machine politique, eſt ſortie de ſon état de ſtagnation.

Terrible ſpectacle dont le ſouvenir fait encore frémir! l'Europe ſoulevée fond à la fois ſur ce Monarque; le nord & le midi vomiſſent des armées; les Princes de la terre, ligués contre un d'entre-eux, déploient toutes leurs forces, ils indiquent de leurs ſceptres le lieu où doivent ſe rendre ces innombrables combattans; les provinces qu'ils vont ravager, le trône qu'ils doivent renverſer. Le citoyen de tous les états, qui s'étoit extaſié d'admiration au récit des exploits & des vertus de ce

Prince.

Prince. Le philofophe qui avoit fouri en le voyant monter fur le trône, & avoit fondé fur lui les plus belles efpérances; tous les cœurs généreux, qu'un mouvement de reconnoiffance intéreffoit en faveur d'un Roi qui confidéroit les hommes, gémiffent fur fon fort & déplorent d'avance fa ruine, qu'ils regardent comme inévitable. Mais quel retour inopiné furprend auffi-tôt ! Frédéric, femblable au lion que des chaffeurs veulent entourer, n'attend pas qu'on l'attaque; quelques nombreux que foient fes ennemis, quelques grandes que foient leurs reffources, il fond fur eux, & déconcerte leurs mefures par les coups les plus hardis & les plus imprévus, il vole à la place où étoit enfermé le traité dans lequel tant de Princes avoient juré fa perte. Les portes de fer, la fermeté plus forte encore d'une grande Princeffe, qui oppofoit fa perfonne comme un rempart au fecret de tant de Rois, ne peuvent empêcher qu'il ne foit expofé au jour : le fer eft brifé par ordre du Monarque, fon bras dérobe au danger, l'Héroïne qui s'y oppofoit en l'éloignant du paffage des armes, & en joignant les égards à la fermeté. Le fatal traité eft dans fes mains, il connoît fes ennemis, il eft dans leurs provinces, il emporte leurs places; une de leurs armées a déja paffé

ſous le joug ; l'Europe apprend avec ſurpriſe que c'eſt chez les Rois confédérés, que ſe fait la guerre, & que leurs immenſes préparatifs n'aboutiſſent qu'à défendre leurs Etats. Dès-lors le luxe des Cours eſt banni de la tente du Monarque ; bravant les injures de l'air & l'intempérie des ſaiſons, partageant avec ſes ſoldats, leurs travaux, leurs dangers, & leur frugalité ; veillant ſur ſon camp pendant leur ſommeil ; dévoué ſans réſerve au rôle de guerrier, il le remplit pendant ſept ans, & étonna ſes ennemis par ſon courage, en même-temps qu'il ſervit de modèle aux ſiens.

Au milieu de ces ſcènes d'agitation & d'horreur, la marche de l'adminiſtration ne ſouffrit pas de celle des armées, l'une ne fit rien perdre à l'autre ; on vit tout-à-la-fois renfermé dans le camp de Frédéric le tribunal de la juſtice, le cabinet du miniſtère, le foyer de la guerre, & le deſtin de la Pruſſe ; les conſeils ſuccédoient aux batailles, les plans d'utilité publique à ceux des campagnes ; les audiences aux exercices, les oracles de Thémis au tumulte des armes. La roue du gouvernement roulant ſans interruption, les yeux du Roi, également fixés ſur la guerre & ſur les affaires, excitèrent l'admiration de ſes ſujets, & des étrangers.

Mais l'orage ne fait qu'accroître ; les armées des alliés se succèdent, un corps battu est remplacé par d'autres plus nombreux, c'est l'hydre dont les têtes renaissent, & se multiplient sous le fer qui les moissonne. Les revers viennent se mêler à travers les victoires du Roi. C'est dans ces momens de l'abandon de la fortune qu'il paroît vraiment grand ; c'est alors qu'il fait voir combien il lui est supérieur, & qu'il prouve que sa force est en lui-même.

Vainqueur jusqu'alors, il avoit vu la fortune par un retour inoui, lui faire perdre en un seul jour le champ-de-bataille de Kollin, & la capitale de la Bohême, prête à tomber sous ses armes. Il fuyoit, & la Silésie abandonnée étoit la proie de l'Autrichien victorieux. Dans cette crise terrible, un nouvel orage vient fondre d'un autre côté sur ses Etats, déja assaillis au nord par la Russie & la Suède. Cet orage étoit l'armée des Cercles, formidable par sa réunion à celle de France. Ces troupes confédérées sembloient devoir porter le dernier coup à Frédéric, & consommer sa ruine.

Au spectacle d'un Roi magnanime, entouré par de nombreux ennemis, que la mort & la victoire poursuivent, auquel elles ont assigné un champ-de-bataille pour tombeau, l'Europe

jette un coup-d'œil avide ſur la ſcène. Le héros ne s'oublia pas ; arrivé à ce dégré extrême de ſa mauvaiſe fortune, les talens qu'il déploya furent ſupérieurs à ſon acharnement. Tout ce que peuvent le courage & le génie réunis, fut employé, & l'indignation augmentant ſa hardieſſe naturelle il enfante le plan qui doit humilier ſes ennemis, c'eſt dans la poſition la plus déſeſpérée que ſa main oſe le tracer. Déja l'armée de France & d'Allemagne eſt arrivée ſur le champ de bataille de Rosbach ; un ordre nouveau, une manœuvre ſçavante ſemble annoncer la volonté du Dieu des combats, l'étonnement ſe répand & prépare la défaite. Le François & l'Hévétien veulent en vain s'oppoſer à la victoire, & aux deſtins conjurés contre-eux : des corps entiers dédaignent de racheter leur vie par un pas en arrière : les chefs & les ſoldats roulent enſemble dans la pouſſière ; une ruine totale alloit être le prix de leur fermeté, ſi le Général n'eût eu le courage de venir les arracher de ce champ de bataille malheureux. C'étoit l'honneur national, luttant contre les prodiges de la tactique.

La trompette ſonne au milieu de la victoire, déja les enſeignes prennent leur vol, & l'armée court à un nouveau triomphe. L'Autrichien,

vainqueur un mois auparavant, voit arriver ſon rival en Siléſie, il apprend ſa victoire, & tombe auſſi-tôt ſous ſes coups ; ſa formidable armée eſt détruite, le champ de bataille de Liſſa eſt ſon tombeau, la Siléſie eſt repriſe, la Bohême eſt menacée, & les ennemis de Frédéric ſont à leur tour dans la frayeur & la conſternation. Dans cette immenſe carrière de travaux, au milieu de tant de dangers renaiſſans, quel dut être l'effroi de ſes ſujets ! combien de fois ils dûrent trembler pour ſes jours ! à quelles craintes & à quelles inquiétudes la Pruſſe & ſon alliée ne dûrent-elles pas être en proie ! Cette alliée étoit une puiſſance qui étoit auſſi plus remarquable par le génie de ſes miniſtres, le courage de ſes guerriers, que par ſes propres forces.

Depuis la chute de Tyr & de Carthage le monde n'avoit pas vu de ſpectacles pareils à celui que donna l'Angleterre vers le milieu de ce ſiècle ; elle couvroit les mers de ſes vaiſſeaux, ſon pavillon vainqueur étoit arboré dans tous les ports de l'univers ; le commerce aſſervi ſous ſes loix venoit régulièrement lui payer dans ſon île le tribut de toutes les nations ; ſes navigateurs intrépides aſſociant la gloire à l'intérêt, répandoient d'une main la corne d'abondance, & levoient de l'autre le voile qui couvroit le

reſte du globe : il ne manquoit à cette ſuperbe puiſſance que d'humilier ſa rivale. Dominant ſur les mers, elle chercha un allié qui eût l'Empire de la terre ; cet allié fut le héros Pruſſien ; il juſtifia le vœu de cette aſſociation, & fit aſſaut de ſuccès avec ſon confédéré ; les tréſors de la nation induſtrieuſe furent ouverts à la nation guerrière, & les moyens ſe réunirent au courage : la victoire s'attacha dès lors à ce parti, & ſuivit conſtamment ſes drapeaux ſur les deux élémens ; mais le Pruſſien eut le plus lourd fardeau à ſoutenir, le poids du Continent ſembla devoir l'écraſer.

L'Europe, les yeux fixés ſur une guerre auſſi diſproportionnée, ne pouvoit concevoir un pareil évènement, ni croire que des efforts auſſi extraordinaires puſſent durer plus long-temps : elle penſoit que Frédéric avoit aſſez fait pour ſa gloire en luttant contre tant d'ennemis, & elle faiſoit des vœux ardens pour la paix qu'elle enviſageoit comme le ſeul moyen de ſa conſervation. La guerre au contraire continue malgré ces vœux puſillanimes ; le roi redoublant de courage & d'activité, ſemble s'élever au-deſſus des forces de la nature, & bat de tous côtés ſes ennemis, ſoit qu'ils veulent pénétrer dans ſes états, ſoit qu'il entre dans les leurs. La Saxe voit de nouveau l'ar-

mée autrichienne fuir ſous les murs de Torgau & le vainqueur pourſuivre ſes débris ; ces volcans de bronze qui vomiſſoient la foudre du front de cette armée, ne tonnent plus que pour favoriſer ſa retraite ; leur protection ne la garantit pas ; l'Elbe qu'elle franchit lui devient d'un ſecours plus efficace. Appuyée ſur ſa rive comme ſur un rempart, ſon œil ſe promène avec douleur ſur ſes plaies ; elle compte ſes pertes ; elle voit ſon Général atteint d'un plomb meurtrier, abandonnant le commandement, ſes principaux officiers, la moitié de ſes ſoldats tués ou priſonniers, ſes étendars flottans ſur l'autre rive dans la main de l'ennemi & ſon canon tonnant ſous ſes ordres. Tandis que l'armée autrichienne vient s'enſevelir dans les champs de Torgau, & que Frédéric chaſſe de la Saxe les débris de ce corps qu'il a anéanti, ſon frère le glorieux compagnon de ſes victoires, vainqueur à Freyberg, pourſuit ſes ennemis dans la Bohême & dans la Franconie. L'Europe qui, ſept ans auparavant, avoit frémi de la poſition de Frédéric, entend ſonner de toutes parts la retraite, & voit avec ſurpriſe les armées des Empereurs & des Rois ligués, battues, épouvantées, fuir dans leur pays, y reſter ſur la défenſive, tandis que le redoutable monarque, maître du champ de bataille, préſentant par-

tout un front victorieux & menaçant, les tient dans la crainte d'un ennemi, dont on a essuyé les coups, & qui fait trembler à la vue des nouveaux assauts qu'il prépare.

Cette guerre étonnante, dans le cours de laquelle ce Roi renversa pendant sept ans les forces des puissances les plus formidables, répara, par les prodiges du génie & du courage, les plus grands malheurs, soutint seul l'effort constant des plus grands potentats dans un pays ouvert, sans défense, sans autre rempart que ses armées, a rendu ce siècle muet d'étonnement, & sera pour les suivans un prodige inconcevable, sur-tout quand rapprochant cet incompréhensible évènement de l'époque où il s'est passé, on le trouvera placé dans le siècle éclairé où l'homme a partagé l'air avec l'aigle, en a fait son domaine, a forcé le feu à être son guide dans les plaines aëriennes, a désarmé le ciel & bravé sa foudre, a exercé sa puissance & ses arts dans les profondeurs de la mer, où s'élançant hors de sa sphère, il a découvert de nouveaux astres, & connu le méchanisme des rouages céleștes, dans le siècle enfin où il a pris possession de tous les élémens, approfondi la nature & perfectionné les arts.

Gloire des Grecs & des Romains, mémoire des Rois qui remontent aux temps les plus

reculés, vous êtes surpassée ! Qu'on cesse de vanter les exploits de Trajan, la valeur de Marc-Aurele & de Julien ! qu'on ne cite plus pour modèles de la science militaire Epaminondas, Annibal & Pyrrhus ! disparoissez drapeaux que déployèrent dans la Germanie Arminius, Charlemagne & Gustave ! Frédéric en a déployé de plus glorieux encore ; ils ont été guidés par une main plus savante ; les ennemis, contre qui ils furent élevés, étoient plus aguerris & plus puissans, & les campagnes auxquelles ils ont présidé, ont été tracées par un génie plus vaste. Depuis César aucun Prince ne s'est rendu aussi remarquable par la célérité des marches, l'art des campemens, la vigueur des actions, la hardiesse des entreprises ; nul n'a plus brillé en même-temps par les lettres & par les armes.

Si cette guerre a laissé sur la terre des traces profondes de ses ravages, elle y a aussi laissé cette grande leçon, qu'un royaume bien administré peut suffire à tout, puisque ce Roi soutint la plus terrible & la plus ruineuse sans s'endetter, & que ses états florissans aujourd'hui n'ont pas de besoins, mais un trésor que la profusion n'entama jamais.

O Rois ! quelle grande vérité vous a démontré ce Monarque ! Pour rendre sa couronne

prépondérante, pour élever son trône au-dessus des autres, ce n'est pas assez du nombre de sujets & de provinces, il faut les qualités qui constituent les grands hommes; le titre de héros supérieur encore à celui de Roi; la considération ne se mesure plus sur l'étendue des possessions, mais sur la grandeur du Monarque. Il imprime sa force & son génie sur ses Etats, & la puissance qui résulte de ces moyens généreux est l'écueil des plus grands potentats; car ce n'est pas la terre, mais les hommes, mais la trempe de leurs ames qui font les Empires victorieux.

La paix succède enfin à ces violentes secousses, à ces scènes de carnage; les armées des Empereurs, des Rois & des Princes rentrent dans leur pays; elles y répandent les louanges de leur vainqueur; il est célébré chez ses ennemis avant que d'avoir entendu les expressions de la reconnoissance & de l'admiration de ses sujets. Prussiens, c'est dans Berlin qu'il va fixer ces deux sentimens; aux drapeaux sanglans suspendus aux voûtes de vos temples, vont succéder les chef-d'œuvres des arts, les prodiges du génie, les monumens de la bienfaisance, & ce bien si cher à tous les hommes connu sous les noms de justice & d'administration. Les sommes prodiguées pour la cause de votre Roi, sont

arrêtées dans leur cours ; les impôts, dont l'admiration excitoit au payement en faiſant taire le beſoin, dont vous regrettiez l'épuiſement qui vous en interdiſoit un nouvel emploi, n'exiſtent plus. Le canal qui les conduiſoit à la guerre eſt rompu, les ordres de leur levée ſont révoqués, les titres de leur perception ſont la proie des flammes, le Monarque couronne ſes victoires par ce feu allumé de ſes mains, & cette flamme excitée par le ſouffle de la vertu & de la ſenſibilité, fut un feu de joie pour toute la nation. O preuve ſublime de la reconnoiſſance du prince, combien tu dûs exciter celle de ſes ſujets, reſſerrer les nœuds de la confiance publique & de l'amour des peuples & du ſouverain.

Ce règne tranquille ne fut plus qu'une ſuite de proſpérités ; le tableau de l'hiſtoire ne préſente que deux objets : la ſageſſe du roi & la félicité des peuples. La Pruſſe, formidable au dehors, préſentant ſans ceſſe un front menaçant, jouiſſoit du bonheur que répandoit ſur elle la main bienfaiſante de ſon ſouverain ; elle s'éleva au rang des plus grandes puiſſances ; elle devient prépondérante par ſes forces, par l'effroi qu'elle inſpiroit & par le ſouvenir des grandes choſes qu'elle avoit faites. Le miniſtère de Poſtdam avoit une influence marquée ſur les

autres cabinets de l'Europe, & donnoit le branle à la roue du corps politique. Les trois principaux évènemens qui agitèrent l'Europe depuis la paix de 1763, jusqu'à la fin de son règne, portèrent l'empreinte de ce sceau dominant.

1°. L'anarchie qui détruit les forces des Etats en les divisant, avoit anéanti celles de la Pologne; ce n'étoit plus cette puissance qui avoit donné la loi à la Russie, repoussé les Ottomans & sauvé de leur joug l'Empire germanique. Les siècles des Sigismond & des Sobieski étoient écoulés, la gloire de leur royaume avoit passé avec eux, sa foiblesse contrastoit avec la force de ses voisins, des prétentions indécises furent réglées suivant les positions respectives, l'Etat le plus foible expia par les retranchemens les plus douloureux les vices de son gouvernement. Cette grande leçon apprendra à jamais aux Empires qu'il faut savoir se faire respecter, & qu'il faut être redoutable quand on a des voisins qui le sont. Dans ce partage fameux, Frédéric renouvella aux yeux de l'Europe la scène que Marc-Antoine avoit donnée au monde, lorsque ce héros du Triumvirat partagea avec son glaive l'univers en trois parts.

2°. La torche funéraire du dernier Electeur de Bavière rallume le flambeau de la guerre en Allemagne; déja Frédéric a tiré l'épée;

il marche à la tête de ses armées ; la Bohême, qui l'avoit vu près de quarante ans auparavant, frémit en le voyant de nouveau dans son sein. Un Prince doué d'un génie actif & réformateur est passé sur le trône des Césars, Frédéric trouve un rival & l'Europe en suspens voit deux puissances éclairées & formidables, s'ébranlant pour se précipiter l'une sur l'autre ; mais la paix veut triompher des armes. Heureusement les deux rivaux sont plus jaloux du bonheur de leurs sujets que de trophées sanglans ; tous deux philosophes ils se connoissent en gloire ; les hommes sont enfin comptés pour quelque chose, leur bien l'emporte sur les lauriers des Rois, eux-mêmes en font le sacrifice ; attentifs aux invitations de la philosophie, à la voix de la sagesse qui se fait entendre à la fois des extrémités du nord & du midi, ils suspendent leurs débats ; tous deux appuyés sur leurs armes, ils écoutent les conditions que leur dicte Thémis par l'organe des deux plus respectables médiateurs. L'épée rentre dans le fourreau, les prétentions sont réglées, la Saxe, protégée par Frédéric, est satisfaite & l'univers applaudit aux juges. Quels étoient donc ces ministres sublimes qui imposoient silence à Mars & à Bellone, & arboroient le rameau de la paix sur les champs de bataille !

C'étoit au midi le puiſſant dominateur des Gaules, placé ſur le trône de Charlemagne; il aſpiroit à être le bienfaiteur de cette Allemagne, dont l'autre fut le conquérant; il vengeoit à la fois ſur l'océan le commerce uſurpé, aſſuroit dans le Nouveau monde, à un peuple généreux, le tréſor de la liberté & faiſoit taire la diſcorde, & le canon dans l'ancien.

Au Nord c'étoit une Héroïne, digne héritière du vaſte Empire de Pierre le Grand; ſa main en tenoit les rênes avec la même fermeté; élevée ſur les trophées des Muſulmans, elle avoit conçu le projet de faire fleurir dans l'Europe, à l'ombre de la paix, ces arts qu'elle protégeoit en Ruſſie.

3°. L'Anglois que nous avons laiſſé en poſſeſſion du trident de Neptune, embraſſant l'univers de ſa puiſſance, voyoit alors la fortune inconſtante favoriſer ſes ennemis. La France s'étoit renouvellée avec ſon roi. Dans ſa vigueur elle écraſa ſa rivale de ſon choc, ſépara du tronc le bras qu'elle étendoit en Amérique & lui fit expier ſes triomphes paſſés. Son miniſtère aux abois invoquoit le héros du nord comme ſon ange tutélaire. Vaines prières! la fortune a mis des bornes aux ſuccès des empires; elle a voulu que l'inſtant de leur éclat & de leur grandeur fût preſque toujours voiſin de celui de leur décadence; la nature leur a donné

des phaſes comme aux corps céleſtes ; les richeſſes & la puiſſance de l'Angleterre avoient excité ſon orgueil ; ſa hauteur avoit indigné ſes alliés & indiſpoſé tous les eſprits. Frédéric ne s'écarta pas de ſes intérêts ; il vit que l'abaiſſement de ſon ancien allié étoit utile au bien de l'Europe, à celui de ſes ſujets, à l'honneur des peuples & à l'avantage du commerce. La nobleſſe & le déſintéreſſement du vainqueur lui parurent un contrepoids à ſes ſuccès ; il y applaudit en ſilence, & par ſa politique maintient l'équilibre, aſſure le bien de l'Europe & la liberté des mers. Il étoit du deſtin de ce prince d'être grand même par ſon inaction.

Les temps de guerre & de victoire ſont écoulés, le tumulte des armes a ceſſé, le calme a ſuccédé aux plus violens orages & la vieilleſſe à une jeuneſſe active & redoutable ; Frédéric ſe retrouve ſous les rides comme ſous les traits du bel âge ; l'homme s'eſt affoibli, mais le héros eſt dans toute ſa vigueur. Au lieu de ce guerrier indomptable, frémiſſant au ſon de la trompette, c'eſt un vieillard dont les cheveux blancs & la ſageſſe inſpirent le reſpect, tandis que ſes armes poſées à ſes pieds ſont naître la terreur & pénètrent de crainte par le ſouvenir de ce qu'elles ont fait autrefois. Le ſceptre de juſtice eſt dans la main qui tenoit l'épée de la

victoire ; elle est prête à y revenir au premier signal de la discorde. C'est ainsi que ce Monarque, sur son déclin, paroît aussi redoutable & plus illustre encore que dans le milieu de sa carrière. La sagesse & l'équité siègent à côté de son trône, la gloire le couvre de ses rayons & rend le Monarque plus intéressant à mesure que s'approche le moment où il va en descendre. Ses peuples, qui n'ont plus qu'un moment à le posséder, gémissent d'avance sur la perte dont ils sont menacés ; comme s'il vouloit se rendre encore plus digne de leurs regrets, il redouble de soins & d'attention. Son temps, ce temps que la mort va lui ravir ; il prend à tâche de n'en rien laisser perdre, de l'employer comme le dernier bien qu'il puisse faire à ses sujets. Ses actions les plus ordinaires leur deviennent toutes précieuses, ses occupations n'ont rien qui ne les intéresse, ses réponses sont autant d'oracles & ses ordres autant de dispositions dictées par l'équité.

Son dernier regard se tourne sur les malheureux, sa main mourante leur tend des secours & éloigne le faste de son tombeau : il consigne ces deux sentimens dans l'acte dépositaire du dernier de ses ordres ; l'or va rendre la vie au pauvre qui expiroit ; il n'apprendra la mort de son Roi que par ses bienfaits ; des obélisques,

ques, des pyramides ne couvriront pas ſa cendre; ainſi que le ſimple particulier, il diſparoîtra ſans bruit dans les ténèbres du paſſé ; il ne reſtera plus de lui que ſa gloire & ſa bienfaiſance. Déja il deſcend vers la tombe, lorſque le cri de l'humanité ſe fait entendre, elle reclame ſon dernier effort. Juſque-là le commerce étoit une victime qu'engraiſſoit l'induſtrie & que la guerre dévoroit. Au premier coup de canon tous les liens étoient coupés, toutes les relations étoient rompues; le paiſible négociant, arborant en vain ſur ſon vaiſſeau l'olive de la paix, étoit traité en ennemi. Frédéric renferma la guerre chez les hommes qui la faiſoient, il la repouſſa dans ſon foyer. Dans ce traité (*) célèbre où il donna au monde la dernière, mais la plus importante leçon, il fut convenu que, ſi les puiſſances contractantes avoient jamais le malheur de tourner leurs armes contre-elles, les droits du commerce ſeroient ſacrés & le bien public protégé au milieu des querelles d'Etat. Ce traité fut le ſecond où l'on ſtipula en faveur de l'humanité. Frédéric fit pour le nouveau monde ce que Gelon avoit fait pour l'ancien. Lorſque les dieux abandon-

(*) Entre la Pruſſe & les Etats-Unis d'Amérique.

nèrent la terre, ils y laiſsèrent ainſi des traces précieuſes de leur ſéjour.

Enfin le tombeau s'ouvre pour recevoir ſon dépôt ; ferme, dans ce moment, le dernier de ſon exiſtence terreſtre, il paye d'un front ſérein, à la nature, le tribut auquel tout eſt ſoumis ; il lui remet ce corps robuſte & bien organiſé, dont elle lui fit don & rend au ciel l'ame généreuſe & ſublime qu'il en avoit reçue ; mais il n'eſt point de mort pour le roi qui vit & finit ainſi. A la vérité la faux, en tranchant le fil de ſes jours, a éteint le flambeau du génie & briſé la main de fer de la victoire ; mais elle n'eſt pas parvenue juſqu'à ſa gloire ; elle luit ſur le trône qu'il occupa ; elle ſubſiſtera encore lorſqu'il ſera renverſé ; qu'importe que ſa cendre ſoit enfouie ſous un point de la terre, ſi ſon nom la couvre toute entière.

APRÈS cette rapide eſquiſſe du règne le plus glorieux, dont puiſſe s'honorer ce ſiècle, l'adminiſtration excitée par d'auſſi grands évènemens ſe ſoutiendra ſans peine à la vue des vertus pacifiques du héros, de l'adminiſtration la plus éclairée & la plus vigoureuſe qui ait jamais régi un Empire.

La juſtice, cette protectrice des Etats, qui

aſſure le bonheur des hommes, qui les rend tranquilles & ſans inquiétudes ſur la terre qu'ils habitent; qui eſt le premier des biens pour les ſujets & le premier des devoirs pour le Monarque; la juſtice qui fait enviſager ſans effroi au ſimple citoyen l'homme puiſſant à ſes côtés; qui rend ſa perſonne & ſes propriétés ſacrées contre la violence & les rapines de l'uſurpateur; qui fait fleurir la terre ſous un ſceptre équitable, tandis qu'elle ſe dépeuple ſous la verge du deſpote, elle qui dans ſa réunion au ſouverain, en fait un être majeſtueux & divin, ſource de tous les biens & de la félicité publique; la juſtice enfin ſans qui il ne peut exiſter de ſociétés; quel eſt le Prince qui jamais l'apprécia mieux que Frédéric, qui la révéra davantage, qui la rendit plus ſacrée par les loix qu'il promulgua, par l'exemple qu'il donna.

Ce n'eſt pas que les hommes fuſſent arrivés jusqu'à cette époque ſans avoir eu des légiſlateurs & des loix; ils avoient même compté des Rois parmi les premiers; ſans parler des Chinois, des Indiens, des Perſes & des Egyptiens ſoumis à des loix auſſi ſages qu'anciennes, nous ſavons que la Crète fleurit, autant par celles que lui dicta ſon roi Minos, que par les victoires de ce monarque, le Frédéric de ſon ſiècle, comme Frédéric fut le Minos de celui-ci. La légiſlation

des Grecs, issue de celle de ces peuples, mérita la vénération des étrangers par sa sagesse & sa concision. Rome elle-même en fut admiratrice & leur emprunta la loi des douze tables. Justinien depuis se signalant plus par l'abondance que par le choix, en publia un énorme recueil; les Francs, les Bourguignons, les Visigots publièrent des codes relatifs à leurs mœurs & précieux par cette seule circonstance; les Lombards, les Italiens eurent aussi le leur; mais le malheur & la confusion voulurent que le volumineux droit romain, fait pour les hommes qui existoient il y a quinze cents ans, subsistât dans chacun de ces pays avec la loi nationale. Mille publicistes & compilateurs ajoutèrent encore à l'énorme masse. Louis XIV & Louis XV, en France, essayèrent de porter la lumière dans ce ténébreux édifice élevé sur des plans contraires, construit par des mains différentes & avec des matériaux discordans: ils donnèrent à la vérité des statuts & des interprétations utiles, & prétendirent mettre des entraves à la chicane.

Ce grand projet conçu par tant de peuples & de Princes, passant sans exécution de siècles en siècles, a enfin été rempli. Frédéric profondément occupé du plus beau soin dont un Roi puisse s'honorer (la législation) ne vit dans l'énorme recueil des loix romaines qu'un dédale

d'où il étoit difficile de faire ſortir la juſtice quand elle y étoit entrée : il penſa que la loi ne devoit être que l'expreſſion de la raiſon, que ces énormes compilations n'étoient que l'abus du raiſonnement & des ſophiſmes ; il l'élagua comme on retranche d'un bel arbre des branches qui le ſurchargent, & la ſimplifia à l'inſtar de celle de l'Aréopage, ce tribunal honoré des dieux mêmes, où le code étoit inſcrit ſur deux colonnes, où le travail du magiſtrat conſiſtoit à décider ſi la queſtion ou le crime dont il s'agiſſoit, étoit jugé ou non par la loi ; le ſilence, ſur les autres cas, étant plus utile qu'une juriſprudence arbitraire. La loi eſt écrite dans la nature, le légiſlateur n'a qu'à la copier ſur les mœurs des peuples & la poſition des Etats : elle eſt ſimple, mais mâle chez un peuple brut ; elle eſt éclairée & réfléchie chez un peuple inſtruit ; au nord elle ſe repoſe ſur le calme des paſſions ; au midi elle veille ſur leurs orages ; chez un peuple nouveau un code eſt inutile, la loi eſt dans les cœurs ; mais lorſqu'elle en ſort, la main du légiſlateur doit la graver ſur la pierre ou le bronze, telle que l'a dictée la nature, claire & conciſe. Frédéric la prit à ſa ſource primitive, telle qu'elle étoit avant que des interprètes diffus ne s'en emparaſſent, & lui fit rendre des oracles auſſi lumineux que

précis ; alors plus de double ſens, plus de fauſſes interprétations : à des ſtatuts clairs & ſimples, il aſſocia une forme d'une marche prompte & peu diſpendieuſe ; il éloigna du magiſtrat & de ſes jugemens toute idée de vénalité ; vrai principe d'équité. Un tribunal, où Thémis achète ſa place, ne peut que perdre dans l'opinion des hommes ; la main qui paye dans le ſanctuaire ravalle la majeſté de l'oracle ; la juſtice doit être auſſi pure, auſſi gratuite que la lumière. Le Pruſſien étonné vit enfin des époques certaines à ſes déciſions ; il compta auſſi sûrement ſur le terme où elle lui ſeroit rendue, que ſur celui de ſes revenus. A cette hauteur de légiſlation, à cette aſſurance ſignalée des droits humains, il reconnut l'eſprit philoſophique de ſon roi & le chérit en jouiſſant de ſes bienfaits.

Sa volonté conſtante pour la juſtice étoit une ſuite des ſentimens de vénération qu'il avoit pour elle : il la regardoit comme le principe de tout bien, de tout ordre ſur la terre, comme la dominatrice des ſociétés de l'univers & les rois comme ſes miniſtres. Auſſi fut-ce dans cet eſprit que les hommes élurent les premiers Rois ; Frédéric eut le courage de ſe remettre ſous les yeux cette antique inſtitution, de s'en pénétrer & de faire revivre cet eſprit primitif ; il fit plus, il avoua hautement la ſupériorité de la

justice sur les rois : l'Europe l'a vu siéger au-dessous d'elle & n'entrer dans son sanctuaire que la prière à la bouche, lorsque, discutant ses droits dans un tribunal étranger, il lui parla en ces termes : *Supplie Frédéric, Roi.* Quel étoit ce Roi qui supplioit dans une Cour inférieure ? C'étoit le vainqueur des nations les plus redoutables, le Monarque le plus sage, le plus glorieux de l'univers. Quelle grande idée il donnoit de la justice, en l'abordant avec tant de respect & de soumission ; quel immortel hommage ! que le souvenir en restera long-temps dans la mémoire des hommes !

O mémoire, à jamais précieuse à la Prusse, du règne de la gloire & de l'équité ! C'est peu qu'un roi soit grand par les armes, s'il ne triomphe pas par la justice : les hommes sont faits pour la société & non pour la guerre ; le roi magistrat se rapproche plus de son institution ; il est plus dans sa place que le conquérant, parce que les hommes se sont constitué des maîtres pour les gouverner & non pour les égorger. Un roi doit sans cesse se rappeller qu'il est placé à la tête d'une nation pour son bonheur & qu'il n'en est pas sans justice : il cesse d'être Roi s'il cesse de la rendre ; il n'a qu'un titre qui devient tyrannique, dès que sa conduite est opposée à ses devoirs. Les dons de Thémis dans un État ne sont

pas moins néceſſaires que ceux de Cérès : le prince qui ne veille pas à leur diſtribution, ou la ſuſpend, eſt auſſi repréhenſible que le maître qui laiſſe languir & périr ſes ſerviteurs faute d'alimens. Le monarque étant le centre de toute juſtice, ſon accès doit être facile; de cet accès dépend tout le bien de ſon royaume, parce qu'il ne peut y avoir, ni oppreſſeur ni opprimé chez les hommes qui ont la liberté de ſe préſenter devant leur ſouverain. Les rois ſont juſtes, deux ſujets produits au pied du trône n'en reçoivent qu'une ſentence équitable; mais les barrières en ſont ouvertes à l'homme puiſſant, & il faut que ſon adverſaire les franchiſſe; ſouvent même il n'y parvient pas, heureuſement pour le premier; car le ſimple citoyen, qui a aſſez d'énergie pour s'ouvrir les iſſues qui conduiſent au ſiège royal, pour y faire entendre les accens de la plainte ou le cri de l'oppreſſion, reprend ſon avantage en préſence du prince, image de la ſainte vérité, devant qui tous les droits ſont égaux. Le monarque interpoſé entre l'oppreſſeur & l'opprimé, ferme les yeux ſur les titres & juge les hommes; il ne voit dans ce débat que le choc du courage & de la liberté contre la richeſſe & la puiſſance; ſon équité répare les torts, & le poids de ſon ſceptre rétablit l'équilibre ſocial.

Accès facile auprès des rois, le plus grand de tous les biens dans un Etat, vous nous rappellez la mémoire du prince que ses sujets abordèrent en tout temps, devant qui ils accusèrent librement l'oppresseur, qui leur répondit à l'instant, étendit constamment ses devoirs, jusqu'à leur répondre par écrit, & leur fit perpétuellement sentir les effets de sa justice de loin comme de près. Son trône fut le siège de Thémis, & semblable à Trajan, il eut toujours sa balance à la main; il ne fut jamais dans le cas d'entendre ce reproche d'une ame énergique qu'une femme adressoit à ce despote asiatique, répondant qu'il n'avoit pas le temps de lui rendre justice : *Eh pourquoi nous a tu conquis, puisque tu ne peux nous juger?* Rois qui ne nous jugez pas, pourquoi regnez-vous sur nous? Telle est la plainte amère qu'exhale, à la vue d'un palais royal, le sujet qui ne peut obtenir ni accès, ni justice.

Ses peuples béniront à jamais sa mémoire : ils lui éleveront dans leurs cœurs des temples plus durables que ceux que les Romains consacrèrent aux Antonins, pour avoir administré les revenus de l'Etat avec sagesse & économie, pour ne les avoir pas dissipés en profusions, en fantaisies de luxe, en graces indiscrètes, si désespérantes pour le vrai mérite qui en est frustré & pour le peuple qui les paye, pour n'avoir pas

agi en propriétaire de ces ſommes, mais en administrateur éclairé; enfin pour avoir rappellé le titre de Roi à ſon inſtitution primitive & paternelle, en ménageant le revenu public, en le conſidérant comme le patrimoine de ſes enfans, en veillant ſur ſon amélioration & ſon épargne, en l'enviſageant comme un dépôt ſacré qui lui étoit mis entre les mains avec le ſentiment de la confiance, & dont il étoit reſponſable. Auſſi jamais dépôt fut-il mieux confié? Jamais confiance fut-elle mieux placée? Le cenſeur le plus ſévère n'a pu encore reprocher à ſa longue adminiſtration une ſeule dépenſe puérile, une ſeule grace indiſcrète. On ne vit pas s'élever ſous ſon règne de ces fortunes ſcandaleuſes, dont l'immenſité contraſte ſi douloureuſement avec la misère des peuples, qui éteignent l'amour du travail & le feu de l'émulation par la diſproportion injurieuſe des prix entre les occupations de la magiſtrature, de la guerre & des arts, & les emplois de la finance; & dans le compte que tous les rois doivent à la poſtérité, la juſtice leur citera toujours celui de Frédéric comme le modèle qu'ils avoient ſous les yeux.

Ses moyens d'adminiſtation ont pu nous paroître étranges, choquans même à certains égards; donnons-nous garde cependant de les juger tels : il faut qu'ils ayent été ſages, propres aux

mœurs & à la conſtitution de l'Etat pour lequel ils ont été inſtitués, puiſque ſa proſpérité & ſa grandeur en ont été le réſultat. Leurs ſuccès prouvent le génie de l'inventeur : il les a choiſis pour être dirigés par une main ferme, telle que doit être celle de ſon ſucceſſeur ; car les reſſorts ſur leſquels ſont montés la gloire & la proſpérité des monarchies, ſont dans la main des rois : ils dépendent du jeu qu'ils ſavent leur donner. Le génie porte ſon caractère dans la ſcience du gouvernement ; il change ſa forme, lui donne une marche plus rapide, des reſſorts plus vigoureux ; il le pouſſe hors des voies ordinaires& le dirige ſur des routes nouvelles ; dans les plans nombreux que ſa féconde imagination lui préſente, il choiſit le plus heureux, le plus propre au mouvement qu'il veut imprimer, aux coups qu'il médite de frapper ; tel fut celui de Frédéric. Jamais Prince ne connut mieux ces précieux reſſorts, n'en fit un plus noble uſage & n'en tira un plus grand parti pour ſa gloire & celle de ſon peuple ; car l'une doit être inſéparable de l'autre : ſi le monarque eſt recommandable pour avoir électriſé le corps politique, l'autre l'eſt également pour avoir ſu recueillir cette précieuſe étincelle & en avoir enflammé toute ſa maſſe. Les idées du Pruſſien s'étendirent avec les limites de ſon empire, avec

la gloire de ſa patrie ; ſes connoiſſances s'agrandirent à meſure que le prince dérouloit ſous ſes yeux les plans du génie & les cartes des ſciences.

Infatigable à la tête des armées, il le fut également dans le travail du cabinet ; du fond de ce réduit ſilentieux & ſavant, on lui vit donner le mouvement d'impulſion à la roue de l'Europe, dont il parut être le centre par ſon aſcendant. Son génie dirigeoit cette grande rotation, ſon épée applaniſſoit les obſtacles ; mais pour acquérir cette influence ſur les autres Etats, pour la conſerver ſi long-temps, c'eſt aux miniſtres qu'il appartient d'apprécier les qualités, les travaux & la maſſe des lumières qui dûrent ſe fondre dans ce rôle ſublime.

Dans les camps comme dans les conſeils ſon génie parcouroit, avec la rapidité de l'éclair, tous les différens partis, embraſſoit tous les moyens, ſaiſiſſoit le meilleur & l'exécutoit auſſitôt. Cet heureux génie prenoit toutes les formes, toutes les teintes, devenoit celui de toutes les affaires, la clef de toutes les difficultés ; il imprimoit ſon caractère lumineux ſur les matières les plus ſombres ; tout prenoit une tournure heureuſe ſous ſa direction, tout ſe changeoit en or à ſon toucher ; enfin il réſolut un grand problême aux yeux des hommes, en leur faiſant

connoître jusqu'à quel point on peut élever une Monarchie, jusqu'à quel degré on peut en tendre les ressorts, jusqu'où peut s'élever le Prince dans toute l'action du courage & du génie.

La distribution des places, cette importante partie de l'administration ne fut pas négligée par Frédéric; elles furent toujours la récompense de la capacité, jamais de l'intrigue & de la faveur, & l'homme de mérite n'eut pas à gémir au pied du trône de n'avoir reçu de la nature qu'un lot désavantageux dans ce jeu de hasard qu'on appelle naissance; de-là sa supériorité soutenue sur tant d'autres Etats. Chacun occupant le poste auquel l'ont conduit ses travaux & ses talens, toutes les places sont dignement remplies, au lieu que celui qui y arrive par les souterrains de l'intrigue, s'y comporte selon l'esprit ténébreux qui le dirige; celui qui y est élevé par le poids de l'argent, le remplit à son tour pour de l'argent. D'où résultent la cessation, l'irrégularité dans les ressorts d'un gouvernement, le détraquement de la machine & la décadence d'un Empire, parce que les mains qui agissent sont étrangères ou incompatibles avec leurs fonctions? Frédéric mit chaque homme à sa place; il sut apprécier les talens de ses sujets & les distribuer dans la société comme un habile architecte emploie les maté-

riaux ſelon le beſoin & les propriétés. L'empire qu'il eut ſur ſes ſens lui donna la ſupériorité ſur tous ceux qui l'approchoient ; les affections de leur ame étoient autant de caractères à l'aide deſquels ſon œil perçant liſoit dans leur cœur. Son eſprit calme entrant tout entier dans chaque affaire & en ſortant de même, étoit une lumière qui éclairoit l'intérieur des hommes & lui en dévoiloit les qualités ou les vices. Le réſultat d'un coup d'œil auſſi juſte, d'une diſpoſition auſſi éclairée, fut un état tout de nerf, parce qu'il ne renferma ni vide, ni abus, ni partie foible. Cet heureux choix des ſujets fut remarqué de toute l'Europe & juſtifié par un ſuccès de quarante-ſix ans. Si ce prince n'a jamais vu l'homme en place manquer aux devoirs de ſon poſte, c'eſt parce qu'il étoit fait pour ce poſte & que ſon genre d'eſprit avoit été ſaiſi par ſon Roi conſommé dans la connoiſſance des hommes; effet de ce tact exquis qui contribue aux époques brillantes de l'hiſtoire, aux règnes heureux, & qui fut la principale cauſe des prodiges que l'univers admira ſans interruption dans le cours de celui de Frédéric.

Le trône, depuis Marc Aurele & Julien, avoit ceſſé d'être occupé par des Princes philoſophes, il étoit réſervé à Berlin de renouveller le ſpectacle que donna à l'univers Rome ſavante &

victorieuſe ; mais le Sage couronné du nord fit plus que ceux du midi ; il ne fut pas ſeulement philoſophe, il fut poëte, hiſtorien, littérateur & grand homme en tous genres.

Il fut grand de ſa propre grandeur ; & on ne lui aſſociera pas, comme aux Rois dont le règne a fait époque, des coopérateurs à ſa gloire : il fut tout à-la-fois le légiſlateur qui éclaira ſes Etats, le guerrier qui les défendit, le ſage qui les inſtruiſit, le ſavant qui y guida les arts, l'adminiſtrateur de la finance la mieux régie & le Triptolème qui y fit fleurir l'agriculture. Sa voix appella le commerce ; il le fixa dans ſes provinces par ſes ſecours & ſes bienfaits, & lui fit une patrie d'une terre étrangère. Tandis que ſa main occupée à fonder des bourgs & des villes, préparoit des habitations à ſes ſujets, la population, ſecondant ſes vues paternelles, augmentoit à meſure des peines qu'il ſe donnoit pour la rendre heureuſe ; il ne partagea aucun de ces avantages avec les hommes qui l'entourèrent ; il les tira tous du ſein de cette philoſophie, dont il imprima le ſceau ſur ce ſiècle qui portera ſon nom. Sa gloire concentrée en lui-même ne dut rien à perſonne ; elle s'éleva comme cet aſtre éclatant qui communique ſa lumière aux autres ſans emprunter d'aucun. . . .

Des hauteurs de la philoſophie il contemploit d'un œil ſérein les bornes étroites de la vie de l'homme, les orages qui l'agitent & la différence de ſes opinions; il ſourioit de pitié ſur ces deſpotes, dont l'ame entourée des terreurs de la ſuperſtition eſt livrée aux funeſtes impreſſions de l'eſprit de parti, qui veulent tout ramener à l'idée qui les a ſubjugués, tout rapporter en métaphiſique au niveau de l'uniformité; ſi contraire au plan de la nature dans la variété de ſes innombrables productions : il connut que la tolérance étoit une loi que néceſſitoit la juſtice ; dès lors elle fut admiſe & tint ſa ſanction des mains de la philoſophie. Le catholique exclus juſqu'alors, fut élevé au rang de citoyen & eut des temples juſque dans la capitale. Aſſis à la même table avec le Juif, l'Anabaptiſte & le Réformé, il les embraſſa comme ſes frères, maudit les fanatiques qui avoient rompu les liens du ſang & de l'amitié, & mis la diviſion dans la grande famille des hommes. La ſuperſtition qui, dans certains Etats, érige des tribunaux de ſang, étouffe le germe de la penſée & repouſſe conſtamment l'ame vers la terre, ne vit pas ſur ce ſol éclairé, l'ignorance lui bâtir des palais & lui prodiguer les richeſſes & les honneurs, malgré les gémiſſemens de la raiſon. L'étranger, qui

qui n'avoit pas à craindre ſur cette Contrée tolérante la tyrannie d'une ſecte excluſive, vint y chercher une patrie, & la chargea d'une population brillante, juſte récompenſe d'un gouvernement, dont l'œil rapide & occupé ſe promène ſur des ſujets & ne deſcend pas à des opinions.

En parcourant la gallerie de l'hiſtoire, on voit que ſes pinceaux perpétuellement occupés des trônes, ſe ſont rarement arrêtés ſur les arts. Le deſpote terrible, le redoutable conquérant, paroiſſent ſeuls en poſſeſſion des trompettes de la renommée, ſeuls ils jouent leurs rôles ſanglans ſur le théâtre du monde ; autour d'eux, ce n'eſt que ſolitude & ſilence. Ici la ſcène a changé, les ſciences & les arts ont marché avec le Monarque, Maupertuis, Formey, Bernouilli, tous les ſavans de l'académie de Berlin ont été aſſociés à la gloire de ſon règne & au triomphe des ſciences ; l'hiſtoire des beaux arts a été liée à celle de ſa vie & lui a donné un nouvel éclat. Ce ſont des aſſociés qui ſe ſont prêtés un ſecours mutuel pour l'exécution d'une grande entrepriſe. Cette entrepriſe a été celle de la métamorphoſe d'un royaume, du paſſage de la barbarie aux arts, de la foibleſſe à la force, de l'ignorance au ſavoir, du ſimple entendement au génie & d'un règne ordinaire à l'adminiſtration

la plus ſage, la mieux combinée & la plus énergique qui ait étonné l'univers, fruit du génie ſublime de ce roi & de l'amour des belles lettres qu'il cultiva dès ſa jeuneſſe.

Etude des belles-lettres, nourriture ſalutaire de l'ame, toi qui répand un baume précieux ſur la vie du tranquille citoyen, qui calme les accès bouillans de la jeuneſſe, qui donne au vieillard une compagnie délicieuſe à l'époque où celle du monde l'abandonne, qui forme le cœur du guerrier, & l'inſtruit ſous la tente ; toi qui donne à la vie de l'homme une heureuſe plénitude, & en éloigne l'ennui, ce funeſte poiſon qui l'attriſte & la dévore, tu fus au nombre des nobles occupations de ce Prince ; il brilla du plus grand éclat dans la carrière littéraire, & quand ſon corps ſuccomboit ſous le poids des fatigues & des années, il ſembloit encore le revivifier par les charmes de l'eſprit & de l'érudition ; ſon ame ſe dégageant de la maſſe terreſtre qui s'écrouloit autour d'elle, paroiſſoit dans toute ſa force. Si ſes grandes actions ſortoient jamais de la mémoire des hommes, l'Imprimerie qui triomphera toujours des fureurs de la barbarie, apprendra à nos derniers neveux, qu'il exiſta en Pruſſe un Roi auſſi ſavant que magnanime, qui ſe ſervit de la lyre avec autant de ſuccès que de l'épée, & dont les chants

élevés & harmonieux feront encore, après une longue ſuite de ſiècles, l'objet de leurs délices & de leurs inſtructions.

L'art de la guerre, ce poëme élevé, digne ſujet d'une muſe martiale, où la raiſon ſupérieure, à l'exemple & au délire de l'enthouſiaſme dédaigne la fiction, où le poète couronné célèbre la gloire des guerriers, exalte celle de ſes ſujets, excite leur feu, enflamme leurs ames, & leur donne des préceptes qui doivent faire paſſer la victoire à leurs deſcencendans, eſt un monument dont la poëſie brillante & la ſcience profonde feront regarder l'auteur comme l'Homère de la Pruſſe. Il en eſt d'autant plus digne, qu'il a ſu comme ce poète ſublime, ſe tracer une route nouvelle, en jetant un œil de dédain ſur ces machines uſées, & ces moyens ſans ceſſe répétés depuis le père de l'Epopée. Il ſembleroit même, ſi on ne ſavoit combien fut vif en lui le déſir des connoiſſances, qu'il ait abandonné la lecture de tous les autres poëmes épiques, pour s'élancer dans la carrière avec ſes propres forces, ſans autre ſoutien que ſon imagination; effor généreux, exemple ſublime, ſuffiſant ſeul pour enrichir les ſciences de productions nouvelles & de plans originaux, & pour mettre les dernières bornes à ces froides répétitions de

l'antiquité, qui peuvent valoir à leur auteur le titre d'érudit, nourri de la lecture des anciens, mais jamais celui d'homme de génie.

Quelles bornes honteuſes ont tenté de mettre aux ſciences, ces hommes qui ont ſoutenu qu'il n'y avoit plus rien de nouveau à dire, que tout avoit été trouvé, & dit par les anciens, & qui ont voulu que la nature eût des limites auſſi étroites que celles de leur eſprit. Heureuſement que la philoſophie, qui connoît les richeſſes immenſes, & l'étendue infinie de l'imagination humaine, a foulé aux pieds ce préjugé de l'ignorance & de la pareſſe, franchit tous les jours de nouveaux intervalles, & ſe jette dans les routes inconnues où Frédéric n'a pas craint de s'expoſer.

Cette main, qui tiroit des ſons ſublimes de la lyre d'Apollon, mania avec ſuccès les pinceaux des Thucidide & des Tacite. La clarté des idées, la juſte expoſition des ſujets, le ton inſtructif, qui règne dans ſes tableaux lui méritèrent le titre d'hiſtorien de la maiſon d'Hohenzolern, c'étoit la ſienne; car tous ſes travaux, ſes amuſemens mêmes ont été conſacrés à ſon avantage. Mais ſi on eſt curieux de connoître le héros moral dans les détails, ſi on veut ſavoir comme ſon ame & ſon éloquence ſe déployoient ſous toutes les

formes ; qu'on consulte ces épîtres, animées tout-à-la-fois par la chaleur du stile & de la pensée, ces discours empreints du sceau de la philosophie, ces lettres, & ces réponses que sembla dicter la sagesse. Ces pièces seront des monumens éternels des progrès que fit ce Monarque dans les sciences & les arts paisibles ; nous allons le voir s'élever au même niveau dans celui de la guerre.

Il est un art terrible, aussi ancien sur la terre que la propriété des hommes, c'est l'art de la guerre. Le bois & les pierres furent dans les premiers siècles les agens de sa fureur, le fer les remplaça ; sorti du sein de la terre, il la subjugua & devint son maître. Le Grec & le Romain associèrent au métal homicide les combinaisons physiques, les avantages résultans de l'intelligence des évolutions, du poids de la masse, du choix des armes, & d'une discipline éclairée. Cette science, des Polybe & des Xenophon, valut à ces deux peuples l'empire du monde. Mais l'homme, depuis s'étant élevé par les connoissances, les élémens ayant cédé à son génie, il associa le feu à ses fureurs, & combatit comme les dieux avec la foudre. La nouvelle méthode se perfectionna pour le malheur des humains, & ne fit qu'accroître l'horreur de ces scènes

deſtructives. Bientôt des globes enflammés, parcourant l'air avec un bruit effroyable, renverſèrent les remparts & leurs défenſeurs, d'autres furent chercher l'ennemi juſque ſur les rochers les plus eſcarpés, pendant que des volcans artificiels faiſoient ſauter les rocs & les citadelles. Tandis que la mort applaudiſſoit à la folie des hommes qui ne ſe laiſſoient plus de lieu de ſureté, & cherchoient à s'anéantir d'un ſeul coup, Fabert, Cohorn, Vauban, s'efforçoient à l'envi de perfectionner cette ſcience fatale, ils y joignoient les efforts de l'imagination, les prodiges du génie. La tactique aſſujettie au nouvel art, & raiſonnée d'après ſes principes, enchaîna la victoire, & terraſſa les armées. Guſtave ſorti du fond du Nord, donna le premier ce ſpectacle effrayant. Turenne & Condé enchérirent ſur lui; Villars, Eugène, Malbouroug & Maurice, triomphèrent dans cette nouvelle carrière.

Frédéric ſe montra ſur le théâtre de la guerre, en 1740, & avec lui parut un art nouveau. Son infanterie mieux formée, aſſujettie à des mouvemens plus leſtes & plus précis, avoit l'avantage d'agir avec une rapidité étonnante. De là, la ſupériorité de ſon feu, fondé ſur la viteſſe des décharges. Ces différens corps, exercés avec une ſagacité

& une étude profonde, agiſſoient dans leurs diviſions avec tant de célérité, & dirigeoient des coups ſi juſtes ſur les corps oppoſés, qu'il leur étoit impoſſible d'y réſiſter, malgré leur nombre. Etoient-ils réunis, c'étoit une maſſe inébranlable, dont les mouvemens néanmoins ſe prêtoient avec une extrême ſoupleſſe aux ordres du chef qui en étoit l'ame, & enſeveliſſoit l'ennemi ſous des nappes d'un feu terrible & continu. Tels Philippe & Alexandre formèrent cette phalange invincible, l'inſtrument de leurs conquêtes. Ce fut ainſi que Frédéric, pour avoir ſu inventer une tactique ſupérieure, ſe procura cette ſuite de ſuccès, qui fit l'étonnement des nations. Mais il ne crut pas que ce fût aſſez d'avoir révélé à ſes ſoldats le ſecret de la victoire, s'il n'y joignoit la rapidité des marches, la juſteſſe des plans, & le choix dans l'aſſiette des camps : il en bannit le faſte, la molleſſe, & toutes charges inutiles, il y recommanda le courage, la ſobriété, la ſubordination, joignit l'exemple au précepte, & donna le mouvement d'impulſion.

Ce mouvement, animé du beau feu de la gloire, entraîna les cœurs vers lui, & fit rouler tous les eſprits dans un ſeul orbe dont il étoit le centre. Ce fut cette flâme attractive,

principe de tous succès, qui fit périr sur des champs-de-bataille les généraux Schuverin & Kleit, qui fit tomber Maupertuis dans les mains des Impériaux, qui ramena sous ses drapeaux les soldats qui avoient défendu Schedrnitz. Ces guerriers frémissans de leurs fers, les brisèrent au récit de la victoire de leur Roi à Rosbach, & vinrent reprendre leur fierté & leur courage, dans ses bataillons. Ce point de la tactique, par lequel le chef communique son ame à ses troupes, est le plus heureux sans contredit, parce qu'une armée qui n'a qu'un seul esprit est un corps invincible, le principe vital se conserve jusqu'au dernier individu. Mais il n'appartient pas à tous les chefs de souffler ainsi leur ame dans le sein de leurs soldats, c'est un prodige reservé au génie des Alexandre, des Henri & des Frédéric. Ces traits dispensent de faire l'éloge du sentiment qu'il apporta dans l'amitié. Le Prince, à qui ses sujets font de pareils sacrifices, les mérite, & pour avoir des amis il faut savoir aimer.

Quel fut le fonds qui lui produisit une moisson de lauriers aussi abondante en tous genres : le plus précieux de tous, la méditation, & la retraite. Les idées isolées dans le calme de la solitude, entourées des tableaux de la nature, se développent avec une étendue, & agissent

avec un reſſort qui étonne juſqu'à l'homme, dans le ſein duquel elles ont germé. Emploi du temps, heureux don de la ſageſſe, qui ſauve l'homme des ſolitudes de l'oiſiveté, le garantit des paſſions errantes autour du déſœuvré, qui préſerve la vie du vuide, & lui imprime un noble mouvement ; tu fus le partage de ce Roi, le plus occupé & le plus actif qui ait exiſté ; quand la mort, frappant à la porte du palais, vint lui préſenter le ſable écoulé, aſſuré de n'avoir laiſſé en arrière aucun de ſes devoirs, il attendit d'un front ſérein le coup fatal. Comme ſon aſſiduité au travail, ſon averſion pour l'oiſiveté & les paſſions frivoles, avoient fait la gloire de ſon règne, le bonheur de ſa vie, & la félicité de ſes ſujets, elles firent croire la tranquillité de ſes derniers momens. Tel périt le plus actif & le plus intrépide des Empereurs Romains, en demandant s'il n'y avoit plus d'affaires à expédier. La mort d'un tyran reſſemble à la fin d'un jour d'orage, celle de Frédéric fut la fin d'un beau jour.

Le courage le plus intrépide brilla dans ce Prince pendant tout le cours de ſon long règne. Ce ne fut pas cette fureur aveugle, qui allume un foyer dans le ſein du lion ou de l'homme féroce, qui fait de leur corps une machine meurtrière, qui dans ſon élan brutal, briſe

indifféremment l'obstacle qui l'arrête, ou se brise elle-même. Mais ce courage réfléchi, tempéré par la sagesse, docile à la voix de l'honneur, & transformé en un sentiment noble & vertueux, qui assure à l'homme la supériorité dans tous les Etats. C'est lui qui élève le soldat au rang de grenadier, c'est lui qui pose l'homme riche & heureux devant le canon qui le foudroie, ou qui lui fait supporter des travaux accablans dans les marches & dans les camps. C'est lui qui arrache les rois aux délices des Cours, pour les faire habiter sous la tente. C'est lui qui les expose à la fatigue, & les présente aux dangers. Le courage de Frédéric se montra sous toutes les faces. Il supporta la disette, l'insomnie & des travaux inconcevables pendant des années entières. Couvert de l'habit d'un soldat, soit qu'il fût campé dans les neiges, soit qu'il marchât sous les rayons d'un soleil brûlant, la plainte ne sortit jamais de sa bouche, on n'entendit de lui que la voix qui encourage, ou ne vit que l'action qui anime. Il brava la mort sur les champs de bataille comme à l'approche des citadelles, & fut dans ses armées un modèle de bravoure & de fermeté. Présentant un front menaçant, prêts à s'élancer au premier son de la trompette, ses sujets se reposoient sur la protection de ses armes, &

ſes ennemis étoient contenus par leur terreur. Mais où ſon courage n'eut point d'exemples, ce fut contre les revers de la fortune ; ce fut contre la réunion des ennemis qu'il oſa combattre, contre l'appareil effrayant de leurs forces, & la conſtance de leurs attaques ; ce fut d'avoir entrepris & exécuté avec gloire, mais avec des efforts & des périls inouis pendant ſept ans, ce que les hommes les plus intrépides, les Monarques les plus puiſſans, n'euſſent oſé regarder comme praticable ; ce fut d'avoir fait pâlir l'Europe à la vue de ſes dangers, & de l'avoir rendu muette à la vue de ſes ſuccès.

La carrière de la gloire eſt ouverte à tous les hommes, mais la gloire du ſujet n'eſt point celle du Roi, répondant aux petits moyens avec leſquels il s'agite dans la ſociété, elle a des bornes que le génie ſublime ſeul a le droit de reculer à l'infini. Pour celle du Monarque fondée ſur de grands moyens, ſur l'aſſemblage des qualités qui conſtituent l'héroïſme, elle s'étend par-tout où pénètre ſa puiſſance, par-tout où parviennent ſes bienfaits & ſon nom. Cette gloire ne conſiſte pas dans le luxe, mais dans les vertus qui brillent autour du trône. On la trouve dans Trajan & Julien, marchant au milieu de leurs légions, & allégeant leurs fatigues par leur exemple ; dans Henri IV, vêtu & vivant

comme ſes ſoldats ; dans Louis IX, rendant la juſtice ſous le chêne de Vincenne ; dans Marc-Aurele & Antonin, ſimples dans leur extérieur, répondant aux invitations de leurs amis, (ils méritoient d'en avoir) comme à celles de leurs égaux ; dans Charlemagne, couvert d'une laine épaiſſe, calculant ſa dépenſe, & ne dédaignant pas d'entrer juſque dans les plus minutieux détails de ſes reſſources ruſtiques. Frédéric connut de bonne heure que cette gloire eſt la véritable, qu'elle ſeule fait le bonheur des peuples, en même-temps qu'elle annonce le bon eſprit du Prince qui ſait mépriſer cette pompe, dont le faux brillant n'eut jamais que la funeſte propriété d'énerver les principes des Etats. Il ſaiſit pour ſon lot les vertus qui doublent les forces des Empires ; il adopta la ſimplicité & la frugalité, & ces vertus ſi riches par elles-mêmes, repouſſerent de la main, ſur les provinces, les tréſors que la décoration royale amoncelle autour du Prince. Il réſulta de là deux choſes également avantageuſes, l'Etat fut floriſſant, le trône fut entouré de gloire, & de la vraie gloire, car tant que vécut ce Prince, aucun dans l'univers ne fut plus glorieux que le ſien, aucun n'eut plus d'éclat. Le philoſophe & le guerrier n'en approchèrent jamais ſans joie, ſes ſujets ſans

confiance, l'étranger ſans admiration, & les hommes en général ſans reſpect.

Les arts, ces arbîtres de la gloire, qui diſpenſent la renommée, qui portent le nom des Princes aux ſiècles les plus reculés, & le font ſurvivre aux ravages des temps, ne dûrent pas à ce Roi la protection intéreſſée, que leur accorde tout Monarque, jaloux de ſurvivre à ſon règne; les biens & les honneurs qu'il leur accorda furent le fruit de leur propre mérite, des prix adjugés par un connoiſſeur éclairé, des hommages rendus par un cœur qui étoit plein de leur feu, par la voix d'un héros dont la gloire étoit indépendante de leur ſecours, & qui les poſſédant lui-même, n'avoit beſoin que de ſes actions & de ſes écrits, pour s'immortaliſer. Il n'appartient qu'aux tyrans de forcer les ſuffrages des arts, au Prince qui craint l'oubli, de les acheter; leurs chef-d'œuvres ſont le patrimoine des grands hommes, ils ſe plaiſent à leur payer ce tribut ſans qu'ils le demandent. La gloire qui a pour baſe des monumens que le temps détruit, paſſe, & tombe avec eux; la vraie gloire qui n'a de fondemens que les vertus, qui font le bonheur des hommes & la force des Empires, plus durables que les ſtatues & les autels, fleurit même en vieilliſſant & ſe renouvelle avec les ſiècles.

Son amour pour la gloire à la vérité fut excessif; mais ce germe de l'héroïsme, ce puissant mobile des cœurs généreux, lui fit mépriser ces éloges éphémères, qu'un même jour voit éclore & finir ; il n'ambitionna que les louanges justes & durables de la postérité ; au lieu d'une jouissance précoce il s'occupa à semer pour l'avenir. Cette sorte de gloire est aussi supérieure à l'autre, qu'elle est peu dans l'esprit de l'homme toujours ambitieux de jouir, rarement assez grand pour faire le sacrifice de son amour-propre en faveur du bien, & pour se résoudre à n'en recevoir la récompense qu'au moment où il ne sera plus. Le Prince qui pense ainsi est fait pour l'immortalité; aussi prend-elle soin de graver son nom sur le marbre & sur l'airain, tandis que la fausse grandeur écrit sur le sable celui des héros vulgaires, chez qui tout périt en même-temps. Frédéric, au lieu de s'entourer de sa gloire, d'en jouir & de l'épuiser en quelque façon pendant sa vie comme ont fait plusieurs rois, ne jouit que de ses vertus, de ses lumières, & de son courage; il laissa son nom entier, décrivant aujourd'hui une période aussi longue qu'éclatante dans les siècles futurs.

L'envie, cette rouille qui s'attache à la gloire osa tenter d'obscurcir celle de Frédéric ; la

jaloufie, la haine, crurent pouvoir la ternir de leur fouffle impur, & en étouffer l'éclat fous l'encre bourbeufe des plumes les plus lâches. L'Europe vit avec indignation ces méprifables écrits, où la baffeffe & la calomnie infultoient au courage & au génie, mais le héros ne daigna pas defcendre jufqu'à ces vils auteurs, le coup portoit de trop bas pour l'atteindre ; il fe contenta de les faire fuir à l'afpect de fes triomphes & de fes vertus. Qu'ils font heureux & rares, les Princes qui peuvent fe juftifier de la forte, qui font taire leurs ennemis à l'afpect impofant de leur vie, par le feul pouvoir de la vénération qu'ils infpirent, & font difparoître à force de gloire les ténèbres que la jaloufie s'efforce de répandre autour d'eux !

Nous avons vu le fentiment de l'eftime publique, le vif intérêt des peuples, & la fuperbe opinion qu'ils avoient de lui, les faire paffer, fi on peut le dire, de la vénération au culte ; nous avons été témoins en quelque façon de fon apothéofe. Ce que les Romains n'accordèrent aux Antonins qu'après leur mort, en ordonnant que chaque citoyen auroit leur ftatue dans fa maifon ; l'Europe entière l'accorda avec acclamation au Roi de Pruffe vivant. On le vit refpirer en marbre ou en

bronze, chez le ſimple citoyen comme dans les palais des Princes, fixant par-tout les regards, rappellant l'admiration, & excitant le reſpect. Elevé ſur la terre comme ſur un autel, il y reçut les hommages univerſels des hommes. La Pruſſe n'a de particulier que ſon tombeau, l'univers depuis long-temps étoit en poſſeſſion de ſon nom.

Grand Prince ! combien les hommes des ſiècles à venir ambitionneront de pouvoir ranimer la pouſſière de ta tombe, & de la voir paſſer ſur leur trône ! avec quelle admiration ils repaſſeront les actes de ta vie ; & quelle ſera leur ſurpriſe lorſque t'enviſageant ſous tous les aſpects, ils te trouveront toujours comparables aux plus grands hommes dans chaque genre ! A la frugalité, à la ſimplicité des dehors, ils s'imagineront voir Phocion & Agéſilas ; à la ſageſſe, Socrate & Marc-Aurele ; au génie, le Taſſe & Bacon ; à la juſtice & à la bonté, Henri IV & Trajan ; à la politique, Richelieu & Vergennes ; à la légiſlation, Monteſquieu & Solon ; à la tactique, Xenophon & Follard ; à l'art militaire, Epaminondas & Turenne ; aux reſſources, Annibal & Châtillon ; au courage invincible, Mithridate & Condé.

O Roi immortel ! ſans attendre que les générations les plus éloignées te rendent de

justes hommages ; que l'histoire, sortant des nuages de l'antiquité, retrace ton règne glorieux ; & publie qu'il exista dans le Nord un Prince, dont la sagesse & le courage furent au-dessus de tout éloge ; jouis dès-à-présent des nôtres, comme tu as joui de notre admiration pendant ta vie. Qu'au bruit de ton nom le cœur du guerrier tressaille, & soit ému d'une noble fierté, comme il le fut autrefois au son de ta voix victorieuse ; qu'il excite, dans celui des Rois dont il frappera l'oreille, un élan d'émulation ; qu'il soit écrit sur les étendars victorieux ; qu'il soit imprimé à la tête des loix les plus sages ; qu'il soit gravé sur le front de ce siècle comme celui du héros qui l'a rempli de sa gloire, du puissant moteur qui a donné le branle à sa roue ; qu'il ne soit prononcé sur la terre qu'avec le respect dû aux grands exemples qu'il y laissa, au premier rang qu'il y tint, & à l'immortalité qui est son partage.

F I N.

ERRATA.

Page 10, lig. 1, armées ; *lisez* troupes.
Page 17, lig. 20, tant ; *lisez* ces.
Page 20, lig. 15, l'Hevétien ; *lisez* l'Helvétien.
Page 27, lig. 24, devient ; *lisez* devint.
Page 32, lig. 2, Monarque ; *lisez* Roi.



582999

ELOGE

DU

ROI DE PRUSSE.

Par l'Auteur de l'Eſſai Général de Tactique.

Præcipere qualis debeat eſſe Princeps, pulchrum, ſed oneroſum, ac penè ſuperbum eſt. Laudare verò maximum Principem, ac per hoc poſteris, velut è ſpecula, lumen quod ſequantur oſtendere, utilitatis habet, arrogantiæ nihil.

PLIN. Epiſt. Lib. III.

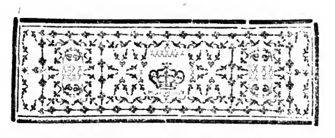
Enſeigner aux Rois ce qu'ils doivent être, eſt une tâche honorable ſans doute, mais difficile, & peut-être orgueilleuſe. Louer un grand Prince, & répandre ainſi ſur la poſtérité, comme du haut d'un phare, une lumière qui la guide, c'eſt remplir le même but, ſans annoncer la même préſomption.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVII.





ELOGE
DU
ROI DE PRUSSE.

L'Histoire nous montre presque tous les grands Rois, ou nés loin du Trône, ou nés sur un Trône mal affermi. Si *Frédéric* II. ne passa point par cette école, il reçut du moins, ce qui seul peut effacer les inconvénients d'être né pour régner, une éducation simple & austère. Ainsi les grandes facultés dont l'avoit doué la nature, ne furent ni affoiblies, ni empoisonnées. Ses yeux ne s'ouvrirent ni sur le faste, ni sur une fausse grandeur. Son enfance ne fut pas entourée de valets, ni sa jeunesse de courtisans, flatteurs plus dangereux encore, parce que tendant leurs piéges avec plus d'art, ils

ſavent les couvrir de fleurs, & même au beſoin d'apparences de vertus.

Frédéric-Guillaume, ſon Père, étoit un Prince ſage, économe, aſſez fin politique; mais dur & même féroce envers ſes enfants. Militaire, ſans être guerrier, & Chef d'une armée, ſans ſavoir en être le Général, il avoit mis toute ſa pompe à entretenir brillamment ſoixante & dix mille ſoldats. L'ordre, la diſcipline, l'inſtruction de cette armée, dont l'infanterie étoit déja auſſi bonne que la cavalerie étoit négligée, appartenoient en entier au Prince d'*Anhalt* qui la commandoit ſous lui, ou pour mieux dire, pour lui. *Frédéric-Guillaume* avoit la manie des géants, la manie de la tenue, la manie des exercices de détail, tous ces ſignes infaillibles d'un eſprit qui n'eſt pas né pour le grand de la guerre. Il en étoit devenu en Europe ridicule plutôt que redoutable; car ſi les hommes en particulier portent ſouvent de faux jugements, les nations ne ſe trompent jamais dans l'opinion générale qu'elles prennent des Souverains. Elles lèvent le voile dont ils veulent s'envelopper, & les caractériſent d'un mot ou d'un trait qui s'attache pour jamais à leur mémoire. On appelloit Frédéric-Guillaume, *le Roi-Sergent*, ce qui

exprimoit parfaitement son goût pour les détails subalternes, & le peu de grandes idées qu'il attachoit à ses grandes forces. Il voulut faire de son Fils un soldat, & il y mit tant de rigueur & tant de minutie, que le jeune *Frédéric* commença par en détester la profession. La campagne de Philipsbourg, qu'il fit sous le Prince *Eugène*, campagne où ce Prince, qui avoit une juste renommée, mais qui étoit alors déchu au-dessous d'elle, ne lui fit voir ni rien d'instructif, ni rien de grand, ne le reconcilia pas avec le métier des armes.

Il falloit cependant un aliment à cet esprit plein de feu. Il se jeta avec passion, & tout à la fois, vers les sciences, vers les lettres & vers les arts; & comme la passion ne va jamais avec mesure, il outra d'abord tous ces goûts dont un Prince destiné au Trône, doit plutôt embellir sa vie, que la remplir. La France, toute rayonnante encore de la splendeur du beau siècle de *Louis* XIV, la France qui possédoit alors *Montesquieu*, *Voltaire*, *Fontenelle*, & où *Buffon* & *D'Alembert* commençoient à faire parler d'eux, lui parut la patrie des talents. Bientôt il ne parla, n'écrivit, ne pensa plus qu'en françois, & ce ne sera pas dans l'avenir le moindre titre

de gloire de notre langue. Il devint épris de notre théâtre ; il cultiva notre poéſie : enfin, il n'aima, il n'accueillit plus que les François ; il adopta nos mœurs, nos uſages ; il paya même le tribut à nos modes, tribut frivole & peu flatteur, quand il n'eſt dû qu'à la recherche & au goût des plaiſirs, mais qui devient un hommage honorable, quand l'eſtime à précédé le penchant, & quand cette imitation a pour but de ſe rapprocher en tout d'une nation qu'on aime.

Je laiſſe aux mémoires particuliers, qui revèlent quelquefois des ſecrets précieux, mais qui, en recueillant tout, répandent auſſi beaucoup d'erreurs, à parler en détail des rigueurs & des cruautés que le Prince Royal de Pruſſe eut à eſſuyer de ſon Père, de la captivité de pluſieurs mois, dans laquelle il le retint à Cuſtrin, & de cette ſcène atroce dont il le rendit ſpectateur, en faiſant trancher la tête, ſous les fenêtres de ſa priſon, au jeune *Katt* qu'il aimoit, & qui n'avoit, aux yeux du farouche Monarque, que le crime d'avoir voulu l'engager à partir ſecrétement pour faire le tour de l'Europe. Caractère, eſprit, mœurs, occupations, tout ſéparoit le Père & le Fils, & cette fatale diviſion remplit d'orages la jeu-

neſſe de *Frédéric ;* mais les orages ſont utiles au développement moral de l'homme. L'ame s'élève & ſe mûrit au milieu d'eux, & elle en reçoit la force de réſiſter aux événements de la vie. Ainſi les plus beaux coloſſes des forêts du Nord s'y durciſſent par l'âpreté du climat, & s'y forment d'avance, par l'impétuoſité des vents, à braver un jour, ſur les abymes de l'Océan, de plus grandes tempêtes.

Frédéric privé de ſa liberté, *Frédéric* gémiſſant ſous le double deſpotiſme d'un Roi & d'un Père, eut à réfléchir ſur l'atrocité de la tyrannie, & c'eſt de-là, ſans doute, que jamais aucun acte de barbarie n'a ſouillé ſon régne, & qu'il s'y eſt commis même ſi peu d'empriſonnemens illégaux. On l'a vu oublier l'ingratitude, pardonner les injures, abolir, dans ſes tribunaux, le barbare uſage de la queſtion, ſe faire adreſſer toujours les arrêts de mort & les commuer ſouvent, n'en prononcer aucun de ſa propre autorité, même dans la rigueur de la diſcipline militaire; & c'eſt un Roi guerrier, familiariſé avec le ſang, toujours obéi à un clin-d'œil, toujours entouré de moyens de violence & de formes promptes, qui a donné ces grandes leçons aux Souverains !

On a dit dans le temps qu'il n'avoit pas paru aſſez ſenſible au ſupplice de ſon jeune ami; mais les pleurs, les tranſports, ces ſignes communs de l'équivoque ſenſibilité de tant d'ames ordinaires, ſont-ils faits pour un caractère d'une certaine trempe ? Un ſpectacle auſſi horrible ne devoit-il pas concentrer ſa douleur plutôt que la faire éclater ? Et ne vaut-il pas mieux, prêtant à un grand homme une profondeur de penſée que toute ſa vie a juſtifiée depuis, ſe repréſenter *Frédéric* recueilli dans ſa conſternation, prenant à jamais en horreur le fatal droit que ſe ſont donnés les Rois, & prononçant, à la vue de ce ſang infortuné, le ferment de n'en jamais faire couler ſur un échafaud, quand il viendroit à régner ?

Le Fils eut ſans doute des torts envers le Père; il eut ceux de le choquer, de le bleſſer, de ſe laiſſer aller avec trop d'impétuoſité à des penchants oppoſés ou à des ſaillies de caractère. Une fois, entr'autres, il fit mettre dans le fronton d'un palais qu'il ſe faiſoit bâtir à Berlin, & cet emblême y ſubſiſte encore, un aigle fixant le ſoleil, avec cette deviſe : *Nec ſoli cedit : Il ne cède pas au ſoleil.* Quant à la cruauté du Père, imitons la noble modération de

Frédéric dans son Histoire du Brandebourg. Après avoir loué, avec une exagération qu'on doit excuser, la mémoire de *Frédéric-Guillaume*, il ajoute : " Ce Prince eut dans „ sa maison des troubles domestiques ; mais „ la postérité doit pardonner les fautes des „ enfans, en faveur des qualités du Père. "

C'est au milieu des malheurs de sa jeunesse que *Frédéric* commença ses liaisons avec *Voltaire*, liaisons qui eurent depuis, par leur vivacité, leur inconstance, leurs éclats, leurs raccommodements, tout le caractère d'une passion ; mais le sentiment, les procédés & les ménagements furent toujours plus du côté du Prince, que du côté du Poëte. *Voltaire* n'étoit pas alors parvenu au comble de cette renommee où il est monté si justement depuis ; il n'avoit alors composé ni *Mahomet*, ni la *Henriade*, ni le *Siècle* de *Louis* XIV, ni son *Histoire* de *Charles* XII. Ainsi le jeune *Frédéric* sut prévoir dans ce que *Voltaire* étoit déja, ce qu'il deviendroit un jour, & après la gloire du talent, c'est encore un mérite remarquable que celui de le pressentir tout entier, de l'aimer avec passion & de l'honorer avec constance, même dans l'homme dont on a le droit de se plaindre.

Ce fut dans le même temps qu'il fit sa réfutation *du Prince de Machiavel.* Cet ouvrage, qui eut quelqu'éclat alors, n'aura, dans l'avenir, que celui du nom de son auteur; soit parce qu'on a depuis pensé avec plus de profondeur & de force sur tous les grands objets qui tiennent au gouvernement des nations & au bonheur des hommes; soit parce qu'aujourd'hui aucun ouvrage ne peut vivre sans le mérite du style, ou sans le charme de l'éloquence. Mais ce sera toujours un fait mémorable, que l'Héritier d'un Trône ait plaidé publiquement la cause des peuples, contre un simple citoyen qui professoit la tyrannie; & si depuis les loix de la guerre ou de la nécessité ont pu quelquefois forcer *Frédéric* à devenir oppresseur, du moins est-ce un hommage que sa conscience a rendu aux droits de l'homme, & les tyrans ou leurs premiers esclaves ne pourront appuyer de l'autorité de ses maximes, ni leur politique, ni leur administration.

Frédéric monte à vingt-neuf ans sur le Trône, & voilà enfin un grand génie que la fortune & le hazard ont mis à sa place. Mais ce génie ne connoissoit pas lui-même toute son étendue. Quelque préparé qu'on

soit par sa destinée à occuper ces premieres places du monde, l'imagination ne peut jamais en représenter la réalité, & au moment où un si grand éclat, un si absolu pouvoir, un si pesant fardeau, descendent sur la tête d'un Prince qui, quoique héritier d'un Trône, n'a cependant que les facultés d'un homme, sa pensée doit éprouver une étrange fermentation. A-t-il des talents & du caractère, il s'élève, il s'enflamme & tire de la grandeur de sa position des facultés nouvelles. Est-il sans talent & sans caractère, il chancelle, il se trouble, il s'aveugle, il devient encore inférieur à lui-même. Enfin quelqu'il soit, ses premières paroles, ses premiers pas, ses premiers choix annoncent presque toujours le sort de ses peuples & les destins de son regne.

Quel sera donc le début de *Frédéric?* Son pays attend avec inquiétude. Dans une monarchie absolue, où la volonté du Maître peut tout bouleverser, & où les sujets ne vivent pas avec sécurité sous la sauvegarde des loix, un nouveau regne est toujours menaçant, les gens de bien tremblent, & il n'y a que les vices qui espérent. L'Europe toute entière a aussi les yeux ouverts sur *Frédéric.* Depuis qu'un systême général

de politique a lié tous les États ; depuis qu'aucun d'eux ne peut être ébranlé, sans que le contrecoup ne foit univerfel, ou qu'il ne peut être affoibli feulement, fans que l'équilibre ne foit déplacé ou rompu, l'avénement d'un nouveau Souverain n'eft indifférent à aucun peuple. C'eft un aftre qui s'avance fur l'horifon, & dont le lever, ferein ou nébuleux, peut préfager la paix ou la guerre. La Renommée a publié jufques-là que *Frédéric* étoit ami des lettres, du luxe & des plaifirs ; on s'attend que l'armée du Père va faire place à une cour, à des fpectacles, à tous les abus de la molleffe, & foixante & dix mille foldats de moins dans la balance du Nord vont peut-être faire changer la face des nations.

Pendant plufieurs jours, *Frédéric* fe tait, il s'inftruit en filence des détails de fon armée, de fes finances, de fes moyens ; un de fes Miniftres croyant flatter fes penchants, lui donne un plan pour s'entourer de grandeur, d'étiquette & de fafte, comme les autres Rois ; *Frédéric* ne répond rien : concentré dans fes méditations, il étudie fa pofition, il embraffe le paffé, le préfent, l'avenir ; il voit fes provinces éparfes, fes reffources foibles & divifées, fa puiffance

précaire & entourée de voiſins formidables; ſa Maiſon n'eſt plus à la vérité reſſerrée dans les ſables du Brandebourg, comme elle l'étoit il y a un ſiécle; elle a jeté de tous côtés, & de près & au loin, des rameaux étendus; il a des poſſeſſions ſur la mer Baltique, ſur le Veſer, ſur l'Oder, ſur l'Elbe, ſur le Rhin, juſqu'aux frontières de la France & de la Suiſſe; mais preſque toutes ces poſſeſſions ſans liaiſon, ſans communication, ſans rapport entre elles, ſont plutôt des éléments de grandeur & des occaſions de guerre, que des moyens de force. Son Grand-père décorant, plus que conſolidant cette fortune naiſſante, a pris place parmi les Rois de l'Europe; mais cet éclât eſt pour la Pruſſe un poids au-deſſus de ſes moyens, & trente-cinq ou quarante millions de revenu, au plus, ſoutiennent foiblement ce titre prématuré. La Maiſon d'*Autriche* & la Ruſſie touchent ſes Etats par les deux extrêmités, & ce ſont des coloſſes avec leſquels il ne peut ſe meſurer. La Saxe tient au Brandebourg, & ce bel Électorat, renforcé de la Pologne, feroit à lui ſeul, s'il étoit bien gouverné, une Puiſſance capable de lui en impoſer. La Suède gêne ſes frontières du côté de la Poméranie, & les Sué-

dois toujours vaincus par ſon Aïeul le Grand Électeur, ont à leur tour fait trembler ſon Grand-père, ſous un *Charles* XII, que la nature peut reproduire. En Allemagne, la Maiſon d'*Autriche* a la longue poſſeſſion de la principale influence, & la Pruſſe, loin d'oſer penſer à la lui diſputer, lui a été preſque toujours ſervilement dévouée. Quand l'Empire s'allarme ſur ſa conſtitution & réclame ces auguſtes traités de Weſtphalie, qui en ſont la baſe, il ne cherche pas des protecteurs dans ſon ſein, c'eſt la France qui s'eſt emparé du rôle de défendre la liberté Germanique; & s'il y avoit dans l'Empire une Maiſon qui pût prétendre à cette noble garantie, la Maiſon d'*Hanovre* qui vient de monter ſur le trône d'Angleterre, & qui peut apporter dans la balance tous les moyens de cette puiſſante nation, y paroît encore plutôt deſtinée que celle de *Brandebourg*.

Telle eſt autour de *Frédéric* la ſituation de l'Europe. Tout autre eſprit que le ſien pourroit en être abattu, tout autre caractère découragé; mais où les hommes médiocres ſubiſſent, même avec une ſorte de ſatisfaction intérieure, la loi des circonſtances & de la néceſſité, parce qu'elle ſert

de prétexte & de voile à leur foiblesse, l'homme de génie se roidit, s'élève, & se dit qu'il faut combattre la fortune, & faire naître un ordre de choses plus favorable.

Après avoir examiné les circonstances locales & politiques, *Frédéric* observe comment sont occupés les Trônes qui l'environnent; car il y a deux manières de mesurer la puissance des nations: l'une par ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'autre par ce que sont leurs gouvernements ou leurs chefs; & ce second tableau, plus consolant que le premier, ranime son courage & ses espérances.

En Russie, la mort de *Pierre* I. a laissé tous ses travaux imparfaits, & tous ses plans interrompus. Deux femmes & un enfant ont jusques-là succédé à ce génie vigoureux, & le Trône sans base, y paroît encore destiné à des révolutions nouvelles; révolutions sans grandeur, comme toutes celles qui ont lieu chez un peuple esclave, & qu'une intrigue, appuyée de quelques soldats, consomme dans l'enceinte d'un palais, tandis que la nation, dans un calme stupide, attend à genoux, qu'on lui proclame un Maître. *Anne*, Nièce de *Pierre*, portée sur le Trône, par un de ces coups de fortune, au préju-

dice du malheureux *Ivan*, y penſe moins à régner qu'à ſemer ſa vie de fleurs. Elle eſt, comme ſont toutes les femmes, quand un jeu de la nature n'en fait pas des êtres hors des proportions de leur ſexe, ſoit par de grandes qualités, ſoit par de grands vices, bienfaiſante, généreuſe, humaine, amie de la paix, ennemie des affaires, quelquefois ſenſible à la gloire, mais par ſaillie plus que par caractère, & ſe paſſionnant plutôt pour celle des romans que pour celle de l'hiſtoire. *Anne* pourra donc être gagnée ou contenue, & elle n'apportera pas dans la balance de l'Europe, toute l'influence que peut avoir ſon vaſte Empire.

En Saxe & en Pologne, *Auguſte* III. a remplacé ſon Père. Son élection a été l'objet d'une guerre ſanglante, dans laquelle il n'a pas combattu. Prince foible, ſans courage, ſans caractère, n'ayant pas même hérité d'aucun des brillants défauts de ſon Père; déja s'élevoit dans ſa faveur ce Comte *de Brühl*, qui bientôt s'empara de lui, gouverna deſpotiquement la Saxe, acheva de corrompre la Pologne par le luxe, & précipita ſon Maître dans un abyme. *Auguſte*, en voulant être le *Louis* XIV. du Nord, a laiſſé à ſon malheureux Fils des palais, des diamants,

diamants, des porcelaines, des tableaux; mais des revenus obérés, la Saxe épuisée & toute ouverte, de médiocres troupes couvertes d'or, & par-dessus cela, le fardeau d'une Couronne élective chez une nation libre & foible, qui acceptera ses pensions, & qui ne prendra jamais part à ses affaires. *Frédéric* au second examen, ne voit donc plus dans *Auguste* III, qu'un voisin heureusement placé, dont il se fera, suivant les circonstances, un allié dépendant, ou un ennemi qu'il pourra envahir.

Le nouveau gouvernement que s'est donné la Suède, la rend sans influence & sans vigueur. Ruinée par l'héroïsme insensé de *Charles* XII, elle a voulu mettre un frein à l'ambition de ses Rois; mais comme l'équilibre des pouvoirs est difficile à établir avec sagesse, en dépouillant ses Rois trop entiérement de toute autorité, elle leur a ôté toute énergie & toute vertu. *Frédéric-Adolphe* qui a reçu cette ombre de couronne, n'a aucune des qualites qui pourroient la relever. Il a épousé la Sœur de *Frédéric*, Princesse spirituelle & éclairée. Ainsi tout ce que l'adresse & le crédit pourront acquérir d'influence au Trône, est par-là devoué à la Prusse; *Frédéric* est donc tranquille du côté

de la Poméranie, & il peut plutôt eſpérer de reculer cette frontière, qu'il ne doit craindre pour elle.

Georges II, Roi d'Angleterre & Électeur d'Hanovre, n'a pas, comme le fameux Prince d'*Orange*, le talent & l'ambition de diriger l'Europe, en mêlant l'Angleterre dans toutes les ligues & dans toutes les affaires du Continent. Son eſprit eſt porté à la prudence & à la paix. Il n'a point pris part à la guerre de 1734. Veiller ſur la Maiſon de *Stuart*, qui avoit encore un grand parti, & augmenter ſourdement ſon autorité, paroît toute ſa politique. Celle de la nation Angloiſe eſt de veiller, à ſon tour, ſur la Maiſon d'*Hanovre*, qu'elle a appellée au Trône; ainſi quand *Georges* voudroit augmenter ſon influence en Allemagne, elle ne lui fourniroit ni ſon ſang ni ſes tréſors.

Parmi les Princes de l'Empire, aſſez conſidérables pour aggrandir leur fortune, aucun ne s'en montre capable; aucun dans l'occaſion, n'aura le talent de rallier des eſprits diviſés, & de diriger des forces éparſes. La Maiſon de *Bavière* & la Branche *Palatine* ſont anciennes, riches & puiſſantes; mais elles ſont catholiques, & cela leur aliène les Proteſtants; elles ſont ſéparées

par l'éloignement de leurs possessions, elles le sont encore plus dans leurs vues, par les intérêts particuliers qui les gouvernent. Elles se sont toujours mal trouvé d'avoir voulu prendre part aux affaires générales, parce que quand de petits Princes se mêlent dans les querelles des grandes Puissances, sans être appuyés par du génie & par des talents, il faut nécessairement qu'ils en deviennent les victimes. Le défaut de concurrents, la religion, l'avantage d'être le seul qui soit respectablement armé, & qui puisse entrer en action sans avoir besoin de secours, tout appelle donc *Frédéric* à se faire en Allemagne le chef du parti Protestant & le contrepoids de la Maison Impériale. Il ne lui faut plus pour s'emparer de ce rôle éclatant, que ce qui captive les hommes & fixe leur confiance, des succès & une renommée.

En France, c'est le Cardinal *de Fleury* qui regne ; on vante sa sagesse : mais la sagesse du Ministre d'un grand empire doit-elle être passive ? peut-elle se passer d'énergie & de prévoyance ? Il a laissé tomber la marine dans le néant ; il entretient médiocrement les forces de terre ; il croit qu'il ne faut à la France que le ré-

gime qui convient à l'épuisement, tandis qu'un corps robuste, mais miné par des principes vicieux, ne peut être régénéré qu'à l'aide d'un traitement vigoureux & actif. Enfin, ce qui durera par delà ce vieillard, qui est sur le bord de la tombe, ce dont *Frédéric* calcule l'influence pour l'avenir, c'est que le jeune Roi qui est sous la tutelle du Cardinal, élevé dans le dégoût des affaires, & dans l'insouciance des événements, ne donnera jamais plus de mouvement à son beau Royaume, & qu'ainsi, pendant le sommeil ou l'affaissement de cette Puissance formidable, c'est aux États secondaires à profiter de la prépondérance qu'elle leur abandonne, & à tâcher de s'élever & de s'accroître.

Mais ce qui frappe, ce qui attache surtout ses regards, parce que c'est-là l'époque qui doit commencer son aggrandissement, c'est la mort, vraisemblablement très-prochaine, de l'Empereur *Charles* VI. En lui finit toute la lignée mâle de la Maison d'*Autriche*. Il ne va rester de cette Tige si florissante, & qui naguères ombrageoit l'Europe, qu'une seule Fille douée de tous les charmes de la jeunesse & de tout l'éclat de la beauté, fragiles

appuis pour soutenir le fardeau de cet immense héritage, & pour le défendre avant de le posséder. En vain *Charles* VI. a-t-il tâché de le lui assurer tout entier par la Pragmatique-Sanction que toute l'Europe a garantie. Ces grands testaments des Rois sans héritiers sont, dans notre politique moderne, le jouet des événements, & c'est toujours dans des torrents de sang qu'ils se confirment ou s'anéantissent. *Charles* VI. ne laissera point à sa Fille les seuls garants solides, des trésors, de grands Généraux & une armée formidable. La gloire des armes Autrichiennes a déja pâli dans les dernieres années du Prince *Eugène*, & elle semble être descendue au tombeau avec lui. Elles viennent d'essuyer des revers dans la guerre de Hongrie. *Seckendorff*, *Kœnigseck*, *Wallis*, *Neuperg*, mis l'un après l'autre à la tête des armées, ont été tous battus & rappellés ou punis. En Prusse, l'art a fait quelques progrès, la discipline est devenue sévère, l'infanterie s'est perfectionnée. En France, il y a du moins quelques branches de la guerre habilement cultivées, celle des siéges y est approfondie; mais en Autriche, tout est resté en arrière ou s'est abâtardi. L'ambition de *Frédéric* s'enflamme donc par

de juſtes eſpérances ; il dévore déja en ſilence une des plus belles portions de la ſucceſſion de *Charles* VI. : la Siléſie, province preſque égale en richeſſe & en population, à la moitié de toutes les ſiennes réunies, & qui, en arrondiſſant & fortifiant ſon Royaume, lui donnera une place ſtable parmi les Puiſſances de l'Europe. Il a, pour la réclamer, des prétentions auxquelles ſes Ancêtres ont renoncé, parce qu'ils étoient foibles; il les renouvellera, parce qu'il ſera fort, & que la circonſtance ſera favorable, & la victoire qui légitime tout, en ſera des droits.

Tel eſt le vaſte champ des méditations de *Frédéric*, pendant les premiers jours de ſon regne, & de ces méditations naît ſoudain, avec cette réguliere harmonie qui prouve la conception d'un grand ſyſtême, le plan de ſa conduite publique & privée pour le reſte de ſa vie. Dès-lors plus de faſte, plus de luxe, plus de recherche, plus aucun de ces goûts frivoles dont il n'avoit pas été exempt étant Prince Royal, parce qu'il n'étoit pas encore à ſa place, mais qu'une ame élevée rejete ſi loin d'elle, quand de grands devoirs & des penſées d'un certain ordre s'en emparent. Il ſe montre à ſes ſoldats, il parle à ſes officiers en

Roi qui veut être guerrier; il prend l'uniforme de son armée, & il ne le quittera plus jusqu'au tombeau. Ses journées, ses heures, ses travaux d'administration, ses audiences, ses voyages, les revues de ses troupes, leurs camps d'instruction, tout, jusqu'à ses plaisirs & ses goûts littéraires, qui ne deviennent plus que des délassements, se règle & se soumet à un ordre invariable. C'est une plus grande qualité qu'on ne pense dans les Rois que ce saint respect pour le temps, soit qu'on envisage les peuples qu'ils gouvernent, soit qu'on les considère eux-mêmes; car quel vuide devroit rester à des hommes chargés d'une tâche aussi immense! Cependant faute d'éducation, faute de morale, faute d'habitude à cet égard, c'est ce vuide inconcevable qui les dévore presque tous, c'est-là ce qui les rend si incertains, si mobiles, si remplis de petits goûts, & si promptement blasés sur tous les plaisirs; le temps se venge sur eux du culte qu'ils ne savent pas lui rendre, & semble se plaire à les écraser de son poids.

L'amour de la gloire & l'ambition ont enfanté quelquefois dans d'autres Princes, de ces révolutions subites & marquées

Louis XIV, à la mort de *Mazarin*, se-coua brillamment les chaines qui avoient prolongé son enfance ; *Charles* XII. devint un héros en lisant la vie d'*Alexandre* : mais dans *Frédéric*, cette révolution appartient plus à la réflexion qu'au sentiment ; rien de jeune, rien de passionné, rien de gigantes-que ne s'y mêle, c'est un grand parti pris par un grand caractère, & une ambition saine, développée par le génie.

Il n'y a pas six mois que *Frédéric* est sur le Trône ; & on diroit déja que c'est une vieille Administration maniée par un Roi consommé, & dirigée par une longue cons-tance des mêmes principes. Chacun est mis à sa place, chacun est circonscrit dans ses limites, chacun a ses instructions, & pres-que tout ce que *Frédéric* a prescrit une fois, durera tout son regne. Il a la sagesse de ne pas faire beaucoup de changements. Un pays tel que le sien n'est pas comme nos grandes monarchies qui, depuis long-temps, nourrissent de grands vices, & sont menées avec la négligence des grandes for-tunes ; il n'est susceptible ni de beaucoup de réformes, ni de beaucoup d'améliorations. Eclairer les détails, surveiller les sous-or-dres, resserrer pour tous, les liens de leurs

devoirs & les obligations de leurs emplois, voilà ce dont il s'occupe : mais il y a du génie, quand on arrive jeune au Trône, à ne pas confondre son pays avec un autre, & à ne lui appliquer ni les exemples souvent trompeurs de ce qui se fait ailleurs, ni les rêves dangereux des faiseurs de projets, ni les chimères plus séduisantes encore de sa propre imagination.

Trois objets principaux attirent sur-tout l'attention de *Frédéric* : l'économie dans ses finances, l'augmentation de ses forces militaires & l'instruction de son armée ; ce sont-là les bases de tous ses projets. Sans elles en effet, il ne feroit que se former des illusions & se préparer des malheurs.

Son Père lui a laissé ses revenus libres, & une épargne d'environ 80 millions ; mais qu'est-ce qu'une somme pareille pour mettre une armée en campagne, & pour soutenir une guerre, quand d'ailleurs on a des états sans commerce, sans capitaux, sans crédit, & où par conséquent les impôts ne peuvent être augmentés, ni les emprunts suppléer les impôts ? Toutes les ressources d'une grande économie semblent avoir été épuisées par son Père ; mais il reste celles d'une économie éclairée qui vont plus loin

encore. Il y avoit quelques abus dans la perception, il les corrige; quelques branches de revenus susceptibles d'augmentation, il la leur donne; les fleuves se grossissent aisément, quand il n'y a pas un filet d'eau qui s'égare. Il restoit une ombre de cour, il la réforme; une représentation de parade pour les occasions d'étiquette, il la supprime. Il fait du palais qu'il habite, la maison d'un simple citoyen où, pour rappeller un modèle plus analogue à *Frédéric*, & qu'il avoit peut-être pris en secret, celle de *Pyrrhus* au milieu de son armée. Quand la guerre arrivera, son systême sera celui de tous les grands Capitaines de l'antiquité; il en portera le théâtre hors de son pays; il préviendra l'ennemi, il fondra sur lui comme la foudre; il débutera par des batailles, parce que les batailles gagnées rendent maître de grands espaces; enfin, il se pénètre d'avance de la nécessité d'un autre art qui fut aussi celui des anciens, & qui parmi les modernes n'a guère été connu que de *Gustave-Adolphe*; l'art de faire servir ses succès à l'entretien de son armée, de *nourrir*, comme disoit *Caton* dans le Sénat de Rome, *la guerre par la guerre*, & on verra combien, dans ce genre, il devint supérieur à ses maîtres.

Mais pour prévenir ainsi son ennemi, pour frapper avant l'éclair, il faut être toujours prêt; il faut avoir, non des troupes désunies & dépourvues de tout ce qui est nécessaire pour la guerre, non les éléments d'une armée, mais une armée toute équipée, toute organisée, toute instruite aux grandes évolutions, toute accoutumée à ses Généraux, comme ses Généraux le sont à elle, toute disposée, en un mot, à marcher & à combattre. Voilà ce qu'aucune Puissance n'avoit alors en Europe, & ce que le Roi de Prusse créa chez lui, dès la premiere année de son regne.

Ce ne fut pas pour lui un travail sans invention & sans difficulté. Son Père lui avoit laissé soixante & dix mille hommes de bonnes troupes; mais il s'en falloit bien que ce fût une armée. Jamais ces troupes n'avoient servi que par détachement, ou en petits corps d'armée employés comme auxiliaires dans des armées considérables. Les plus nombreux de ces corps étoient ceux que le prince d'*Anhalt* avoit commandés sous *Eugène*, & qui à *Hochstet* & à *Turin* avoient eu la principale part à la victoire, & commencé la réputation du nom Prussien. Jamais la totalité de ses forces n'avoit

été rassemblée, soit pour manœuvrer, soit pour agir. La discipline intérieure & la tactique particulière de l'infanterie y étoient très-avancées. C'étoit alors la seule en Europe qui chargeât avec des baguettes de fer, qui sût tirer six coups de fusil par minute, marcher en bataille, & réunir à la fois du silence, de l'ordre & de la célérité. Mais la cavalerie y étoit dans l'enfance; elle n'étoit distinguée que par la beauté des cavaliers & le bon entretien des chevaux; elle n'alloit qu'au pas ou au petit trot, faisoit du feu, & se formoit quelquefois en escadrons épais, c'est-à-dire, dans un ordre où la cavalerie ne peut ni agir ni combattre. L'excès de la tenue, encouragé comme un mérite par l'esprit étroit de *Frédéric-Guillaume*, étoit porté à ce point où nous étions prêts à tomber il y a quelques années en France. Le soldat passoit son temps à vernir, à polir, à blanchir. Dans la cavalerie on ciroit la corne des chevaux, & les crins étoient dressés avec des rubans. *Si la paix eût duré plus long-tems*, dit le Roi de Prusse dans ses *Mémoires*, ou plutôt, ce qu'il ne pouvoit pas dire, s'il ne fût pas arrivé au Trône, *il est à croire qu'on en seroit à présent au fard & aux mouches.*

Les abus ne sont jamais isolés ; ils tiennent toujours à un vice d'où ils dérivent, ou qu'ils ont produit : ainsi en même-temps qu'on étoit abandonné à ces pitoyables minuties, tous les véritables détails de la guerre étoient négligés. Il n'y avoit ni grande tactique, ni école pour les Officiers Généraux. *Frédéric-Guillaume* & le Roi *Auguste* s'étoient, dans des visites qu'ils se firent, donné réciproquement des spectacles militaires. Chez *Guillaume*, c'étoit par goût ; chez *Auguste*, par imitation. *Guillaume* l'emportoit par le nombre & par la beauté de ses troupes ; *Auguste* prenoit sa revanche en magnificence. *Guillaume* y vendit à *Auguste* deux vases de porcelaine du Japon, qu'on voit encore aujourd'hui dans la collection de *Dresde*, pour un Régiment de Dragons, marché qui présageoit dès-lors la différence de la destinée des deux Maisons. Mais ni chez l'un, ni chez l'autre, les grandes manœuvres ne furent militaires. *Ce furent*, disent encore les *Mémoires de Brandebourg*, *des imitations de la guerre des Romains, mêlées aux visions du Chevalier* Folard.

En quoi *Frédéric* montra d'abord un excellent esprit, qualité qui manque rarement à un génie du premier ordre, & qui

devance en lui l'âge & l'expérience, ce fut en démêlant ce qu'il y avoit de bon dans la conftitution militaire de fon Père, & en s'occupant moins de ce qu'il y avoit de défectueux, que de ce qui pouvoit y manquer. Ainfi à l'exception du bataillon des géants, que fon Père entretenoit à grands frais, & qu'il réforma fur le champ, il ne changea rien à la formation des troupes, & il n'y a jamais rien changé depuis, quoiqu'il y ait certainement quelques vices. Il a levé par la fuite beaucoup de régiments qui font fur un pied différent; mais tous ceux que lui a laiffé fon Père, font conftitués, payés, habillés comme ils l'étoient alors. Cette difparité, qui peut choquer de petits efprits, n'étoit fans doute aux yeux de cet efprit fupérieur, qu'une légère imperfection qui fe perdoit dans l'enfemble, & qui n'en conduifoit pas moins aux mêmes réfultats; & il s'étoit fait le principe de ne rien innover aux chofes peu effentielles, & où l'amélioration ne compenfe pas l'ébranlement de la machine, & l'inconvénient de porter atteinte à fa confidération, en attaquant fa ftabilité.

Mais ce que *Frédéric* conferva fur-tout, & ce dont il tira un plus grand parti en-

core, ce fut ce mêlange de nationaux & d'étrangers, dont ſon Père avoit fait la baſe de ſa conſtitution ; ce fut ce partage de ſon pays en diſtricts aſſignés aux régiments, & chargés de les tenir complets au défaut de recrues étrangères ; arrangement qui en liant la nation aux troupes, & en les environnant d'elle, prévient la déſertion, cette maladie qui ruine & dépeuple tous les autres pays ; arrangement que je ne puis mieux louer que par l'énergique expreſſion de *Frédéric* lui-même dans ſes *Mémoires*, quand il dit que par-là ſon Père a fondé la puiſſance de la Pruſſe, *en rendant ſon armée immortelle.*

En même-temps qu'il laiſſoit ſubſiſter ces baſes importantes, il portoit ſes troupes au nombre de quatre-vingt mille hommes, ſans compter quelques régiments de garniſon; il doubloit ſon artillerie & les approviſionnements de ſes arſenaux; il pourvoyoit ſon armée de tout; il la diſpoſoit & l'animoit à la guerre ; il attiroit chez lui des Officiers qui s'étoient diſtingués au ſervice des autres Puiſſances; ce fut ainſi qu'il acquit *Keith* & *Winterfeld ;* ſon Père lui avoit laiſſé *Anhalt* & *Schwerin*, & il ſe faiſoit leur diſciple, en attendant que, s'élevant au-deſſus d'eux par ſon génie, qui ne man-

quoit alors que d'expérience, il devint à son tour leur maître.

Au milieu de ces occupations, éclate l'événement auquel il se préparoit: *Charles* VI. meurt; tous les Cabinets de l'Europe sont en fermentation, les uns en faveur de son Héritière & pour lui conserver l'intégrité de sa succession, les autres pour la dépouiller & pour s'agrandir. La Bavière, la Saxe, l'Espagne élevoient des prétentions fondées sur des mariages ou sur des testaments; car depuis que tous les Souverains de l'Europe ne composent plus que cinq ou six Familles, il ne peut pas s'ouvrir entre eux une grande succession, qu'elle ne donne lieu à de grandes discussions, que les plus forts finissent toujours par ensanglanter. Il y avoit de plus ici l'intérêt de l'élection d'un Empereur. L'Angleterre, la Hollande, une partie de l'Allemagne, vouloient, de concert avec *Marie-Thérèse*, placer sur le Trône de l'Empire, son Époux *François*, Duc de Toscane, Fils de ce *Léopold* que les Lorrains pleurent encore, & qui avec un si petit État, a laissé à tous les Souverains un si grand modèle. Le Ciel avoit récompensé les vertus du Père par la fortune du Fils, & cette fortune, dont l'histoire n'offre

n'offre pas un autre exemple, étoit d'avoir épousé à la fois l'Héritière la plus illustre & la plus puissante de l'Europe, la Femme la plus belle & la plus distinguée de son siècle, & d'en être aimé au point, qu'en l'associant à tous ses sceptres, & en combattant pour y ajouter le premier Trône de l'Europe, c'étoit son cœur qu'elle satisfaisoit, & son amant qu'elle sembloit couronner.

La France qui, par le sang Autrichien mêlé plusieurs fois avec celui de ses Rois, pouvoit aussi établir des prétentions, avoit la modération apparente de ne rien demander Elle soutenoit la Maison de *Baviere*, & vouloit qu'elle eût le Trône de l'Empire avec une partie de la succession. En aggrandissant cette Maison, elle se paroît de la générosité d'acquitter envers elle la mémoire de *Louis* XIV, pour qui elle s'étoit sacrifiée, & elle avoit secrétement l'intérêt plus réel de diviser l'héritage Autrichien, & d'empêcher qu'il ne tombât tout entier dans une nouvelle famille rivale.

Le Roi de Prusse ne s'embarrassoit pas de l'Empire. Il lui importoit peu à qui tomberoit cette vaine dignité, qui n'ajoute rien à la puissance. Sa politique n'étoit pas de se fortifier seulement par l'affoiblissement

des autres. Il vouloit un accroissement plus réel; il lui falloit la Silésie pour consolider son Royaume. C'étoit-là le complément & la sûreté de la fortune de la Maison de *Brandebourg*. En l'obtenant ou en ne l'obtenant pas, il s'agissoit pour lui de régner ou de trembler le reste de sa vie. Je laisse après cela aux publicistes à peser quels étoient ses droits. Sans doute, cette morale abstraite & sublime qui se place dans le Ciel, & qui laisse à ses pieds & les leçons de l'histoire & les passions des hommes, ne doit approuver aucune de ces raisons de prévoyance politique, de nécessité d'État, de convenance locale, de circonstance unique, qui déterminèrent le Roi de Prusse. Mais peut-être les Chefs des nations sont-ils quelquefois obligés, même sans ambition, de se souvenir que c'est sur la terre qu'ils habitent, que leur vue doit s'étendre au-delà du moment, & que par une guerre prudente & heureuse, qui affligera passagérement la génération contemporaine, ils peuvent sauver, à la postérité, des torrents de sang & de larmes. Quels hommes, à la vérité, il faudroit que fussent ces chefs des nations, pour peser ainsi le présent & l'avenir, & pour oser, avec une confiance qui

semble ne pouvoir appartenir qu'à la Providence, mettre la main aux destinées des peuples ! Mais tandis qu'un Roi comme *Frédéric*, doué de cette heureuse réunion de génie & de sagesse, qui voit le but, & qui ne le passe pas, ne combat que pour atteindre le point de puissance qui fera la sûreté & le repos de son pays, & fait ensuite s'arrêter dès qu'il y est parvenu, & ne plus employer la force qu'à maintenir la paix ; c'est au contraire presque toujours ou pour une vaine gloire, ou pour des intérêts mal-entendus, ou en cédant aux intrigues & aux passions qui les environnent, que les Souverains prennent les armes & ensanglantent la terre. Ainsi tout en admirant le Roi de Prusse, la réflexion ramèneroit encore à desirer qu'une morale sévère & même aveugle, fût la règle & le frein de tous les Rois, & qu'ils ne se permissent jamais de la faire céder même à des lumières qui peuvent bien plus souvent encore les égarer, & faire le malheur des hommes.

Revenons à *Frédéric :* suivant la sage politique qu'eut ce Prince toute sa vie de faire ses affaires à part, & d'aller droit, & sans l'entremise des autres, à son but, il fit proposer à *Marie-Thérèse* de lui garantir le

reſte de ſa ſucceſſion & l'Empire pour ſon Époux, ſi elle vouloit lui céder la Baſſe-Siléſie, qui eſt la plus grande & la plus belle partie de cette riche Province. Quand on fait l'éloge d'un grand homme, l'ame montée à l'admiration, ſe plaît auſſi à recueillir tous les exemples de grandeur qui s'élèvent à côté de lui, & à en former les acceſſoires du tableau. Comment ne rappellerois-je pas ici le courage, l'héroïque nobleſſe de la Fille de *Charles* VI.? Elle eſt ſans alliés déclarés, ſans argent, preſque ſans armée. Entourée d'ennemis ouverts ou cachés, elle pourroit par un ſacrifice déſarmer le plus dangereux de tous; elle s'y refuſe, elle perſiſte à vouloir conſerver tout ce que les droits de la nature, qui paſſent avant ceux de la politique, lui ont donné; elle ne veut point par une foibleſſe acheter une Couronne pour ſon Époux; elle s'expoſe à une guerre menaçante, elle arme tout ce qu'elle a de forces, elle réveille, par ſes malheurs, l'intérêt des anciens alliés de ſa Maiſon, elle va enfin de Province en Province porter le berceau de ſon Fils, & ſe jeter dans les bras de ſes peuples, auguſte & touchant aſyle, qui ne manque jamais aux Souverains malheureux, quand

ils n'ont pas aliéné le cœur de leurs ſujets, parce que les hommes s'intéreſſent toujours à la dignité qui implore, & à la grandeur tombée dans l'infortune.

Sans *Frédéric*, la fermeté de *Marie-Thérèſe* auroit vraiſemblablement ſuffi pour diſſiper l'orage. On négocioit, on publioit des manifeſtes, mais on n'agiſſoit pas. Le Roi de Pologne & l'Électeur de Baviere étoient trop foibles pour ſoutenir leurs prétentions; l'Eſpagne étoit trop éloignée ; le Cardinal *de Fleury* ſe ſentoit trop vieux pour ſuffire au mouvement d'une grande guerre, & ne ſe ſeroit jamais décidé à l'entreprendre; le Roi de Pruſſe voit que s'il manque l'occaſion, s'il laiſſe *Marie-Thérèſe* s'affermir dans ſa ſucceſſion, tirer parti de ſa puiſſance, relever ſes forces militaires, la Siléſie eſt à jamais perdue pour lui; il ſe dit que dans la circonſtance, c'eſt au plus hardi à donner l'impulſion, & qu'une fois la lice ouverte, les combattants s'y préſenteront; il compte ſur-tout que la France l'y ſuivra; il ſait que l'opinion publique, imbue d'anciens préjugés contre la Maiſon d'*Autriche*, y ſera pour la néceſſité de l'affoiblir, & par conſéquent pour la guerre ; il ſait que les deux *Belle-Iſle*, dévorés du beſoin d'agir

& de s'élever, ont de l'influence fur le Cardinal; il calcule cette timide politique d'un vieillard qui n'ofe fe déclarer le premier, mais qui, par la même foibleffe, obéit à une impulfion donnée, parce que ce qu'il craint encore plus que les événements, c'eft qu'on ne lui faffe un crime de fon âge, & qu'on ne lui reprenne les rênes du gouvernement. Ainfi en examinant tout, ce n'eft qu'une audacieufe prudence qui détermine *Frédéric*, quand il entre en Siléfie à la tête de foixante mille hommes. C'étoit au mois d'Octobre que *Charles* VI. étoit mort, & c'eft au mois de Décembre qu'il fait cette invafion. Le Marquis de *Beauveau*, que la France lui envoyoit pour le fonder fur fes difpofitions, le rencontre en marche à la tête de fon armée. *Je vais, je crois, jouer votre jeu*, lui dit Frédéric, *fi les as me viennent, nous partagerons;* trait plein de fineffe & de grace, & tel que le Roi de Pruffe n'a jamais manqué d'en dire au milieu des crifes les plus importantes de fa vie. Cette liberté de tête, cette indépendance des fituations, n'appartiennent qu'aux grands hommes, & elles prouvent à la fois, que leur caractère domine les circonftances, & que le danger qui abforbe, & qui

éteint l'esprit du commun des hommes, ne fait que donner au leur plus d'à-propos & d'essor.

Il y a des éloges de Généraux, même distingués, où le Panégyriste, pour leur composer une certaine masse de gloire, est obligé de dénombrer tous les faits d'armes, d'embellir tous les trophées, de recueillir jusqu'aux actions qui ont eu le moins de suite ou d'éclat. Mon embarras est bien différent. Ici j'entre dans la carrière militaire que *Frédéric* a parcourue, & son immensité m'effraie. Cinq batailles mémorables s'offrent déja à moi dans cette guerre de 1740. Et qu'est cette guerre, quand on la compare pour l'importance & pour la grandeur, à celle que *Frédéric* a faite depuis 1756 jusqu'à 1763 ? Quelle place tiennent cinq batailles dans la vie d'un homme qui en a gagné douze, sans compter celles où il a été vaincu avec tant de gloire, sans compter cette foule de petits combats qui composent les accessoires d'un tableau si vaste & si rempli ! Je suis donc forcé de resserrer mon sujet dans la proportion des bornes d'un éloge, & d'abandonner à l'histoire mille détails brillants ou instructifs qui viendroient se presser sous mes pinceaux.

A *Molvitz*, l'action commença par la déroute de sa cavalerie, & ce fut l'ordre, la fermeté, le feu supérieur de son infanterie qui lui donnèrent la victoire. A *Csaslau*, tandis que sa cavalerie se faisoit battre, & que les Autrichiens perdoient leur avantage, soit en voulant la poursuivre trop loin, soit en pillant son camp, ce fut encore l'infanterie Prussienne qui fit des prodiges, & qui rétablit tout. Ainsi les deux premières batailles que gagna le Roi de Prusse, furent des leçons de la fortune, & des exemples qui dûrent le confirmer dans son amour pour la discipline, & dans son respect pour un art qui fait la destinée des Empires.

Si le talent des grands Généraux devance quelquefois l'expérience, on ne peut apprécier aussi quel rapide essor celle-ci lui donne. Ce ne sont plus de simples progrès, ce sont des pas de géant que fait le génie dès qu'une fois il est entré en action. Une position, une circonstance, un coup du hazard, une faute, une combinaison justifiée ou trompée, tout devient pour lui une source de réflexions. Plusieurs suppositions s'enchaînent dans sa pensée à un seul fait, & lui valent ainsi autant d'événements. Les esprits vulgaires sont comme ces miroirs plans, où il n'y a que les

objets directs qui ſe peignent & qui ſe réfléchiſſent. Le génie reſſemble à ces priſmes taillés à toute face; tous les objets de la circonférence les frappent, ils s'y multiplient, & s'y combinent à l'infini, & un ſeul rayon en fait jaillir à la fois mille traits de lumière.

En dix-huit mois que dura cette première guerre de Siléſie, *Frédéric* a donc acquis plus d'idées que vingt campagnes n'en font naître dans la tête des Généraux ordinaires. Il reprend les armes en 1744, & c'eſt un Guerrier conſommé qui va paroître ſur la ſcène. Ses pas ſeront plus hardis, ſes conceptions plus vaſtes, ſes batailles prendront un caractère plus déciſif; il va dorénavant ſe montrer le Général de ſes Généraux, être le plus habile à projeter, & le plus habile à exécuter, c'eſt-à-dire enfin, être à la fois, dans ſon armée, la première tête & le premier inſtrument.

Il envahit d'abord la Bohême, la Haute-Siléſie, la Moravie; il pouſſe des partis juſqu'en Hongrie, il menace Vienne; mais bientôt la face des affaires change, ſes Alliés ſont battus en Bavière; le Prince *Charles*, qui avec ſoixante & dix mille hommes avoit pénétré en Alſace, & que la France avoit promis de contenir, repaſſe le Rhin ſans

échec, & revient à tire d'ailes. Le Roi de Pologne, par le changement de politique le plus ſubit & le plus imprévu, ſe déclare contre lui. Toutes les forces de la Maiſon d'*Autriche*, groſſies des troupes de ce nouvel Allié, améliorées par la guerre, & encouragées par des ſuccès, ſe ſont réunies, & c'eſt ſur lui que tout le poids de la guerre va tomber. Il eſt obligé au milieu de l'hiver, de ſe replier de tout côté, & d'abandonner ſes conquêtes. Il perd pluſieurs garniſons, d'autres ne ſe retirent qu'avec des échecs; enfin, c'eſt avec une armée inférieure & fondue par une déſertion immenſe, inévitable réſultat de la compoſition d'une armée à demi compoſée d'étrangers, dès que la proſpérité abandonne ſes drapeaux, qu'il eſt réduit à défendre la Siléſie, conquête nouvelle, dans laquelle il n'eſt pas affermi, où il n'eſt appuyé par aucune bonne place, & où la Maiſon d'*Autriche*, par cette longue habitude de poſſeſſion qui, auprès des peuples toujours routiniers, équivaut ſouvent à des liens d'amour & de reconnoiſſance, a conſervé beaucoup de partiſans. Au dehors, au dedans, de tout côté, tout le menace, & rien ne le favoriſe. La France ſemble combattre avec lui, mais elle n'agit qu'en

Flandres, elle n'a plus d'armée en Allemagne, & cette diversion éloignée occupe à peine dix ou douze mille Autrichiens qui sont restés à l'armée alliée; la Russie penche secrétement pour la Saxe, & lui fait conseiller avec hauteur de poser les armes; l'Empereur *Charles* VII. vient de mourir, & le Grand-Duc de Toscane est appellé au Trône avec l'unanimité des suffrages; la Maison de *Bavière* a fait sa paix; la Cour de Vienne ne parle plus que de ramener *Frédéric* à la fortune de ses Pères, & tout l'Empire devenu Autrichien, semble n'attendre qu'un revers pour la seconder. Ainsi par cette position critique, le destin sembloit essayer d'avance sa grande ame, & la préparer aux précipices dont l'environna la guerre suivante.

Une seule journée, une bataille, qui ne dure que trois heures, & qui ne lui coûte pas deux mille hommes, change la position de *Frédéric*, sauve la Silésie, & lui rend, pour le reste de la guerre, une supériorité qu'il ne perdit plus. Six mille prisonniers, autant de morts, un nombre prodigieux de trophées, & la retraite précipitée du Prince *Charles* en Bohême, en sont le résultat.

Qu'en lisant l'histoire, le vulgaire des Rois & des Chefs des nations ne sache pas dé-

mêler les caufes fourdes des malheurs publics, qu'il n'apperçoive ni l'influence des mauvaifes loix, ni celle des abus, ni celle de tous ces vices de détail qui fappent en filence les fondements des Empires, cela fe conçoit; percer la furface des chofes, n'appartient pas à tous les hommes. Mais comment peut leur échapper l'influence décifive de certaines batailles? Comment le fracas de ces événements foudains, qui, dans l'efpace de quelques inftants, anéantiffent toutes les combinaifons de la politique, trompent toutes les efpérances de l'ambition, ôtent, ou donnent des Provinces, renverfent des Trônes, humilient ou fubjuguent des Nations, ne les remplit-il pas d'un falutaire effroi? Comment peuvent-ils, à la vue de ces grandes leçons, dédaigner les vertus militaires, négliger leurs armées, ne pas fe former ou s'attacher de bons Généraux, jouir enfin avec fécurité d'une puiffance qui n'a pas de bafe, & d'une grandeur qui n'eft pas défendue?

Cette victoire de *Hohenfriedberg* couvrit d'honneur les armes Pruffiennes. L'infanterie y fit des merveilles, l'artillerie s'y diftingua, la cavalerie y combattit avec un éclat qu'elle n'avoit pas encore eu. Le régiment

de *Bareith*, Dragons, y renversa plusieurs lignes d'infanterie, & y prit à lui seul soixante-sept drapeaux. Quatre régiments d'Houssards, que le Roi venoit de lever pour les opposer à cette nuée de troupes irrégulières dont les armées Autrichiennes étoient environnées, y battirent la gauche de l'ennemi, & entre autres, les Chevaux-légers Saxons qui avoient de la réputation. Ainsi toutes les parties de la milice Prussienne commençoient à marcher de front, & à tendre vers cette perfection, vers cet accord qui seul constitue une armée & la rend formidable. Mais la gloire de cette bataille appartient sur-tout à *Frédéric*. Il avoit rétrogradé devant le Prince *Charles*; Il s'étoit rapproché de *Neiss*, dans le dessein de l'attirer & de le combattre, quand il déboucheroit des montagnes ; il avoit prévu jusqu'à la position où il l'attaqueroit, & reconnu avec soin le piége où son ennemi alloit tomber. Le Prince *Charles*, persuadé que le Roi de Prusse fuyoit devant lui, avoit pris ce camp sans précaution, comme le terme d'une marche, & avec le projet d'en partir peu de jours après, pour suivre le Roi de Prusse. *Frédéric* lève le sien à l'entrée de la nuit, dérobe son mouvement, tourne l'aile

gauche des Autrichiens, enlève la hauteur du *Spietzberg*, d'où il dominoit tout le flanc de leur ligne, garnit d'artillerie celle de *Striegau* qui étoit fur leur front, & à laquelle ils s'étoient imprudemment foumis, & delà victorieux à la gauche, fûr de contenir le centre, il déborde la droite, & la bat à fon tour; ce fut une de ces batailles de grand maître où le génie fait tout plier devant lui, & qui font gagnées dès le début, & prefque fans conteftation, parce qu'il ne refte pas à l'ennemi déconcerté, la poffibilité de rétablir le défordre, & de prendre fur le terrein du combat, une pofition nouvelle.

Au moment où le Roi de Pruffe fe mit en mouvement: *Vous voulez donc voir à qui va refter la Siléfie*, dit-il en fouriant au Chevalier *de la Tour*, Aide-Major-Général, qui étoit venu lui porter la nouvelle de la bataille de *Fontenoy*, & après avoir battu l'ennemi, il écrivit à *Louis* XV. par le même Officier: *Je viens d'acquitter dans la plaine de* Siléfie, *la lettre de change que V. M. a tirée fur moi à* Fontenoy. Il y avoit de la grace & de la galanterie de la part de *Frédéric*, à s'affimiler ainfi à *Louis*; car il étoit fûrement bien différent d'avoir

assisté à une bataille, ou de l'avoir gagnée soi-même.

Quelque temps après, il remporte à *Sobr*, en Bohême, une victoire moins grande, mais peut-être plus glorieuse encore; car affoibli par l'envoi d'une grande partie de ses forces, qu'il avoit détachée en Saxe pour y joindre le Prince d'*Anhalt*, il fut attaqué & presque même surpris par le Prince *Charles*. Sa présence d'esprit & la discipline de ses troupes, sauvèrent & rétablirent tout. Le Prince *Charles*, avec cinquante mille hommes, céda le champ de bataille à vingt-cinq mille, & il n'en coûta à *Frédéric* qu'une partie de son camp & ses bagages. C'est peut-être en effet pour un Général la première de toutes les gloires, que celle qui naît d'une faute, & qui la répare. Un succès prémédité n'a exigé souvent qu'une simple bonne combinaison ou une seule idée heureuse; mais pour tirer un succès d'un revers ou d'une position funeste, il faut ne se laisser ni étonner ni abattre; il faut l'inspiration soudaine du coup-d'œil & du talent, & cette inspiration, au milieu d'un grand danger ou d'un grand malheur, n'appartient qu'aux esprits nés pour maîtriser les événements & pour commander à la fortune.

Enfin, *Frédéric* termina cette guerre par sa belle campagne d'hiver de 1745. Le Prince *Charles* dont on a trop injustement rabaissé les talents, destinée malheureuse de beaucoup de bons Généraux qui ont été éclipsés par des rivaux supérieurs, tandis que des Généraux médiocres ont dû toute leur gloire à ce qu'ils ont eu affaire à des hommes plus médiocres qu'eux, avoit fait son plan pour pénétrer en Silésie par la Lusace. *Frédéric* l'a prévu, & il a disposé en conséquence ses quartiers. Il part de Berlin au milieu des préparatifs d'un opéra dont il paroissoit fort occupé, rassemble inopinément un corps de troupes, fond sur l'avant-garde du Prince *Charles*, enlève ou détruit à *Naumbourg* quatre régiments de cuirassiers Saxons & un régiment d'infanterie, s'empare des magasins rassemblés à *Görlitz* pour l'expédition; de-là sentant qu'une guerre difficile en Bohême & en Moravie, est ruineuse pour lui, & ne réduira pas ses ennemis à la paix, il se décide à en porter tout le théâtre en Saxe; il écrit du style de *César* au Prince d'*Anhalt*: *J'ai frappé mon coup en* Lusace, *frappez le vôtre à* Leipsick, *nous nous reverrons à* Dresde. Ces lettres laconiques peuvent s'imiter; mais pour qu'elles deviennent célèbres, il faut que de

de grands succès leur donnent un grand caractère. *Frédéric* & le Prince d'*Anhalt* se réunissent en effet devant *Dresde*. Le Prince *Charles* est obligé d'accourir, avec toutes ses forces, au secours de l'armée Saxonne; *Frédéric* le contient, & fait en même-temps attaquer & battre complétement, par *Anhalt*, trente-cinq mille Saxons & Autrichiens retranchés dans la formidable position de *Kesselsdorff*. Ce fut la dernière action de guerre de ce vieux *Anhalt*; il combattoit depuis quarante ans, à la tête de cette infanterie Prussienne, dont il avoit été le créateur; & dans sa vieillesse, il fut le *Parmenion* d'un nouvel *Alexandre*. Après cette bataille, le Prince *Charles* se retire en Bohême; *Dresde* se rend; *Frédéric* y entre en vainqueur, & dicte la paix au Roi de Pologne, comme il est doux de la dicter à son ennemi, dans sa capitale, & maître de sa destinée. La Cour de Vienne fit aussi sa paix le même jour. Il en coûta à la Saxe de grands dommages, d'immenses contributions & la ville de Furstemberg sur l'Oder. La Cour de Vienne fut obligée de confirmer la cession de la Silésie, & le Roi de Prusse resta, payé des frais de la guerre, maître d'une grande Province, & ce qui, dans la balance des forces, a plus de poids

qu'une Province, environné de trophées imposants, & d'une grande réputation personnelle.

L'envie qui dénature tout, & la légéreté qui n'approfondit rien, ont voulu oppoſer à la gloire de *Frédéric* dans cette guerre, le reproche d'y avoir montré une politique inconſtante & fallacieuſe; d'y avoir toujours infidélement pris, poſé, repris & repoſé les armes; on a voulu lui faire des crimes de morale ou de procédé, d'avoir attaqué la Reine de Hongrie, ſans déclaration de guerre; d'avoir fait avec elle la paix de Breſlau, en abandonnant la France ſon alliée; d'avoir enſuite rompu cette même paix ſans motif, & d'avoir une ſeconde fois trahi la France, en faiſant particuliérement ſa paix. Le Roi de Pruſſe, dans ces diverſes circonſtances, ne fit que ce que dictoient le talent, la prévoyance ou la néceſſité. Il fit ſon invaſion en Siléſie, comme il faut faire toutes les grandes opérations de guerre, quand on veut qu'elles réuſſiſſent, avec ſecret & promptitude. Maître de la Siléſie, & affermi dans ſa conquête par le gain de deux batailles, il accepta la paix qu'on lui offroit en lui abandonnant cette Province. N'eût-il pas été inſenſé à lui de combattre

par delà son but qu'il avoit atteint; & que devoit-il à la France, sans laquelle il avoit pris les armes, & qui n'étoit devenue son alliée que par occasion ? Quand il rompit la paix de Breslau, il fit encore ce que conseilloient la raison & la prudence: la Cour de Vienne venoit de s'unir avec le Roi de Pologne; la Hollande & l'Angleterre combattoient pour elle; la Bavière étoit envahie, il ne restoit pas un François dans l'Empire, & soixante-dix mille Autrichiens avoient pénétré jusqu'en Alsace. Il étoit évident que s'il ne balançoit pas la fortune de *Marie-Thérèse* par une diversion puissante, ses armes victorieuses ne manqueroient pas de retomber sur lui, & de lui reprendre cette Silésie pour laquelle il avoit combattu. Quand il fit la seconde fois la paix à Dresde, il n'avoit de nouveau aucune raison pour continuer la guerre. Il avoit ruiné la Bohême; il étoit maître de la Saxe; il avoit abattu, par trois victoires, l'orgueil & les projets de la Cour de Vienne; nos succès en Flandres avoient aussi rétabli l'équilibre; la Maison de *Bavière* avoit renoncé à ses prétentions; le Grand-Duc étoit Empereur; tous les partis étoient épuisés & soupiroient vers la paix. D'un autre côté, la Russie le pres-

foit de s'accommoder avec le Roi de Pologne, & pofant les armes vainqueur, il fe donnoit l'honneur d'une conduite génèreufe & modérée. Quant à la France qui fe plaignit une feconde fois amérement de lui, & où on parla fans réflexion de la foi Pruffienne, comme de la foi punique, ne lui avoit-il pas rendu un affez grand fervice par fa diverfion, puifqu'elle délivra l'Alface, & qu'elle nous rendit en Flandres la fupériorité qui produifit nos conquêtes? Et en revanche à quel danger ne l'avions-nous pas expofé, en fouffrant que le Prince *Charles* repaffât tranquillement le Rhin, en nous bornant après cela au fiége de Fribourg, au lieu de le fuivre avec vigueur, & en laiffant ainfi au Roi de Pruffe tout le poids des armes Autrichiennes & Saxonnes à foutenir?

Mais ce qui dans toute cette guerre, au milieu de laquelle jamais la politique ne fut ni plus agiffante, ni plus compliquée, dût paroître bien nouveau à l'Europe, accoutumée à ne voir fes Souverains parler que par des Interpretes, écrire que par des Secrétaires, & traiter que par des Miniftres; ce qui rappelloit ces beaux temps de l'antiquité, où l'hiftoire ne fait mention

d'aucun intermédiaire entre les Rois & les peuples; c'étoit un jeune Prince négociant, parlant, écrivant lui-même, avec une clarté, une dignité, une concision inconnue dans nos bureaux diplomatiques, où l'art est presque toujours de ne pas aller droit au but, de noyer le sens dans les phrases, de s'envelopper de ténèbres, afin de se préparer des subterfuges, & de ne pas faire usage de la vérité franche, qui cependant compromet moins souvent, & compromet plus noblement, du moins que le mensonge & que la finesse: au milieu de cette inondation de pièces politiques dont les mémoires du tems sont remplis, inutile fatras dont il n'existe pas d'exemple dans les historiens de l'antiquité, surnagent toutes celles du Roi de Prusse. Elles sont presque toutes datées de ses camps, & composées au milieu du tumulte des armes; elles ont toutes ce ton de force & de simplicité, cette logique droite & noble qui conviennent si bien à un Roi Guerrier, mais qui ne peuvent appartenir en même-temps qu'à un grand caractère & à un esprit distingué. Ses manifestes, ses déclarations, ses exposés ne sont jamais ni signés de lui, ni faits en son nom, parce qu'il les regarde comme

des pieces de forme & d'usage où on peut hazarder, pallier, & enfin tâcher de persuader ou d'éblouir: mais dans ses dépêches, dans toutes les négociations directes, auxquelles son nom est apposé, il se croit sans doute alors responsable de ses paroles à sa gloire; il se montre toujours fort & vrai. Traite-t-il avec la Cour de Vienne, il passe légérement sur la justice de ses droits sur la Silésie, mais il appuie franchement sur la convenance politique qui en rendoit l'acquisition indispensable à sa sûreté. Dans les négociations de la paix de Dresde, il écrit à M. *Villiers*, Ambassadeur d'Angleterre, qui s'employoit à cette paix: " Voilà " mes conditions. Je périrai avec toute mon „ armée plutôt que d'en rien relâcher, & „ si l'Impératrice ne les accepte pas, je haus„ serai mes prétentions ". Il répond à la Russie qui l'engageoit à ne pas entrer en Saxe: " Je ne veux rien du Roi de Polo„ gne, que le châtier dans son Électorat, „ & lui faire signer un acte de repentir, „ dans sa capitale ". Il écrit au Roi de Pologne lui-même plusieurs lettres, dans lesquelles il l'avertit de l'orage prêt à fondre sur lui, des véritables intérêts de la Saxe qui doivent l'attacher à la maison de *Bran-*

debourg, plutôt qu'à l'*Autriche*, des mauvais conseils du Comte *de Brühl*, son Favori, & enfin, de la foiblesse de son caractère qui l'entraîne dans un mauvais parti, tandis qu'il manque de forces militaires suffisantes pour se défendre ; curieuse correspondance qu'il recommence de même dans l'invasion de 1756, & dans laquelle on voit que les qualités personnelles mettent encore plus de distance entre les Rois, qu'entre les particuliers. Enfin, avant la paix de Breslau, quand le Maréchal *de Belle-Isle* vient de Prague dans son camp pour sonder ses dispositions ; c'est encore sans détour qu'il lui apprend le changement de sa politique : " M. le Maréchal, „ lui dit-il, en allant au-devant de lui, „ pensez à vous, ma partie est gagnée, & „ je fais ma paix ". Qu'on compare à cette forme de loyauté, à la fois spirituelle & guerrière, la conduite de tant de Ministres qui se sont permis de désavouer bassement des faits avérés, & de déshonorer, par des mensonges cathégoriques & prononcés à la face de l'Europe, le nom de leurs Maîtres.

Les délices de la paix, l'ivresse de la victoire, le prestige de l'adulation qui les environne alors de toute part, sous les for-

mes de la vérité & de la gloire, voilà l'écueil ordinaire de tous les Rois conquérants ; voilà le piége auquel ils ne peuvent échapper, quand ils rentrent au milieu de leur Cour. C'eſt-là en effet qu'on les attend, & qu'on veille toujours pour les corrompre. Plus ils ſe ſont montrés forts, plus on a d'intérêt à les amollir. D'abord le commun des hommes aime mieux faire deſcendre un grand caractère juſqu'à ſoi, que de tâcher de s'élever juſqu'à lui. Enſuite comme les Courtiſans ſont rarement ceux qui ont porté le poids des travaux, & qui ont rendu de glorieux ſervices ; quand la paix, quand ce temps des plaiſirs & des intrigues eſt arrivé, ils ſe rétabliſſent dans la ſphère de leurs talents, & dans la ſaiſon de leur fortune. Mais *Frédéric* n'a pas de Cour, ainſi ſon ame conſervera toute ſa hauteur ; ſa réſidence continue d'être au milieu de ſon armée ; les exercices militaires, l'adminiſtration de ſon pays, l'étude en tout genre, continuent de remplir ſa vie. Une partie de ſes journées ſe paſſe dans la ſolitude, toujours ſi ſalutaire aux hommes, quand leur raiſon s'y nourrit par la lecture ou par la penſée, mais qui doit ſurtout améliorer les Rois, parce qu'elle écarte

d'eux l'appareil de leur grandeur, & qu'elle les rapproche de la nature & de leur conscience. Il se livre à des dépenses; mais le résultat de ces dépenses ne changera ni ses mœurs, ni l'emploi de sa vie. Il embellit sa capitale, il la décore de plusieurs monuments; c'est une sorte de dignité publique qui manquoit à son pays. Il agrandit Potzdam, il en fait naître une partie du sein des marais; il en forme la plus belle colonie militaire qui existe; il s'y bâtit un palais; il y appelle tous les arts; il y rassemble des chefs-d'œuvres; dans la construction & dans l'ameublement de ce palais, il ne dédaigne aucune sorte de luxe; il faut bien qu'il donne à sa nation, à ses manufactures, à ses artistes, des études & des modèles: mais au milieu de ce faste, qu'il n'attache ainsi qu'aux objets inanimés, & qu'il a soin par là de se rendre étranger, le contraste d'un Roi philosophe se fait sentir avec plus de force; tout ce qui tient à lui, son habillement, sa table, sa vie intérieure, son petit nombre de domestiques restent les mêmes. A la suite d'un appartement royal, au fond d'une alcove richement décorée & fermée par des balustrades d'argent massif, le lit de camp le plus grossier, quel-

ques meubles ſimples, une bibliothèque remplie de livres, dont le déſordre annonce le fréquent uſage; voilà ce qui ſuffit à *Frédéric*, & ce qui lui a ſuffi juſqu'à ſon dernier jour. Ce contraſte donne l'idée d'*Alexandre*, avant que Babylone ne l'eût corrompu, logeant dans un palais de *Darius*, ou celle de *Solon* à la Cour du Roi de Lydie.

Frédéric ne ſe borne pas à bâtir & à embellir autour de lui; il ſait que la ſplendeur de la Capitale eſt toujours aux dépens des Provinces, & que tandis que les Rois élèvent des palais, il ſe forme ſouvent des friches & des déſerts dans les campagnes; il s'occupe donc auſſi de ce qui n'eſt pas ſous ſes yeux; il anime l'agriculture, établit des fabriques, encourage la population, attire des étrangers, fonde des colonies au milieu des ſables, & les couvre bientôt de villages & de moiſſons. La Siléſie, négligée depuis longtemps par ſes Souverains, a de plus été déſolée par les armes. Le pays eſt épuiſé, quoiqu'il rendit peu à la Cour de Vienne, parce que le peu qui en ſortoit, n'y rentroit pas, & que l'extraction d'un petit capital, que la circulation ne ramène pas, appauvrit plus un pays, qu'un grand écoulement de numéraire que mille petits ca-

naux y reconduisent. Les Ministres Autrichiens n'y ont pensé qu'à recueillir & jamais à semer. Tous les revenus y étoient engagés pour des emprunts ; jusqu'à des Marchands Anglois avoient une hypothèque considérable sur la Province. *Frédéric* y répare tous les maux de la guerre & tous les abus de la paix. L'ordre & l'économie y prennent la place de la négligence & de la confusion. Les revenus du Souverain y augmentent, & le pays y gagne encore, parce que de grosses garnisons, beaucoup de dépenses utiles, & un commerce plus actif y laissent & y accroissent les moyens de reproduction. C'est une grande terre qui, des mains d'un Seigneur puissant, dérangé & absent, est venu grossir le patrimoine d'un Particulier industrieux qui l'habite, & qui s'enrichit en la rétablissant.

La pensée de *Frédéric* s'étend à tout, il ne perd pas de vue que dans sa réfutation de *Machiavel*, il a posé en principe, que la première fonction d'un Roi étoit d'être Magistrat, & la seconde d'être Guerrier. Il voit dans ses États, comme dans presque toute l'Europe, des loix si multipliées & si confuses, qu'au lieu d'être des barrieres & des asyles pour les peuples, elles ne les en-

tourent ſouvent que de ténèbres & de piéges ; une chicane ſi vorace & ſi barbare, des formalités ſi lentes, que quelquefois les procès paſſent de génération en génération ; la juſtice enfin, ce premier beſoin des ſociétés, puiſqu'elles ſont vouées aux vices & aux paſſions, devenue ſi chère que le pauvre n'oſe aborder les Tribunaux, & la regarder comme un bien qui ſoit fait pour lui, & que le riche même n'approche d'eux qu'en tremblant. Il conçoit, il exécute le projet d'un Code général, & il l'introduit à la fois & d'une manière uniforme, dans tant de pays morcellés qui ſont ſous ſa domination. Peut-être ce Code eſt-il imparfait dans quelques détails ; peut-être a-t-il entraîné quelques inconvénients; ſans doute, il faudroit y refaire cette partie importante qui doit défendre l'humanité, prévenir ou punir le crime, & veiller à la liberté individuelle de l'homme & aux droits du citoyen. Quelle grande opération n'a pas ſes omiſſions & ſes tâches ? Mais d'un côté, il faut penſer au temps & au pays ; de l'autre, il faut voir où nous en ſommes : mais ce Code, tel qu'il eſt, eſt ſi ſupérieur à ce qu'il remplaçoit ; mais c'eſt un ſi grand avantage pour un peuple que d'avoir, en

un petit nombre de volumes portatifs, toute sa Jurisprudence ; mais il y a si loin de la promptitude des expéditions & du prix des procédures & de tous les actes judiciaires en Prusse, à ce qui se passe à cet égard dans les autres pays, qu'on ne peut assez louer cette sublime ébauche de *Frédéric*, & ce premier pas qu'il a du moins frayé vers une réformation plus complète & plus heureuse. Il ne voulut, disent ses ennemis, en faisant faire ce Code, que lui attacher son Nom, & s'en faire un monument : mais l'impartialité doit attribuer des vues plus étendues & moins personnelles à un Prince qui n'a pas commandé ce travail, sans en prendre connoissance, comme *Louis* XIV. ordonna à des Magistrats la confection de ses Ordonnances ; mais qui a rédigé lui-même l'instruction de ses coopérateurs, & qui s'y étoit préparé par un excellent morceau sur l'état de la Législation en Prusse & en Allemagne ; morceau inséré dans ses ouvrages, & qui est plein d'une saine érudition & d'une philosophie plus saine encore. Enfin, quand *Frédéric* auroit en même-temps pensé à sa gloire, faut-il vouloir briser ce noble & unique ressort qui reste aux Rois, puisque la fortune & les hom-

mes ne leur ont plus laiſſé d'autre grandeur à prétendre ? Et quel effort plus honorable pour la nature humaine en général, que celui de tâcher de vaincre le temps, & de ſubſtituer une réputation immortelle à une cendre périſſable ?

Frédéric compoſoit en même temps ſes *Mémoires* ſur la Maiſon de *Brandebourg*, bonne étude d'hiſtoire, écrite d'un ſtyle noble, ſage & clair, & pour laquelle il eut la peine de tout rechercher, de tout raſſembler ; car on juge bien que ce petit coin de l'Europe, n'avoit encore eu que quelques mauvais Annaliſtes : il faut des faits & de l'éclat pour faire naître des Hiſtoriens. *Frédéric*, dans ces *Mémoires*, ſe montre toujours Philoſophe & jamais Roi. Si c'eſt une qualité rare dans un homme de lettres qui écrit l'hiſtoire, de ſe dépouiller de ſes préjugés d'état, de nation ou de parti, il eſt ſûrement plus méritoire encore à un Hiſtorien-Roi, de ſe mettre au-deſſus de ceux du ſang & du Trône. *Frédéric*, dans cet ouvrage, commence par rejeter les fables de ſa Maiſon, qui eſt aſſez ancienne pour s'en paſſer ; il ne diſſimule point la foibleſſe de ſes commencements, qui eſt une gloire de plus ; il n'enfle & n'exagere de plus ; il fait ſon

héros du Grand Electeur qu'il avoit déja bien effacé; enfin, s'arrêtant à la mort de son Père : « C'est à ce Prince, dit-il, avec » un ingénieux mélange de modestie & » d'orgueil, que la Prusse a l'obligation du » fonds de son armée, & par-là de tous ses » succès; & si cette armée est devenue si » formidable depuis, il faut encore lui en » attribuer le mérite, comme c'est à la » vertu d'un gland qu'on redoit toute la » force d'un chêne. »

A ces travaux importants, cet esprit infatigable ne cessoit de mêler des occupations littéraires; c'étoient des Éloges de Savants & de Membres de son Académie, un Poëme sur l'Art de la Guerre, des Épîtres en vers & jusqu'à des Opéras. Ce n'est pas, quand je puis louer *Frédéric* sous tant d'autres rapports plus grands & qui lui sont plus analogues, que j'irai exagérer le mérite de ces productions, dont il ne se faisoit qu'un délassement : mais l'envie qui voit avec joie un grand homme tomber au-dessous de sa gloire, dans un genre qui lui est étranger, les a jugées avec trop de sévérité : elle n'a pas assez réfléchi qu'il n'écrivoit pas dans sa langue, & que traduire ses pensées, est toujours une espèce de lutte dans laquelle la grace & la facilité du pre-

mier jet ne peuvent plus exister. Il y a souvent dans ces pièces fugitives, dont il parloit lui-même avec la plus modeste indifférence, des idées spirituelles, & quelquefois des vers heureux. Elles ont un autre mérite pour ceux qui aiment à observer un grand homme dans tout ce qui lui échappe; c'est qu'elles fournissent souvent des traits de lumière sur ses principes, sur ses opinions, sur son caractère. Il est curieux de remarquer, comme des monuments de courage & de philosophie, celles qu'il a composées dans les moments les plus critiques de sa vie. Enfin, tous les hommes qui cultivent les lettres au milieu des grandes affaires ou de grands devoirs, & qui allègent ou adoucissent par-là le fardeau ou la tristesse de leur vie; les gens de guerre sur-tout, auxquels un préjugé barbare en fait encore un crime, doivent se réjouir que *Frédéric* leur ait laissé cet exemple, qui peut-être, avec ceux de *César*, de *Scipion*, de *Marc-Aurèle*, fera taire ces esprits étroits & ennemis du bonheur des autres, qui croient que les professions doivent être exclusives, que des genres opposés sont incompatibles, & qu'il vaut mieux abandonner ses loisirs à l'ennui, que de varier ses études & de les semer de quelques fleurs.

Cependant

Cependant la ſcience de la guerre & les détails de ſon armée, voilà par-deſſus tout, au milieu de la paix, l'occupation de *Frédéric.* L'Europe ſemble tranquille ; mais les Cabinets des Princes ſont reſtés en mouvement, & les armes ſont plutôt ſuſpendues qu'abandonnées : c'eſt un atmoſphère qui paroît devenu ſerein ; mais quelques nuages légers flottent à l'horizon, & un œil exercé y découvre le germe d'un nouvel orage. *Frédéric* a fini la guerre avec une armée de cent trente mille combattants, il l'accroît en ſilence ; ſes conquêtes ont pris place dans ſa conſtitution générale ; il y lève des régiments ; il y forme, comme dans le reſte de ſes États, des cantons pour les recrues. Le voiſinage de Pologne lui donne de nouveaux moyens pour les remontes de ſa cavalerie. S•uvent les conquêtes affoibliſſent ; elles exigent des garniſons, & en couvrant plus d'eſpace, l'armée devient moins capable d'agir. Le ſyſtême de *Frédéric* produit l'effet oppoſé ; tout ce que lui ont valu les armes, tourne au profit des armes ; ſon armée ſe fortifie en s'étendant, & on peut juſtement la comparer à un fleuve qui, dans ſon cours, ſe groſſit par des eaux nouvelles.

Mais la plus efficace augmentation de force d'une armée conſiſte dans l'accroiſſement de

ſa diſcipline & de ſon inſtruction, *Frédéric* y travaille ſans relâche. Il tient les troupes en haleine par des revues annuelles & par des camps de manœuvres. Ces revues il les fait en perſonne, ces camps il les commande lui-même; & comment apprécier ce que des troupes ſans ceſſe viſitées, ſans ceſſe maniées par un grand Général, qui eſt en même-temps leur Roi, peuvent acquérir par-là de reſſort, d'unanimité & d'émulation? Sa cavalerie, qu'il a portée à trente mille chevaux, a beſoin d'un grand travail pour égaler ſon infanterie. Le principe du Roi, bien oppoſé à ce qui ſe pratiquoit alors, puiſque la cavalerie Allemande ne ſavoit charger qu'au pas en faiſant du feu, ou au trot; & la cavalerie Françoiſe en fourrageurs, c'eſt-à-dire, avec le comble du déſordre, étoit que la cavalerie ne devoit jamais tirer, que ſa force étoit dans la vélocité de ſes mouvements, & dans la plus grande impétuoſité poſſible de ſa charge, combinée avec cet enſemble qui renverſe l'ennemi, & qui laiſſe au vainqueur aſſez d'ordre pour profiter de ſon ſuccès. Mais de ce principe, au degré d'inſtruction & d'habitude qui devoit en introduire l'exécution dans toute ſa cavalerie, & remuer ainſi du même mouvement, une ligne de cinq ou ſix

mille chevaux, enfin, une aile entière, ainsi qu'il l'a obtenu depuis, il y avoit un grand pas à faire. Ce n'étoit du moins alors que dans la cavalerie Prussienne que ce but étoit apperçu, & qu'on commençoit à y tendre. Plusieurs régiments y étoient déja remarquables. Déja s'y formoient de grands Officiers, & entr'autres, cet habile *Seydlitz*, qui depuis acheva cette régénération, & mit la cavalerie de son Maître à un point de perfection peut-être plus étonnant encore que celui de l'infanterie ; mais *Frédéric* avoit indiqué la nécessité de la révolution & posé le principe ; enfin il démêla le talent de *Seydlitz* dans les grades subalternes, il l'avança rapidement ; & les talents que les Rois devinent & mettent à leur place, doivent avec justice grossir la masse de leur gloire.

Avec des troupes bien exercées, & de bons Officiers dans toutes les armes, on n'a pas encore une armée manœuvrière ; ce sont des matériaux taillés, des ressorts prêts ; mais il faut des Officiers Généraux, c'est-à-dire, des agents pour les employer & pour les diriger. Il falloit une grande Tactique, qui est la science de réunir de grands corps de troupes, & de les plier à toutes les dispositions & à tous les terreins. Il y avoit

même encore à trouver des moyens de détail plus ſimples & plus rapides pour mettre les troupes en bataille. Cette révolution, dans la plus importante partie de la guerre, puiſque c'eſt celle des marches & des batailles par laquelle s'opère tout ce qu'il y a de déciſif, étoit réſervée au génie de *Frédéric*; & c'eſt par-là qu'il eſt ſi ſupérieur aux autres Généraux qui ont remporté des victoires & fait de belles campagnes, mais qui n'ont point aggrandi l'art en le perfectionnant & en reculant ſes bornes.

Depuis la prodigieuſe multiplication des armes à feu, la Tactique n'avoit été étudiée par aucun eſprit créateur. *Condé* & *Turenne* avoient été de grands hommes de guerre; mais par génie plutôt que par méditation; & leur gloire avoit jeté plus d'éclat, qu'elle n'avoit répandu de lumières. *Luxembourg*, qui le premier avoit gagné de grandes batailles avec de grandes armées, avoit dû ſes ſuccès à ſon coup-d'œil & à ſon talent; mais il n'avoit auſſi ni rien découvert, ni rien tranſmis. A *Nerwinden* & à *Fleurus*, qui ſont ſes deux plus belles journées, ſon armée s'étoit lentement & à loiſir miſe en bataille la veille, & il avoit eu affaire à des ennemis immobiles dans

leur position. Pas une victoire d'*Eugène* & de *Marlborough* n'a été le fruit d'un grand mouvement de Tactique; à plus forte raison les victoires des Généraux du second ordre, de *Catinat*, de *Vendôme*, de *Villars*, de *Berwick;* celles du Maréchal de *Saxe* n'avoient pas un plus grand caractère. Il avoue franchement dans ses *Rêveries*, que la science des grands mouvements est encore à créer, & il entrevoit seulement la révolution, en disant avec énergie: *Qu'un jour le secret des batailles sera dans l'ordre & dans les jambes.* Voilà pour les Généraux; la théorie des Auteurs militaires, qui pourroit quelquefois dans ses spéculations précéder son siècle & éclairer la pratique, n'étoit pas plus avancée. *Folard* proposoit toujours sa colonne, & ne voyoit rien à côté, ni par delà. Le Maréchal *de Puységur*, qui avoit fait la guerre, & qui l'avoit étudiée plus en grand, n'avoit porté aucune invention dans son Traité des Marches & des Mouvements d'armées. Sur toutes les autres parties de la Tactique, il est encore plus en arrière; car il disserte gravement sur le coin, & il propose un ordre rond. Enfin, *Frédéric* lui-même avoit encore beaucoup à acquérir, & il s'en falloit que les

batailles qu'il venoit de donner, puſſent être comparées à celle de *Liſſa*, & à d'autres qu'il a gagnées depuis.

L'étude de la guerre des anciens, qui fait, de tous les militaires qui s'y livrent ſans diſcernement & ſans génie, de lourds commentateurs, ou des auteurs de ſyſtêmes inapplicables à nos armes & à nos conſtitutions, devint entre les mains du Roi de Pruſſe, une mine féconde. Il découvrit dans les mouvements de doublement & de dédoublement de la phalange Grecque, les éléments des déployements ; *Pyrrhus* les avoit établis dans ſes troupes ; *Guſtave* &, depuis lui, *Charles* XII, en avoient eu quelqu'idée imparfaite. *Frédéric* les perfectionna, les introduiſit dans ſon infanterie, & enſuite dans ſa cavalerie. Par-là il diminua l'inconvénient de nos longues colonnes de marche, & de la lenteur proceſſionnelle avec laquelle elles ſe mettoient en bataille. Delà il put devenir plus hardi ſans ſes mouvements, & ne déterminer ou ne démaſquer ſes diſpoſitions d'attaque qu'au moment d'agir, & plus à portée de l'ennemi. Les mouvements individuels d'une colonne étant ainſi devenus plus parfaits & plus rapides, il perfectionna enſuite le concert &

les rapports de pluſieurs colonnes entre elles ; il les habitua à obſerver exactement leurs diſtances, à marcher à la même hauteur ou à des hauteurs inégalement co-ordonnées, à parcourir dans des eſpaces de temps fixés, des eſpaces de terrein donnés, à ſe mettre en bataille dans toutes les directions, ſoit paralleles, ſoit obliques, enfin ſoit en totalité, ſoit en partie, ſoit par échellons, ſoit pour former, ſoit pour appuyer les points d'attaque. Ses Officiers Généraux apprirent à conduire les colonnes & à les remuer d'après tous les ordres & les ſignaux donnés ; ils ſe familiariſèrent avec les diſtances & les obſtacles, avec la variété des terreins & des circonſtances ; & le Roi put alors compter ſur une harmonie régulière & géométrique entre toutes ces grandes fractions qui compoſent une armée, & qui concourent à la formation d'une diſpoſition générale.

Les batailles de *Leuctres* & de *Mantinée* lui donnèrent l'idée de ſon ordre oblique. Mais qu'il y avoit loin de cette manœuvre qu'*Epaminondas* fit avec cinq à ſix mille hommes, dans une petite plaine où il pouvoit tout conduire, tout voir, tout réparer, à en faire l'application à nos grandes

armées, allongées à perte de vue dans des terreins coupés & inégaux, tels que ceux que nous recherchons aujourd'hui pour combattre! Qu'il fallut à *Frédéric* de talent & d'art pour s'approprier cette combinaison, & pour la transporter sur une échelle aussi immense.

Il étoit souvent arrivé à des Généraux modernes de tourner l'ennemi par un corps détaché à l'avance, & de le prendre en flanc par une attaque séparée de la disposition générale; mais l'art de manœuvrer devant l'ennemi, pour lui donner le change, pour le déborder ensuite brusquement par une grande évolution, & embrasser son flanc par la formation même de l'ordre de bataille, ainsi qu'*Alexandre* l'avoit fait aux journées d'*Issus* & d'*Arbele*, n'avoit été connu que des Tacticiens de l'antiquité, & ce fut-là où le Roi de Prusse l'étudia. L'exemple de *César* à *Pharsale* lui enseigna l'usage des troupes placées en potence ou en crochet aux ailes, & c'est delà, sans doute, qu'il prit la méthode constante d'avoir des brigades de flanc, & de placer derrière la pointe de ses ailes de cavalerie, des réserves de houssards, en échellon ou en colonne, pour envelopper l'ennemi au mo-

ment de la charge. Il y a ainſi des leçons de tout genre, parſemées dans les débris des ſiècles; les générations paſſent & repaſſent ſans les mettre à profit, juſqu'à ce qu'enfin un eſprit ſupérieur s'élève & s'en empare.

Les camps de paix de *Frédéric*, étoient donc pour ſes troupes, pour ſes Généraux & pour lui-même, une école véritable, une école, peut-être à quelques égards, ſupérieure à celle de la guerre, parce que ſouvent à la guerre, le tumulte & l'importance des occaſions fait paſſer légérement ſur la préciſion & ſur la correction des mouvements, & qu'il faut un peu de calme dans les eſprits, pour s'occuper des détails, & pour poſer des principes. Rien de minutieux, rien de frivole, rien d'inutile, jamais aucune manœuvre de parade n'y détournoit du but, & n'y conſumoit le temps. C'étoient des marches qui conduiſoient à des poſitions rapidement occupées, ou à des ordres de bataille ſuivis de répréſentations d'attaque. C'étoient des manœuvres ſuppoſées entre deux corps d'armée, dont l'un étoit commandé par le Roi, & l'autre par un de ſes Généraux. C'étoient des ſimulacres de fourrages, d'eſcortes de convois,

& d'autres opérations de guerre. Il y avoit peu de ces tirailleries, miſérables parodies auxquelles on ne ſe livre que quand on ne ſait pas manœuvrer, parce que cela en impoſe aux ſpectateurs, & qu'il eſt plus aiſé d'imiter une action de guerre par ce vain bruit, que par des mouvements ſemblables. Il n'y avoit dans ce temps-là preſque jamais d'étrangers admis à ces camps. *Frédéric* faiſoit alors un ſecret de ſa Tactique ; il lui importoit qu'elle reſtât dans ſes mains un moyen de victoire ; & le temps n'étoit pas encore venu, que par une autre grande vue, digne d'un guerrier philoſophe, & qui avoit épuiſé tout ce que ſon art pouvoit lui donner de gloire, il livrât ſes principes & ſes leçons à l'Europe entière.

Aucune armée étrangère n'étoit alors, il faut en convenir, en état de ſaiſir ſa doctrine. Tandis qu'il veilloit & qu'il travailloit, toutes les autres Puiſſances militaires de l'Europe étoient dans l'aſſoupiſſement & dans la ſécurité de l'ignorance. On ne ſe doutoit pas qu'il ſe créoit ſur la *Sprée* une ſcience nouvelle. On n'étoit frappé que des formes extérieures de la tenue des Pruſſiens, & de la célérité de leur feu. En France, le Maréchal *de Saxe* nous avertiſſoit en vain

que nous étions dans les ténèbres; en vain il écrivoit au Comte *d'Argenson* qui, malgré son inimitié personnelle, étoit forcé par sa réputation, de paroître consulter le Maréchal, cette lettre si connue, dans laquelle il démontre que les François, dans l'état d'indiscipline & d'ignorance où ils sont, doivent éviter toutes les affaires de plaine & de manœuvre, & tâcher de se réduire à des coups de mains & à des affaires de poste; comme en même-temps le Maréchal, qui n'avoit vu que la surface du systême Prussien, n'indiquoit ni moyens ni remèdes, on en étoit à rassembler gravement à l'Hôtel des Invalides les inspecteurs & des détachements d'infanterie, pour essayer un nouveau maniement d'armes, & à former des camps qui étoient de vrais jeux d'enfants. En Autriche & en Saxe, où on avoit un si grand intérêt à étudier les Prussiens, puisqu'on avoit toujours été battu par eux, & où le voisinage rendoit cette étude à la fois plus facile & plus importante, on ne faisoit rien pour s'éclairer, & on n'y réfléchissoit pas seulement sur la cause de ses défaites. L'histoire nous montre les peuples du nouveau monde long-temps vaincus par les Européens, sans se douter que

ce fût l'effet de leurs armes; mais chez les nations éclairées, l'expérience ne se forme guères plus promptement, & le malheur même n'y donne que de tardives leçons. Les uns restent dans l'aveuglement, par cette ignorance absolue qui les prive des éléments de toutes les vérités: les autres résistent à la lumière, par l'habitude de leurs préjugés, & par l'orgueil de leurs fausses connoissances. Il y a donc toujours à gagner pour le peuple qui, en s'éclairant ou en se perfectionnant le premier, acquiert un moyen de supériorité, puisqu'il devance long-temps ses voisins, & qu'il a souvent le temps de se fortifier & de s'élever avant que les autres n'aient, pour pouvoir le contrebalancer, la sagesse & le bon esprit de l'imiter.

Un Général qui à la paix n'instruiroit son armée que du fonds de son cabinet, & par d'excellents écrits, courroit risque de n'être souvent pas entendu d'elle, ou au moins quand il en seroit entendu, de la trouver ensuite sur le terrein & dans l'occasion, toute étonnée des applications & des résultats. Celui qui ne l'instruisant que par des exercices, dédaigneroit d'y joindre les utiles accessoires de la théorie, tomberoit dans

un autre inconvénient; il n'éleveroit pas les idées de ſon armée au-deſſus de la routine, & s'expoſeroit à ne pas faire de grands diſciples. Mais depuis *Céſar*, qui avoit manié la plume comme l'épée, qui donnoit à la fois le précepte & l'exemple, qui préſidoit & qui ſe mêloit lui-même aux exercices de ſes légions, & qui, couvert de pouſſière, revenoit dans ſa tente compoſer, pour ſes Lieutenants, les *Commentaires* de ſes campagnes; depuis *Céſar* juſqu'à *Frédéric*, aucun autre Général n'avoit formé ſon armée par cette double combinaiſon de la théorie & de la pratique, qui rend l'inſtruction ſi lumineuſe, ſi ſimple & ſi profonde. Rien n'eſt peut-être plus impoſant que de voir un grand homme renouvellant ainſi par ſon exemple, le prodige d'un autre grand homme qui a vécu à des milliers d'années de lui, & qu'une longue ſuite de générations n'avoit pu reproduire; tout ſemble s'effacer & s'anéantir dans l'immenſe intervalle qui les ſépare, & l'imagination exaltée ne voit plus qu'eux debout ſur des ruines, & ſe donnant la main à travers le déſert des ſiècles. *Frédéric* eſt dans ſes camps, comme *Céſar* étoit dans les ſiens; il agit, il parle, il médite, il écrit, il compoſe

pour ses Généraux un ouvrage où le génie & l'expérience se tiennent, & où il leur donne jusqu'à la noble leçon de ses fautes; enfin, embrassant d'un même coup-d'œil les soldats & les chefs, les régiments & l'armée, les détails & l'ensemble, il ne laisse pas une de ses facultés oisive, & répand à la fois tous les genres de lumiere.

Le moment étoit venu où il alloit recueillir le fruit de sa prévoyance, & remonter sur le théâtre de sa gloire. Des disputes de limites s'élèvent dans les forêts du Canada, entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle, qu'il eût été aisé de prévenir ou d'éteindre, fomentée par l'ambition & par la politique, produit bientôt un grand incendie. Les deux Nations cherchent de part & d'autre des alliés, & par un renversement de systême, qui étonne toute l'Europe, on voit l'Impératrice s'unir à la France qui avoit voulu la détrôner, & *Frédéric* préférer l'Angleterre à la France qu'on regardoit comme son alliée naturelle. Ce fut *Frédéric* qui se décida le premier, & ce fut de sa part le résultat d'une combinaison réfléchie. Ce Prince ne crut jamais à la nécessité de ces prétendues alliances naturelles qu'impose une politi-

que étroite & routinière : il penſa toujours qu'une grande Puiſſance ne doit pas ſe donner de telles entraves, qu'il faut qu'elle ſoit bien armée & prête à tous les événements, & qu'enſuite l'occaſion, le moment, les circonſtances toujours imprévues, que font naître les hommes & les choſes, doivent déterminer quels ſeront ſes ennemis & ſes alliés. Dans la guerre de 1756, il ſe rapprocha de l'Angleterre, parce qu'elle étoit liée avec la Ruſſie qui lui avoit promis un ſecours de trente mille hommes, & qu'il voulût par-là fermer aux Ruſſes l'entrée de l'Allemagne, & ſe ménager en même-temps un ami entre eux & lui. Il penſa auſſi qu'en ôtant à la Maiſon d'Autriche l'alliance de l'Angleterre, il la priveroit des ſubſides qui pouvoient la mettre en état d'agir contre lui, & la forceroit ainſi de reſter en paix. Enfin, la conſervation de ce qu'il avoit, & la continuation de la paix en Allemagne fut évidemment, en s'alliant avec l'Angleterre, ce qu'il eût en vue, & ce qu'il crût s'aſſurer. Il n'avoit ni pu ni dû entrer dans ſes idées, que la Cour de Vienne oublieroit une inimitié de pluſieurs ſiècles, groſſie par une injure nouvelle, & que la France en s'uniſſant avec elle, s'ex-

poseroit à s'engager dans une guerre de continent qui la détourneroit de son véritable objet, qui étoit de combattre l'Angleterre, & de tourner tous ses moyens contre elle. La neutralité en Allemagne & la paix sur terre, lui paroissoient tellement devoir être notre politique, que dans une de ses saillies involontaires, par lesquelles les hommes d'esprit & de caractère trahissent quelquefois toute leur pensée, il dit à M. le Duc *de Nivernois* qui venoit rechercher son alliance de la part du Roi : « La France „ n'a besoin que de vaisseaux pour alliés. "

Tout arriva malheureusement comme *Frédéric* avoit eu l'habileté de ne pas le prévoir ; la France s'offensa de son refus, qu'elle n'auroit pas dû regarder comme fâcheux ; elle crut faussement qu'elle ne pouvoit pas se passer d'alliés ; enfin, déterminée par de petites passions, elle se jeta dans les bras de la Maison d'Autriche. Ce fut un grand malheur dans le moment, & par les conséquences de cette guerre dans laquelle, de faute en faute, la France ne cessa de s'engager & de s'abymer de plus en plus. Les suites de cette alliance ont depuis compensé les calamités par lesquelles elle a commencé. La France lui doit une Reine digne

digne d'occuper son Trône; elle peut en partie, vraisemblablement, lui attribuer l'important bienfait d'une paix de vingt-cinq ans sur le Continent. C'est par cette alliance, à laquelle l'Empereur, malgré les sollicitations de la Cour de Londres, est resté religieusement fidèle, qu'elle a pu, dans la derniere guerre avec les Anglois, tourner toutes ses forces vers la marine, & parvenir à une paix heureuse. Le temps qui amenera beaucoup d'événements imprévus, peut donc seul éclairer la postérité sur ce grand problême politique; & il convient à tout écrivain contemporain d'en abandonner la solution au siècle suivant, qui prononcera d'après de plus longs résultats, & qui écrira au milieu des tombeaux.

Fortifiée par l'alliance de la France, & sûre de l'engager toute entière dans ses querelles, parce que, quand on a promis par les traités un corps auxiliaire, cela conduit bientôt à fournir une armée, la Cour de Vienne devient alors le centre d'une négociation menaçante pour *Frédéric*, entre elle, le foible *Auguste* qu'elle tenoit dans sa main par le Comte *de Brühl*, & l'Impératrice *Élisabeth* qui, pour l'honneur de son sexe, se piquoit d'une admiration particulière pour

Marie-Thérèse. Chaque Puiſſance apportoit dans cette réunion des intérêts ou des reſſentiments. La Cour de Vienne n'étoit pas conſolée de la perte de la Siléſie. La Saxe vouloit un dédommagement aux maux qu'elle avoit ſoufferts. *Eliſabeth* n'avoit point de prétention ambitieuſe ; mais elle étoit animée contre le Roi de Pruſſe, pour quelque épigramme qu'il avoit faite ſur ſa galanterie. Enfin, l'orage ſe préparoit, & les troupes des trois Cours avoient déja fait quelques diſpoſitions intérieures. *Frédéric*, qu'il étoit difficile de tromper, demande d'abord des éclairciſſements ; on s'enveloppe de nuages : il inſiſte avec force ; on répond avec hauteur, & dans le moment, ſa détermination eſt priſe. Il avoit ſur ſes voiſins l'avantage d'être tout prêt à agir ; il en profite. Au mois de Septembre 1756, il envahit la Saxe avec deux armées, bloque avec l'une les troupes Saxonnes qui s'étoient réfugiées dans le camp de *Pirna*, & pénètre avec l'autre en Bohême. Les Cours alliées, étonnées de ce coup inattendu, rétentiſſent de clameurs. On tâche de ſoulever l'Europe ; on intéreſſe l'Empire ; on accuſe *Frédéric* de perfidie, de violation de tous les droits ſacrés aux hommes. La Saxe envahie en pleine paix, & traitée en

pays conquis ; un Roi chaſſé de ſa capitale, & toute ſa Famille y demeurant priſonnière ! Les annales du monde, diſoit-on, dans des manifeſtes déclamatoires, ne préſentoient point de pareil attentat. C'étoit bien mal connoître l'hiſtoire des Conquérants, & les impérieuſes loix que la néceſſité dicte à la prudence. *Frédéric* qui les connoiſſoit mieux, répondoit, tout en agiſſant, que le premier des droits étoit de veiller à ſa conſervation ; qu'en attaquant ſes ennemis, il ne faiſoit que prévenir ſa ruine ; & il prouvoit en même-temps, par des papiers qu'il avoit enlevés, l'exiſtence des projets formés entre les trois Cours. A l'égard du Roi de Pologne, il lui écrivoit de ſa main, & c'étoit la vérité qu'il lui mandoit ſans détour, que dans la guerre précédente il avoit reçu une leçon dont il profitoit ; que faute d'avoir envahi la Saxe, quand il étoit entré en Bohême, & d'avoir déſarmé les troupes Saxonnes, dont il traverſoit les quartiers avec des forces ſupérieures, il s'étoit expoſé à de grands malheurs, & avoit été enſuite obligé de revenir ſoumettre le pays, & battre l'armée qu'il avoit laiſſé derrière lui ; que cette fois ſon plan étoit fait ; qu'il lui falloit le cours de l'Elbe pour faire la guerre avec avantage, & la poſſeſſion

de la Saxe pour lui en alléger le fardeau; qu'enfin, il ne pouvoit pas, dans la ſituation où il étoit, accepter la neutralité de cet Électorat; qu'il lui falloit des amis ou des ennemis; & que ſi le Roi de Pologne vouloit ſon amitié, il falloit qu'il fît cauſe commune avec lui, qu'il l'aidât de toutes les reſſources de la Saxe, & qu'il joignît ſon armée à la ſienne. Il étoit difficile qu'*Auguſte* ſouſcrivît à ces conditions, & il convenoit beaucoup mieux au Roi de Pruſſe qu'il ne les acceptât pas; car à la guerre, il n'y a rien de ſi commode qu'un ennemi foible, avec le pays duquel on groſſit ſes moyens; & rien au contraire de ſi importun qu'un allié dont on ſe méfie, & qu'on eſt obligé de ménager.

Cependant l'armée Autrichienne s'étoit raſſemblée en Bohême, & marchoit au ſecours des Saxons bloqués, ce qui prouvoit aſſez combien la partie étoit liée entre les deux Cours; *Frédéric* va au-devant d'elle & l'attaque à *Lovoſitz*, avec des forces très-inférieures; car il n'avoit que vingt-huit bataillons, & l'ennemi en avoit cinquante-cinq. La bataille fut longue & ſanglante. Le Roi de Pruſſe y changea deux fois ſa diſpoſition, & ce ne fut que par un mouvement très-habile & très-hardi de toute ſon infanterie, qu'il

parvint à s'emparer du village de *Lovositz*. Les Autrichiens furent dépostés ; & comme le Roi de Prusse remporta fort peu de trophées, ils ne s'avouèrent pas battus ; mais indépendamment du champ de bataille, toutes les suites de cette journée furent pour lui, car il resta maître de la Saxe & des débouchés de la Bohême. Le Maréchal *Brown* fit avec son avant-garde une tentative infructueuse pour dégager les Saxons, & fut obligé de se replier sur Prague. Alors abandonnés à eux-mêmes, & réduits à la disette dans un de ces camps que la nature a fait inexpugnables, mais qui par la même raison deviennent des piéges pour l'armée qui s'y renferme, les Saxons mirent bas les armes. Vingt-deux bataillons furent convertis en dix régiments Prussiens. Le Roi *Auguste* demandoit, pour toute grace dans la capitulation, qu'on lui rendit les grenadiers de sa garde : „ Non, „ (répondit *Frédéric* gaiement,) je ne veux „ pas avoir la peine de les prendre une seconde fois."

Quelle confiance *Frédéric* ne marquoit-il pas dans sa discipline & dans lui-même, en osant ainsi incorporer dans son armée, des régiments entiers ennemis dont il ne changeoit que les drapeaux & les chefs !

Mais les ſituations forcées mettent au deſſus des règles d'une prudence vulgaire. Un Souverain qui manquoit d'hommes, & dont l'armée étoit ſi fort au-deſſus de ſa puiſſance, étoit obligé à d'autres reſſources que s'il eût gouverné une de ces belles monarchies qui prodiguent leur population, & qui trouvent dans leur ſein de quoi réparer leurs pertes. Le principe de la conſtitution de ſon armée étoit de n'être pas nationale. Son Père le lui avoit tranſmis; ſon Père avoit formé à *Stralſund*, un régiment de tous les priſonniers Suédois qui avoient été faits à ce ſiège ou dans l'isle de Rugen. *Fréderic*, en doublant ſon armée, & en ayant ſans ceſſe les armes à la main, étoit forcé de recourir à toute eſpèce de moyens. Tout homme en état de combattre, devenoit un ſoldat pour lui. Plus de la moitié de ce qui ſuivoit ſa fortune, étoit étranger. La Saxe qu'il avoit envahie, la Bohême où il entroit paſſagèrement, tous les pays de l'Empire où ſes armes pouvoient pénétrer, tous ceux où, par affection pour lui, on lui permettoit de faire des levées, la Pologne à laquelle il touchoit, les déſerteurs & les priſonniers de toutes les armées qui combattoient contre lui; voilà ce qui lui fourniſ-

soit ses recrues, voilà ce qui, pendant une guerre de sept ans, la plus sanglante, la plus pénible, la plus destructive en hommes, qui ait jamais été faite, a entretenu & renouvellé plusieurs fois son armée. Enfin, de tous les titres du Roi de Prusse à la gloire, ce n'est sûrement pas ce qu'il faut admirer le moins que cette armée elle-même, étonnante machine où tout paroissoit de pièces de rapport & prêt à se décomposer, mais que la discipline & le génie lui ont fait tenir dans la main & diriger avec succès, comme si elle eût été composée des matériaux les plus parfaits & les plus homogènes.

On a prétendu que le Roi de Prusse avoit perdu en Saxe quinze jours précieux, à s'occuper mal-à-propos du camp de *Pirna*, & de sa négociation avec le Roi de Pologne, & que s'il eût marché tout de suite en Bohême, il y eût trouvé les Autrichiens à demi rassemblés, & les eût battus plus complétement; mais la saison étoit déja fort avancée, & quelqu'avantage qu'il eût eu en Bohême, il est apparent qu'il auroit été forcé de revenir hiverner en Saxe; il y a souvent aussi des détails inapperçus du public, qui influent sur les partis qu'on prend

à la guerre, & l'habileté d'un grand homme devroit un peu plus intimider l'opinion de ſes juges.

Ce qui contribua à arrêter le Roi de Pruſſe, & ce qui ſauva les Autrichiens, ce fut la vigueur inattendue avec laquelle l'armée Saxonne ſe renferma dans la poſition de *Pirna*, & y rejeta tout accommodement. Cette vigueur fut dûe à l'inſpiration du Comte *de Broglie*, alors Ambaſſadeur de France à Dreſde ; il ranima le Roi de Pologne abattu, fixa les avis incertains, & fit préférer cette réſolution audacieuſe, aux autres déterminations pour leſquelles on penchoit de ſe retirer en Bohême, ou de capituler. Delà il reſta dans Dreſde au milieu de l'armée Pruſſienne, conſolant & dirigeant la Famille royale, & oppoſant au reſſentiment perſonnel que le Roi de Pruſſe témoigna contre lui, une nobleſſe & une dignité ſi ferme & ſi prudente, que la colère de ce Prince ſe confondit bientôt, malgré lui, avec des expreſſions d'eſtime. Mon cœur ſaiſit avidemment cette occaſion de jeter quelques fleurs ſur la tombe d'un homme remarquable par de grands talents & par un grand caractère, & qui n'a manqué d'arriver aux premières places du Gouvernement, que parce qu'il n'a pas eu l'art, ſi

néceſſaire dans une Monarchie, de cacher les uns & de plier l'autre.

Cependant en prévenant ſi habilement & ſi heureuſement l'orage, *Frédéric* ne l'a pas diſſipé. Ses ennemis n'en deviennent que plus ardents & plus nombreux. La France regardant l'invaſion de la Saxe, comme une injure perſonnelle, acheve de s'ulcérer contre lui, & ſe précipite dans tous les projets de la Cour de Vienne. La Ruſſie fait marcher quatre-vingt mille hommes. La Suède, remuée par l'argent de la France, promet une diverſion en Poméranie. Une partie de l'Allemagne arme pour l'Autriche, & le Roi de Pruſſe eſt mis au Ban de l'Empire, comme infracteur du repos public; formalité peu redoutable, s'il eſt vainqueur, mais qui peut le faire proſcrire & même dépouiller, ſi la fortune favoriſe la Maiſon Impériale, & qui, en attendant, met en campagne contre lui une armée de plus. Enfin, cinq Puiſſances & l'Empire, voilà ce qu'il va combattre à la fois. Il n'a pour lui qu'un ſubſide de vingt-quatre millions, que lui donne l'Angleterre, & à l'autre bout de l'Allemagne, une armée compoſée des troupes de Hanovre, de Heſſe & de Brunſwick; mais cette armée a devant elle cent

mille François, tandis que quarante mille autres vont sans obstacle joindre l'armée de l'Empire, & marcher en Saxe : & c'est le *Marquis de Brandebourg*, comme il s'appelle alors lui-même dans une lettre à *Voltaire*, qui est l'objet de cette ligue formidable ! „ Que diroit le Grand Électeur, écrivoit-il, „ s'il voyoit son Petit-Fils aux prises avec „ tant d'ennemis ? Je ne sais s'il y aura de la „ honte à moi de succomber ; mais il n'y „ aura pas pour eux beaucoup de gloire à „ me vaincre. " Que depuis soixante ans seulement la face des choses étoit en effet changée, & que c'est par les Souverains, bien plus que par les siècles, qu'il s'établit entre les États des proportions nouvelles ! Le Grand Électeur appelloit, dans ses lettres, *Louis* XIV. *Monseigneur*, & lui demandoit sa protection ; & dans les *Mémoires de Brandebourg*, *Frédéric*, parlant de son Grand-Père qui déclara la guerre à *Louis* XIV., peint d'un seul trait la différence qu'il y avoit entr'eux, en ajoutant : " Ce „ fut pour *Louis* XIV. un ennemi de plus, „ & *Louis* XIV. ne s'en apperçut pas. " Ceux qui aiment l'abaissement de la fausse grandeur & l'élévation de la véritable, doivent goûter ces rapprochements ; il est

d'ailleurs intéressant de penser que *Frédéric*, au milieu de ses dangers, en nourrissoit son émulation, & en récompensoit son courage.

Nous touchons à la plus brillante campagne de *Frédéric*, à celle où la fortune le fit passer par le plus d'épreuves, & où son génie lui acquit le plus de gloire. Il débute par entrer en Bohême, & par battre complétement à Prague l'armée Autrichienne, il la sépare en deux ; une moitié est forcée de se jeter dans Prague avec le Prince *Charles*, le Maréchal *Brown* blessé à mort & presque tous les Généraux ; l'autre, après une perte immense, est entiérement dispersée. Jamais déroute ne fut plus complète ; presque toute l'artillerie tomba dans les mains du vainqueur. Il y eut des régiments refugiés dans Prague, qui furent quatre jours à rassembler leurs débris. Les restes de l'aile droite ne se rallièrent qu'à vingt ou trente lieues, en rejoignant des renforts qui s'avançoient, & qui, grossis par eux, devinrent sous les ordres du Maréchal, une armée nouvelle. On voit par là ce qu'étoit la Puissance Autrichienne, elle perdoit presque une armée, & il lui en naissoit une autre.

La critique, souvent aussi téméraire & aussi injuste pour les grands Généraux que pour les grands Écrivains, n'a pas manqué de dire après l'événement de la bataille de *Kollin*, que le Roi de Prusse avoit fait une grande faute, en ne se contentant pas de bloquer le Prince *Charles* dans Prague, avec une partie de ses forces, & en ne marchant pas tout de suite à la poursuite des vaincus, & au-devant du Maréchal *Daun*, qui n'auroit pas pu les rallier, les rassurer, & oser recevoir une bataille. C'en étoit fait, ajoute-t-on, de la Monarchie Autrichienne, & déja la Cour de Vienne pensoit à se retirer en Hongrie: mais il est aisé à la critique, qui juge d'après les résultats, & qui fait abstraction des possibilités, de faire ainsi voler les armes. Le Roi de Prusse avoit lui-même perdu 12 ou 15 mille hommes dans la sanglante journée de Prague ; il ne pouvoit peut-être pas sur le champ séparer ses forces; il pouvoit manquer de moyens de transport pour ses vivres; il ne lui étoit pas défendu d'espérer que les débris d'une armée battue, resserrés dans une très-mauvaise place, n'auroient pas la fermeté & la réflexion d'une garnison fraîche & vigoureuse: l'histoire a montré plus d'une fois d'aussi grands prodi-

ges de la fortune, & d'auſſi grands effets de la conſternation. La même campagne, on verra vingt-deux mille Autrichiens ſe rendre priſonniers dans Breslau, quelques jours après la bataille de *Liſſa*. Enfin, peut-être le Roi de Pruſſe préſuma-t-il trop de ſa proſpérité; peut-être ne preſſa-t-il pas la ville de Prague par des attaques aſſez vigoureuſes; peut-être auſſi le reproche qu'on lui fait, a-t-il quelque fondement, & eût-il mieux fait, s'il l'eût pu, de marcher en avant? M. *de Turenne* diſoit qu'un Général qui n'avoit pas commis de fautes, n'avoit ſûrement fait la guerre ni ſouvent ni long-temps; & ce mot d'un Maître de l'art, qui a lui-même avoué les ſiennes, m'avertit qu'il y a une ſorte de circonſpection éclairée à ne pas outrer l'apologie des plus grands hommes. Quoiqu'il en ſoit, l'armée renfermée dans Prague, reprit courage, au lieu de s'intimider, & elle fit une ſortie heureuſe; le ſiége fut pouſſé foiblement, le Roi de Pruſſe manquoit de groſſe artillerie; oſons convenir encore que, ſoit faute de Places de guerre, & par conſéquent de grande école ſur cette partie, ſoit que dans une ſcience auſſi immenſe que celle de la Guerre, l'eſprit ne puiſſe pas tout embraſſer avec le même goût & avec le même ſuccès, le Roi

de Pruſſe n'a jamais poſſédé cette branche de l'art. Il n'avoit alors d'Ingénieurs paſſables, que quelques transfuges François; & dans la conduite des ſiéges, où tous les pas ſont calculés, où la méthode doit ſans-ceſſe enchaîner l'impulſion, où toutes les règles ſont celles d'un métier à part, les plus grands talents pour la guerre de campagne, ne peuvent ni ſuppléer d'habiles Ingénieurs, ni preſque jamais s'appliquer avec fruit.

Douze jours après la bataille de Prague, *Daun* vint ſe poſter à *Kollin*, à quelques lieues de cette Capitale. Il falloit ou l'attendre, & avoir affaire à la fois aux deux armées, ou aller à lui. *Frédéric* ne pouvoit pas héſiter; il marche avec une partie de ſes forces, & attaque *Daun* dans une poſition formidable. Il y a eu peu d'occaſions ou, d'un aveu unanime, il ait manœuvré avec plus de ſcience; mais il ne put donner le change à *Daun*, & lui faire affoiblir ſa droite qui occupoit la hauteur de *Kollin*. Jamais auſſi ſes troupes ne combattirent avec plus de valeur. Sept fois il les fit retourner à la charge. A la dernière de ces attaques, il ſe vit maître de la hauteur, & il toucha preſque à la victoire. La fermeté des Grenadiers Autrichiens, qui ne plièrent devant

lui qu'au pas, & une charge vigoureuse de deux régiments de Chevaux-légers & de Dragons ennemis la lui arrachèrent ; il arriva aussi par une méprise d'ordre, & surtout par un défaut d'intelligence dans l'exécution, qu'une partie de la ligne Prussienne qui devoit, en se refusant constamment à l'ennemi, appuyer l'attaque de la hauteur, s'engagea mal-à-propos avec le centre des Autrichiens, & trompa par là les vues de la savante disposition du Roi ; grande leçon qui, en faisant voir les fautes qu'on commet, même dans une armée instruite & manœuvrière, montre à quoi sont exposées les armées qui n'ont ni la théorie, ni la pratique des grands mouvements. Enfin, laissant près de la moitié de son infanterie étendue sur le champ de bataille, *Frédéric* se vit forcé à la retraite ; retraite imposante encore, & où il ne fut ni entamé ni suivi.

Ce fut le lendemain de cette bataille si terrible & si funeste pour lui, car elle lui fit lever le siége de Prague, & évacuer la Bohême, qu'il écrivit à Milord *Marshall*, cette lettre si calme & si belle, où il loue avec tant de noblesse la valeur des Autrichiens, & avec tant de sensibilité celle de ses frères. C'est dans cette lettre qu'il dit

avec une tournure si piquante: « La for„ tune m'a tourné le dos ce jour-là; elle „ est femme, & je ne suis pas galant ". C'est dans cette lettre qu'il s'attribue, d'une manière si grande & si simple, la perte de la bataille, en disant: « Dans le vrai, je „ devois prendre avec moi plus d'infante„ rie. Les succès, mon cher Lord, don„ nent une confiance nuisible. Vingt-trois „ bataillons ne suffisoient pas pour déloger „ soixante mille hommes d'un poste avan„ tageux ". On me pardonnera ces fréquentes citations. Qu'oserois-je mettre à la place de ces traits précieux, & quel mal-adroit pinceau que celui qui oseroit peindre *Raphaël* ou *Rubens*, quand ils ont fait leur portrait eux-mêmes !

Par une suite de ce respect religieux pour tous ces grands mots d'ame & de caractère dont la vie de *Frédéric* étincelle, je rapporterai encore celui qu'il adresse, au milieu de la même bataille, à son régiment de Gardes. Fatigués de tant d'efforts, les restes de cette fière infanterie sembloient ne plus vouloir les renouveller; il court à eux: *Croyez-vous donc toujours vivre?* leur criet-il; & avec cet élan sublime, il les ramène encore une fois à la mort. Quel beau mot! Quelle

Quelle haute philosophie! Que cette pensée de fatalisme acquiert de grandeur, en se mêlant à l'horreur d'un tel combat! *Marc-Aurèle*, au milieu du carnage, auroit-il ranimé ses légions par une inspiration plus heureuse? Comparez à ce trait tant d'autres mots célèbres, dits dans des occasions semblables; ils viennent la plupart ou d'une ame froide, ou d'un sang exalté; ils ont presque tous un caractère de barbarie ou de licence qui ne supporte point l'analyse de la raison, & qui les rend indignes de l'histoire. Celui-ci est le cri d'une grande ame qui compte pour rien quelques jours de plus de vie, & qui, par une réflexion frappante de vérité, peut élever des ames ordinaires à la même indifférence.

L'expédition de Bohême avoit détruit une partie de l'infanterie du Roi de Prusse; de nouveaux revers s'y enchaînent de tout côté. Le Général *Lehwald* avoit livré aux Russes une bataille sanglante, & au moins indécise. *Vinterfeld*, un de ses meilleurs Généraux, est battu & tué à *Gorlitz*. Un corps Autrichien, aux ordres du Général *Haddick*, pénètre jusques dans Berlin, & fait contribuer cette capitale; la Reine & la Famille Royale se sauvent à Magdebourg. La Lusace étoit perdue; la Silésie étoit attaquée par toutes les forces Au-

trichiennes. Loin de lui, sa situation n'étoit pas meilleure, ses États sur le Rhin, sur la Lippe, sur le Veser, sur l'Ems, étoient envahis. La seule armée qui fit cause commune avec lui, avoit capitulé à *Closter-Severn*. Quatre-vingt mille François, aux ordres du Maréchal *de Richelieu*, dévoroient le pays d'Halberstadt, menaçoient Magdebourg, & répandoient des partis dans toute la Marche. Une autre armée de quarante mille François, réunie à l'armée des Cercles, s'avançoit pour délivrer la Saxe. Le Ban de l'Empire étoit publié, & ce n'étoit plus dans ce moment une Sentence vaine; cette armée combinée l'appuyoit, & avoit pris le nom menaçant d'*Armée d'exécution*. Assailli par tant d'ennemis à la fois, n'ayant plus ni un jour ni un homme à perdre, pouvant être réduit à l'extrêmité par un seul échec, étant exposé à perdre la Saxe, s'il veut défendre en personne la Silésie, & la Silésie, s'il s'attache à conserver la Saxe, *Frédéric* se détermine à repousser ce qui le serroit de plus près, & peut-être aussi ce qu'il sentoit le plus aisé à vaincre, il marche à l'armée combinée. La moitié de l'Europe le regardoit comme un grand aventurier dont le rôle alloit finir; les gens éclairés se demandoient avec terreur ce qu'alloient devenir la liberté de l'Allemagne

& le système politique du Continent : les amis du génie & du courage contemploient avec émotion un des plus beaux spectacles qu'ait jamais donné l'histoire, & osoient croire encore que le Héros triompheroit de la fortune: lui cependant s'avançoit vers les événements, ne négligeant rien pour se les rendre favorables ; sommant avec fierté le Roi d'Angleterre d'être fidèle à ses engagements, & de ne pas *lâchement* l'abandonner ; ne marquant en public aucun abattement, & dans l'intimité aucune espérance; continuant dans ses délassements de cultiver les lettres & de jouer de la flûte; confiant à sa Sœur, la Princesse *de Bareith*, qu'il se feroit tuer, & adressant à *Voltaire* cette jolie Épître en vers, la meilleure qu'il ait faite, qui commence par *Croyez que si j'étois Voltaire*, & qui finit par ces vers si remarquables dans la circonstance :

> Pour moi, menacé du naufrage,
> Je dois, en affrontant l'orage,
> Penser, vivre & mourir en Roi.

A la tête de vingt-cinq mille hommes seulement, il joint, près de *Rosbach*, l'armée de France & des Cercles, forte au moins du double, & le cinq Novembre, en moins de trois quarts d'heure, une manœuvre faite com-

me à l'exercice, la bat & la diffipe. Cinq mille prifonniers, beaucoup de drapeaux, d'étendarts, de canons, une partie des équipages, font les fignes de la déroute ; il auroit pu détruire cette armée en la pourfuivant, mais il n'avoit pas le loifir de combler fa victoire ; & jamais les fuccès ne donnèrent à *Frédéric* cette ivreffe qui fait perdre de vue le but principal. Il s'agiffoit, après avoir fauvé la Saxe, de fecourir la Siléfie ; il fe remet en marche dès le lendemain avec fon armée triomphante ; en chemin il apprend que l'armée qui défendoit cette Province, a été complétement battue fous *Breslau ;* & delà chaque moment lui apporte l'avis de nouveaux malheurs. Le Prince *de Bevern*, Général de cette armée, eft pris, quelques jours après, dans une reconnoiffance ; *Breslau*, avec dix ou douze mille hommes de garnifon, s'eft rendu fans défenfe. *Schveidnitz*, avec fix ou fept mille, a peu avant fubi le même fort. De toute cette armée qu'il alloit renforcer, il ne lui refte plus que quelques débris qui le rejoignent avec peine, & qui apportent plutôt dans fon camp le découragement que l'efpérance. L'armée Autrichienne fait, à la vérité, la faute de quitter, pour venir au devant de lui, une pofition inexpugnable qu'elle occupe fous *Breslau*, mais

elle eſt forte de plus de ſoixante-dix mille hommes ; elle eſt fière de deux victoires, & elle a eu pendant trois jours le temps de reconnoitre & de préparer la nouvelle poſition qu'elle a choiſie ; le Roi de Pruſſe n'a que trente-cinq mille hommes, & ſes troupes ſont harraſſées de marches ; celles de l'ennemi ſont fraîches, & elles ont derrière elles une Ville abondamment pourvûe : s'il perd la bataille, il achève de ruiner ſon armée, & il reſte ſans reſſources pour la campagne ſuivante : une victoire ordinaire même ne rétablit pas ſes affaires, car rien n'eſt fait s'il ne reprend pas *Breſlau*, & la ſaiſon eſt ſi avancée & ſi rigoureuſe, que cela eſt preſque impoſſible à eſpérer : il lui falloit une de ces batailles qui anéantiſſent l'ennemi, & dont les annales de la guerre offrent ſi peu d'exemples. En conſidérant toutes ces circonſtances, l'imagination reſte étonnée des dangers de la poſition de *Frédéric*, & de la grandeur de la réſolution qu'il prit. C'eſt bien alors que ſe meſure toute l'étendue du génie & du caractère, & que le héros ſe montre avec des proportions qui tiennent plutôt de la Divinité que de la nature humaine.

Le cinq Décembre, il arrive à la vue des Autrichiens. C'étoit à la même date, qu'un mois auparavant, il avoit gagné la bataille de

Rosbach, circonſtance remarquable, qu'il ne manque pas de donner comme un préſage à ſes ſoldats, & qui jete encore une ſorte de merveilleux ſur cette grande journée. Tandis qu'avec ſon avant-garde, il pouſſoit un corps détaché de l'ennemi, qui étoit en avant de ſa póſition, on lui ramène un de ſes grenadiers qui avoit déſerté deux jours auparavant : „ Pourquoi m'as-tu quitté, dit *Frédéric ?* Ma „ foi, Sire, (répond ce grenadier qui étoit „ François,) les affaires vont trop mal. Eh „ bien! répond le Roi, battons-nous encore „ aujourd'hui, ſi je ſuis vaincu, nous déſer- „ terons demain enſemble ". Et il le renvoie à ſes drapeaux. Malheur à qui trouveroit ces traits trop petits pour l'hiſtoire ! *Plutarque* ne les dédaigne pas. Ils mêlent quelque choſe de doux à l'éclat de la grandeur, & ils repoſent de l'admiration.

Une bataille livrée avec des forces ſi inégales, ne pouvoit ſe gagner que par l'habileté des manœuvres; ce fut auſſi le triomphe de l'art, & le génie du Roi de Pruſſe aſſocia à peine ſes troupes à l'honneur de la victoire. D'abord il menaça l'aile droite de l'ennemi qui étoit la moins fortement poſtée, & profitant enſuite d'une hauteur qui cachoit le mouvement d'une partie de ſes colonnes, il fon-

dit à travers une prairie marécageuse, que les Autrichiens croyoient impraticable, sur leur gauche qui étoit avantageusement placée, mais que par une faute inouie, on avoit composée des troupes de Bavière & de Wittemberg. Delà, prenant leur position à revers, il emporta le village de *Leuthen*, qui étoit au centre des Autrichiens, & où ils tentèrent de se maintenir. Le combat dura à peine deux heures, les Prussiens ne perdirent pas deux mille hommes, & la déroute fut complète. Dans la bataille même ils prirent cent cinquante canons & sept ou huit mille hommes. Quelques jours après, *Breslau* se rendit avec une partie des débris de l'armée qui s'y étoit renfermée. *Liegnitz* eut le même sort, avec trois ou quatre mille hommes; il étoit trop tard pour penser à assiéger *Schweidnitz;* enfin, cette bataille, ou ses suites, couterent aux Autrichiens plus de quarante-cinq mille hommes, & en six semaines, le Roi de Prusse remonta de la plus funeste position, au comble de la fortune. Aucun Général ancien ni moderne ne peut s'honorer d'une campagne comparable; elle dura neuf mois & demi, il y changea cent deux fois de camp; il y donna en personne quatre grandes batailles, dont il en gagna trois, & la derniere offre le dé-

nouement le plus brillant qui ait jamais couronné ces tragédies terribles.

Je me ſuis laiſſé aller à traiter avec quelque ſuite, cette campagne immortelle; mais d'une part, les limites qui me bornent, & de l'autre, le nombre prodigieux de faits qui s'offrent à moi, vont me forcer à marcher plus rapidement. Sans doute, une hiſtoire militaire du Roi de Pruſſe ne ſauroit aſſez abonder en détails, & tout en ſeroit précieux pour des gens de guerre; mais dans ſon Éloge, ces détails veulent être plus ſobrement répandus, l'Auteur ne doit pas l'écrire ſous un ſeul rapport, & pour une ſeule profeſſion, il doit tâcher à la fois de ne rien omettre, & de ne peſer ſur rien; il doit concilier à ſon Héros des lecteurs de tous les genres, & ſe ſouvenir ſans ceſſe qu'un homme de cet ordre appartient au genre humain tout entier. J'indique ici ce qu'il y a de plus difficile dans mon ouvrage, & l'écueil où j'échouerai; mais cette profonde & timide connoiſſance de ce que j'ai entrepris, ce reſpect pour mon ſujet, ſont peut-être le plus éclatant hommage qu'il ſoit en mon pouvoir de rendre au grand Homme que je célebre.

En 1758, *Frédéric* débute encore par des ſuccès; il prend *Schveidnitz*, il entre en Mora-

vie, & met le siége devant *Olmutz;* s'il se rend maître de cette Place, il ne reste plus d'obstacle entre Vienne & lui. On a dit à propos d'*Olmutz*, ce qu'on avoit dit de *Prague*, qu'il auroit pu laisser cette ville derrière lui, & marcher tout droit en Autriche, & le malheur de ce second siége, a servi de même d'appui à la critique; mais pouvoit-il laisser derrière lui la capitale de la Moravie avec une garnison nombreuse? S'il ne put pas couvrir la communication de la Silésie jusqu'à *Olmutz*, comment auroit-il couvert une communication plus allongée, interrompue par une place ennemie? Pour une de ces pointes imprudemment heureuses, dans lesquelles on a eu des succès contre toutes les règles de l'art, il y en a cent qui ont été punies par des revers. Écoutons sur cela le Roi de Prusse lui-même, dans une lettre qu'il écrit, en 1745, au Maréchal de Saxe: « Quand je commençai „ la guerre, lui dit-il, j'étois sans expérience, „ & je voulois toujours aller en avant. Des mal- „ heurs me corrigèrent, & je vis que nous fai- „ sons un métier où la réflexion doit sans cesse „ réprimer l'imagination. " Tous les critiques, le Général *Loyd*, entre autres, qui, dans sa relation de la campagne de 1757, se fait témérairement le *Feuquières* de *Frédéric*, ne font pas assez d'attention que les armées actuelles sont si

nombreuses, si embarrassées d'artillerie, de cavalerie, d'équipages & d'attirails de toute espèce, que le soin de les nourrir devient, dans la tête du Général, une pensée prépondérante, & qui enchaîne ou du moins compasse toutes ses opérations. C'est par cet heureux équilibre d'embarras, auquel se joignent les ressources réciproques de la science des positions, que les armées se contrebalancent aujourd'hui si long-temps dans une petite étendue de pays, & que les grandes conquêtes sont devenues presque impossibles. Gardons-nous, pour le bien de l'humanité, de désirer que la guerre change de systéme & de nature; gardons-nous d'appeller son état actuel, une dégradation de l'art; car la perfection véritable de la science de la guerre consiste à rendre la défensive supérieure à l'offensive, & à mettre mutuellement les Nations à l'abri de s'envahir.

La faute du Roi de Prusse à *Olmutz* ne fut donc pas d'en faire le siége, elle fut de ne pas le faire avec assez d'habileté & de vigueur. Encore une fois, cette partie de la guerre a manqué à son génie & à ses troupes. La garnison & la bourgeoisie d'*Olmutz* firent des prodiges de valeur & de zèle; enfin le siége traînant en longueur, il arriva ce qu'une longue & difficile communication rend presque toujours inévita-

ble : le Général *Laudohn* qui, dans cette occasion, commença la gloire de son nom, attaqua & détruisit un grand convoi qui venoit à l'armée Prussienne, & le Roi fut obligé de lever le siége & d'évacuer la Moravie.

Retiré en Saxe & en Silésie, *Frédéric* est obligé de s'y réduire à la défensive, & de courir aux Russes qui menaçoient *Custrin ;* il les attaque près de *Zorndorff*, les bat, leur prend cent cinq canons, & en délivre, pour cette année, son pays. Mais de semblables victoires l'eussent bientôt ruiné ; car il lui en coûta douze mille hommes de sa meilleure infanterie. Les plus habiles manœuvres étoient presque en pure perte contre des troupes qui ne se remuoient ni pour avancer, ni pour fuir ; qui, lorsqu'elles se voyoient tournées, faisoient face à leurs flancs, ou derrière elles, & attendoient la mort où leur première disposition les avoit placées. A *Zorndorff*, les soldats Russes se battirent jusqu'au milieu de leurs équipages & montés sur leurs chariots ; il s'en fit un horrible carnage. « Ces gens-„ ci, (disoit le Roi,) sont plus difficiles à tuer „ qu'à vaincre "

De *Zorndorff*, *Frédéric* revole vers les Autrichiens ; une des plus critiques & des plus glorieuses journées de sa vie l'y attendoit. Le Maréchal *Daun* le surprend à *Hochkirchen*. Ce

village, où appuyoit la droite, une partie de ſon camp & de ſon artillerie tombent au pouvoir de l'ennemi. Le Maréchal *Keith* eſt tué en rattaquant ce village, & au moment où ayant pris un drapeau des mains d'un Enſeigne de ſon régiment, il combattoit à pied pour animer ſes ſoldats. *Frédéric* profite en grand Général, de ce que *Keith* avoit fait en héros; il forme le reſte de ſon armée, & à la faveur de pluſieurs charges vigoureuſes de ſa cavalerie, il ſe retire à une demi-lieue delà,& préſente de nouveau le combat au Maréchal *Daun*, qui n'oſe l'attaquer. Il eſt ſans exemple dans l'hiſtoire, & ce prodige du génie du Maître & de la diſcipline de ſes troupes, ſera à jamais célèbre, qu'une armée auſſi complétement ſurpriſe, & qui perd dans cette ſurpriſe ſept ou huit mille hommes, cent cinquante pièces de canon, ſes tentes, ſes équipages, puiſſe rétablir ſon déſordre, ou, pour mieux dire, n'y pas tomber, s'arrêter à quelques centaines de toiſes, & y braver par ſa contenance, l'ennemi qui a remporté ſur elle un ſi grand avantage.

Après avoir bivaqué deux jours dans cette poſition, *Frédéric* ſe retire à *Gorlitz*, laiſſe ſon armée aux ordres du Prince *Henri*, vole avec un gros corps en Siléſie au ſecours de *Neiſſe* qui étoit aſſiégé, en fait lever le ſiége, & revient

avec la même rapidité, empêcher le Général *Daun* d'entreprendre contre *Dreſde*, & le forcer de rentrer en Bohême, pour y prendre ſes quartiers d'hiver. Ce mouvement ſans relâche, ces travaux toujours renaiſſants, étonnoient ceux qui en étoient témoins, & tenoient du prodige pour ceux qui en étoient éloignés. On eût dit que c'étoient pluſieurs hommes dans un ſeul; il ſe multiplioit en effet, & ſes ennemis le trouvoient, ou le craignoient par-tout.

Au milieu de tant de gloire, ſa ſituation cependant devenoit fâcheuſe; ſon armée, par une ſuite de ſa conſtitution & de la foibleſſe intrinſeque de ſa puiſſance, perdoit autant par la guerre, que celle des Autrichiens acquéroit. Ses remplacements de recrues devenoient chaque jour plus difficiles & d'une plus mauvaiſe eſpèce. Les régiments avoient à peine le temps de ſe réparer & de s'exercer; il y en avoit pluſieurs qui étoient privés de la reſſource de leurs cantons occupés par l'ennemi. Les Officiers frémiſſoient à la vue de la quantité de déſerteurs, de vagabonds, de gens neufs ou ſuſpects qu'ils avoient ſous leurs drapeaux. La mort avoit frappé les meilleurs Généraux du Roi. Il ne lui reſtoit guère que lui-même & ſon Frère *Henri*, digne rival de ſes talents & de ſa gloire; mais il lui falloit plus de deux corps d'armée;

ces deux grands Hommes ne pouvoient pas être par-tout, & où ils n'étoient pas, il y avoit plutôt des revers à attendre, que des ſuccès à eſpérer.

Les armées Autrichiennes, au contraire, étoient, ſous beaucoup de rapports, devenues formidables; elles avoient d'abord gagné par la pratique, une partie de ce qui leur manquoit du côté de la théorie. Enſuite, au lieu de ſe détériorer chaque jour par l'eſpèce de recrues, elles s'amélioroient ſans ceſſe. Les Provinces de cette vaſte Monarchie, à meſure que la guerre conſommoit, fourniſſoient des hommes plus choiſis; car on ſait que c'eſt d'abord l'écume des nations qui eſt enlevée par les premiers enrôlements. D'inépuiſables levées venoient chaque année de la Hongrie, de la Croatie, de la Tranſylvanie, traverſoient Vienne, & s'y enflammoient en paſſant de l'accueil de *Marie-Thérèſe*, qui ne manquoit jamais de les voir défiler, de leur parler avec une familiarité touchante, & de leur recommander l'honneur de ſes armes, en les appellant ſes enfants. C'eſt la milice du monde, à la fois, la plus belle, la plus vigoureuſe, la plus guerrière, & elle rappelle à l'imagination ces fiers ſoldats de Dace & de Pannonie, leurs ancêtres, qui furent ſi

long-tems la terreur, & ensuite le soutien de l'Empire Romain.

Les Généraux Autrichiens avoient encore plus profité que les troupes, des exemples & des leçons de *Frédéric.* Ils s'étoient faits devant lui le seul systême qu'ils eussent à prendre, celui de ne pas se compromettre à des affaires de plaine & de manœuvre, & de le forcer à une guerre de positions & de postes. Ils se retranchoient toujours, même quand ils étoient supérieurs, & se couvroient d'une artillerie immense. Trois Hommes principaux commandoient ou dirigeoient les armées Impériales, & tous trois, avec un esprit & des talents différents, possédoient de grandes parties de la guerre; le Maréchal *Daun*, de la sagesse, des lumières, une prudence qui nuisoit quelquefois à des succès éclatants ou complets, mais qui pouvoit rétablir des affaires désespérées, & qui n'exposoit jamais à des revers; le Comte *de Lascy*, alors Quartier-Maître-Général de son armée, une connoissance profonde de tous les détails, une grande habileté pour le choix des camps, & une audace de conception pour des projets offensifs, qui remédioit au défaut du Maréchal *Daun*, & qui l'animoit & l'entraînoit quelquefois à entreprendre; le Général *Laudohn*, qui, depuis 1758, commanda toujours

de grands corps d'armée, ce talent d'exécution, ce ſang froid, ce coup d'œil dans les combats qu'aucune théorie ne peut donner, & dont la nature ne fait préſent qu'à ſes favoris.

La campagne ſuivante, *Frédéric* eut donc beſoin de tout ſon génie, pour faire face à ſes revers. Les Ruſſes gagnèrent ſur le Général *Vedel*, la bataille de *Zullichau*. *Frédéric* voulut réparer le malheur de ſon Général, & les attaqua à *Cunerſdorff.* Il les avoit tournés, & après le combat le plus terrible & le plus ſanglant de la guerre, il étoit victorieux encore; *Laudohn* arrive, fond ſur ſes troupes harraſſées & lui arrache la victoire. Le Roi fit dans cette journée des prodiges de valeur, il eut deux chevaux tués ſous lui & ſes habits percés: engagé dans la mêlée, il fut au moment d'être pris par la cavalerie ennemie. Sa diſpoſition d'attaque avoit été très-habile, ſa retraite fut un chef-d'œuvre; mais le champ de bataille fut perdu pour lui avec preſque tout ſon canon, & ſon infanterie fut écraſée. Pendant ce temps-là l'armée Autrichienne s'emparoit de *Dreſde*. *Frédéric* a beſoin de raſſembler toutes ſes forces pour couvrir le reſte de la Saxe; mais il n'empêche pas *Daun* de lui porter un coup terrible à *Maxen*. Dix-huit bataillons & trente-cinq eſcadrons, aux ordres du

du Général *Finck*, y ſont enveloppés, battus & obligés de mettre bas les armes. Le Roi, qui vouloit inquiéter le flanc du Maréchal *Daun*, fit peut-être une faute en ordonnant à *Finck* de s'avancer juſqu'à *Maxen*, & de prendre cette poſition, ſans ſe mettre lui-même aſſez en meſure de le retirer ou de le ſoutenir; mais *Finck* en fit une plus grande dans la manière littérale & aveugle dont il l'occupa. S'il ſe fût poſté au défilé de *Rheinhartſgrimm*, qui eſt à une lieue en avant de *Maxen*, & qui le rendoit également maître du poſte de *Maxen*, puiſqu'il le tenoit derrière lui, il n'eût peut-être pas été battu; il eſt plus vraiſemblable encore qu'il n'eût pas été attaqué, car il fallut un piége auſſi mal-adroit que celui où il s'étoit mis, & dont rien ne pouvoit le tirer, pour que la circonſpection du Maréchal *Daun* ſe déterminât à ce coup offenſif. Quelques jours après, les Autrichiens enlevèrent encore trois bataillons Pruſſiens auprès de *Meiſſen.* Le Roi de Pruſſe oppoſa à ces revers, qui auroient fait rétrograder tout autre Général que lui, ſon courage accoutumé, il ſe rapprocha au contraire du Maréchal *Daun*, fit des menaces d'attaque, appella à lui pour quelques ſemaines, un corps de l'armée alliée, ſous les ordres du Prince Héréditaire *de Brunſwick*, déja

un Héros dans la fleur de sa jeunesse, & devenu depuis celui de ses Généraux qu'il a le plus tendrement estimé. Delà il continua la guerre tout l'hiver, & les deux armées se maintinrent campées ou baraquées dans leurs postes au milieu de toutes les horreurs des frimats.

Avant le Roi de Prusse, cette manière de prolonger la guerre dans la rigueur de la saison, étoit peu en usage. L'histoire du siècle dernier & du nôtre, offroit, dans ce genre, quelques exemples d'expéditions passagères. C'étoit au cœur de l'hiver que *Turenne* avoit délivré l'Alsace, que *Louis* XIV. avoit envahi la Franche-Comté, que *Luxembourg* avoit tenté d'achever la conquête de la Hollande, que le Maréchal de *Belle-Isle* avoit évacué *Prague*, & que le Maréchal *de Saxe* avoit pris *Bruxelles*; mais aucun Général ne s'en étoit fait une pratique constante: *Frédéric* la communiqua à ses Lieutenants, & l'imposa à ses ennemis. Le Duc *Ferdinand de Brunswick*, qui trouva sa gloire à l'imiter, fit, à son exemple & par ses instructions, des campagnes d'hiver. Aujourd'hui les armées s'y sont habituées, elles s'équipent & se pourvoient en conséquence; & il est trop malheureusement vraisemblable que la guerre a acquis pour toujours, ce genre de calamité de plus.

Il n'en faut pas faire un crime au Roi de Prusse. Un état de crise toujours violent, qui l'obligeoit sans cesse à des partis extrêmes, & à se créer des ressources hors de la route battue, lui en fit une nécessité. Il faut seulement observer que ses guerres ont été par-là, dans le même espace de temps, plus pénibles & plus remplies d'événements, que celles qui se faisoient avant lui, & que cette tête prodigieuse, sur qui tout le poids principal en a porté, n'a connu, pendant ce temps-là, ni ce relâche, ni ce repos dont la nature humaine semble ne pouvoir se passer.

La position du Roi de Prusse devint bien plus critique encore en 1760 & en 1761; ses ennemis le serrèrent de plus près, & avec une réunion de combinaisons mieux entendues. L'armée de l'Empire, attachée aux Autrichiens & toujours soutenue ou dirigée par eux, n'étoit plus un vain épouvantail. Les Russes avoient enfin senti que tant qu'ils iroient hiverner sur la *Warta*, & qu'ils ne sauroient pas profiter de leurs victoires, leur sang couleroit en pure perte pour la cause commune; ils s'étoient bien trouvés à *Cunersdorff* du secours des Impériaux, & leur plan étoit de se joindre désormais à eux avec une partie de leurs forces, tandis que l'autre prendroit en-

fin *Colberg*, & viendroit par la Prusse Royale & par la Poméranie, donner la main aux Suédois. Ainsi toutes ces forces, en se rapprochant, retrécissoient le théâtre de défensive du Roi de Prusse, & lui laissoient moins d'espace, de temps & de ressources ; c'étoit un lion enveloppé par des chasseurs qui ont enfin joint l'industrie au courage, & qui vont l'assaillir tous à la fois. Mais quel beau spectacle que celui de l'énergie de la résistance, qui augmente en raison de l'audace de l'attaque ! On croit *Frédéric* abattu par les événements de la campagne de *Cunersdorff* & de *Maxen*. Son armée épuisée par les fatigues de l'hiver & par beaucoup de maladies, n'a pas pu se compléter. Un corps considérable de ses troupes, aux ordres du Général *Fouquet*, vient d'être détruit à *Landshut ;* & c'est *Frédéric* qui prend l'offensive, & qui ose, faisant front aux Autrichiens avec une ligne de son armée, entreprendre, avec l'autre le blocus & le siége de *Dresde.* Il est obligé de le lever, &, au même moment, il apprend que les Autrichiens ont pris *Glatz.* Les deux armées, en se cotoyant, marchent vers la Silésie. Tel étoit l'abattement, & il faut ajouter, la composition d'une partie des soldats Prussiens, que suivant un journal imprimé d'un Officier de

cette armée, il déserta deux mille hommes dans la seule marche du six Août, de *Gorlitz* à *Rothwasser*. Le Roi le sentoit, & suivant le même journal, il fit assembler plusieurs fois les Généraux & les Officiers supérieurs des régiments, pour leur recommander avec des précautions détaillées, la quantité de *gens nouveaux*, ainsi les appelloit-il, dont son armée étoit remplie. Ces anecdotes ne font qu'ajouter à sa gloire, & à celle du fonds de cette intrépide armée, qui, avec tant de vices intérieurs, fit encore tant de grandes choses.

Arrivé en Silésie, *Frédéric* s'y trouve dans la situation la plus périlleuse. Sa destinée semble toucher à son terme. Le quatorze Août il étoit, dans le camp de *Lignitz* avec soixante-quatre bataillons & cent neuf escadrons; ce qui faisoit à peine cinquante ou cinquante-cinq mille hommes, environné de quatre armées, dont trois étoient supérieures ou presque égales à la sienne. Ces quatre armées devoient l'attaquer le lendemain, le Maréchal *Daun* par son front, *Laudohn* par son flanc gauche, le Général *Beck* par le flanc droit, le Compte *de Lascy*, renforcé de trente-cinq mille Russes, par derrière, & déja toutes quatre elles étoient en mouvement. *Frédéric* l'apprend ou le juge; dans la nuit, il dérobe sa

marche, fond ſur *Laudohn*, le bat compléte-ment, lui prend cinq mille hommes, des dra-peaux, des étendarts, quatre-vingt-cinq ca-nons; & cette importante victoire, qui fut ſon ſalut, il la remporte à la vue du Maréchal *Daun*, qu'il empêche en même-temps de paſ-ſer le ruiſſeau de *Catzbach*, pour venir au ſe-cours de *Laudohn*. Là il combattit véritable-ment pour ſon trône & pour ſa liberté. On frémit involontairement à la vue du ſort que tant de gloire, tant de travaux, tant de ta-lents, auroient pu ſubir. Il ne s'en fallut que de quelques heures peut-être, qu'il n'éprou-vât la cataſtrophe de *Charles* XII. à *Pultawa*; & la poſtérité, qui paſſe légérement ſur les intermédiaires, pour ne s'attacher qu'aux dé-nouements & ne juger que par eux, ne l'eût peut-être mis qu'un peu au deſſus de lui.

Voyons cependant comme, toujours ſupé-rieur à la fortune, ſoit qu'elle le maltraite, ſoit qu'elle le favoriſe, il écrit au Marquis *d'Argens*, après cette journée: „ Autrefois, mon cher „ Marquis, l'affaire du quinze Août auroit dé-„ cidé la campagne, à préſent ce n'eſt qu'une „ égratignure. Il faut une grande bataille pour „ finir notre ſort. Nous la donnerons, ſuivant „ toutes les apparences, bientôt, & alors on „ pourra ſe réjouir, ſi l'événement eſt avanta-

„ geux. Ne parlez pas de dangers, la dernière „ action ne m'a coûté qu'un habit & qu'un che- „ val. C'eſt acheter à bon marché la victoire".

Voyons encore, car il eſt impoſſible de s'arracher à cette lettre, avec quelle élévation d'ame, avec quel héroïque abandon, il peint lui-même ſa ſituation & ſon ame: „ Jamais je „ n'ai été de ma vie dans une ſituation plus „ fâcheuſe que cette campagne. Croyez qu'il „ faut encore du miraculeux pour ſurmonter „ toutes les difficultés que je prévois. Je fais „ ſavamment mon devoir dans l'occaſion; mais „ ſouvenez-vous que je ne diſpoſe pas de la „ fortune, & que je ſuis obligé d'admettre „ trop de caſuel dans mes projets, faute d'a- „ voir des moyens d'en former de plus ſolides. „ Ce ſont des travaux d'*Hercule* qu'il faut que „ je recommence ſans ceſſe dans un âge, où „ la force m'abandonne, où les infirmités ar- „ rivent, & où l'eſpérance, ſeule conſolation „ des malheureux, commence à me manquer.“

Et plus loin; „ Je mène la vie d'un Char- „ treux militaire. J'ai beaucoup à penſer à mes „ affaires, & le reſte du temps, je le donne „ aux lettres qui ſont ma conſolation, com- „ me elles étoient celle de ce Conſul, père „ de la patrie & de l'éloquence.“

Et cette phraſe enfin, que le reſte de ſa vie

& la conduite qu'il a tenue depuis, rendent ſi remarquable ! „ Je ne ſais ſi je ſurvivrai à cette „ guerre ; mais je ſuis bien réſolu, au cas que „ cela m'arrive, de finir mes jours dans la re- „ traite, au ſein de la philoſophie & de l'amitié.“

Tandis que *Frédéric* réparoit entre *Breslau* & *Schveidnitz* ſon armée devenue preſque hors d'état d'agir par la fatigue, les maux de toute eſpèce, & juſqu'à la diſette qu'elle avoit endurée, ſes ennemis, ſupérieurs en nombre, ſupérieurs en moyens, & pouvant ſe remplacer ſucceſſivement dans leurs efforts, pénétroient dans le Brandebourg, & s'emparoient de *Berlin*. C'étoient, d'un côté, les Ruſſes, & de l'autre, un corps Autrichien, aux ordres du Général *Laſcy*, réuni à une partie de l'armée de l'Empire. Il eſt donc encore forcé d'aller, en perſonne, délivrer ſa capitale ; car il faut remarquer que jamais cet infatigable génie ne ſe déchargea ſur les autres d'aucune opération importante ; principe bien recommandable à tout homme qui gouverne ou qui commande, parce que la connoiſſance des hommes doit lui apprendre ſans ceſſe, qu'il en eſt peu auxquels on puiſſe ſe fier, & qu'il n'en eſt aucun auquel on puiſſe ſe fier comme à ſoi-même.

A ſon approche, *Berlin* eſt évacué, & les ennemis ſe retirent. Mais *Daun* a remarché en

Saxe, il eſt maître de *Torgau*, & il veut ſe réunir à l'armée de l'Empire, pour enlever au Roi de Pruſſe, le reſte de cet Électorat. Alors *Frédéric* donne cette mémorable bataille de *Torgau* où, comme à *Kollin*, tous ſes efforts & le ſacrifice d'une partie de l'élite de ſes troupes menées pluſieurs fois à l'attaque par lui-même, ne peuvent emporter la poſition de l'aile droite des Autrichiens, fortifiée par la nature & par l'art, & garnie de deux cents pièces de canon. *Frédéric* y eſt bleſſé d'une contuſion dans la poitrine, & il ſe retiroit avec les débris des troupes de ſon attaque, quand un hazard inoui lui met le champ de bataille & la victoire dans les mains. Le Maréchal *Daun*, qui avoit combattu contre lui, avoit été plus grièvement bleſſé, & s'étoit fait tranſporter à *Torgau ;* la nuit approchoit, & les troupes Autrichiennes, dans la ſécurité de la victoire, s'étoient miſes en arrière du champ de bataille, & avoient abandonné la hauteur de *Siptitz*, qui étoit ſur leur front. Le Roi de Pruſſe étoit en pleine retraite, & avoit déja dépaſſé ſon aile droite qui, aux ordres du Général *Ziethen*, couvroit ſa marche; déja même ce Général ſe mettoit en mouvement pour ſe retirer à ſon tour, quand une patrouille de Houſſards, qui éclairoit ſon flanc, vient lui apprendre l'im-

prudent mouvement des Autrichiens. *Ziethen* marche à la hauteur de *Siptitz*, s'en empare, & avertit le Roi qui revient fur fes pas. Quelques troupes Autrichiennes veulent fe reformer & reprendre la hauteur, elles font repouffées. Les Pruffiens continuent de s'avancer, ils fe rendent maîtres de plufieurs batteries abandonnées ou mal foutenues; la nuit, l'abfence de prefque tous les Officiers généraux, qui avoient été à *Torgau* complimenter le Maréchal *Daun* fur fa bleffure & fur fa victoire, augmentent le trouble des Autrichiens, & tout fe retire en défordre vers cette Ville, qu'ils abandonnent le lendemain après avoir repaffé l'Elbe. Cette victoire, fi imprévue pour *Frédéric*, ne fut pas affez décifive pour rétablir fes affaires; mais elle le fit refpirer, elle le laiffa, à la ville de *Drefde* près, maître de la Saxe; elle fit fur-tout fentir la diftance immenfe que la difcipline mettoit encore entre les deux armées. Ce fut en effet celle qui étoit victorieufe, qui manqua, au milieu de fon fuccès, d'ordre & de vigilance, tandis que celle qui étoit battue, refta maîtreffe de fes mouvements, capable de profiter d'un hazard heureux, & en état de paffer d'une retraite compléte à une attaque audacieufe.

La campagne fuivante, *Frédéric* ne put que

se tenir sur la défensive ; il confia au Prince *Henri* celle de la Saxe, & se réserva celle de la Silésie, où les ennemis portoient tous leurs efforts. Il ne s'agissoit plus en effet pour lui de penser à attaquer ; se soutenir à force d'art, & ne pas périr en attendant que l'épuisement de la guerre ou quelqu'événement politique, engageât les alliés ennemis à la paix ; voilà tout ce qu'il pouvoit prétendre. De grandes batailles n'étoient plus même une ressource qu'il lui convint d'employer ; il n'avoit plus rien à hazarder ; il n'auroit pas pu réparer un grand échec. Une partie de la campagne se passa à empêcher, ou du moins à tâcher de retarder la jonction des Russes avec les Autrichiens. Cette fois c'étoit la grande armée elle-même, aux ordres du Maréchal *Butturlin ;* enfin, elle s'opéra malgré le Roi de Prusse. Alors il fallut se rapprocher de *Schveidnitz ;* il fallut ne plus tenir la campagne, & s'enterrer dans des retranchements. Quatre armées l'environnoient comme à *Lignitz*, & son ordre de bataille étoit en quarré pour leur faire face. Son armée éprouvoit la cherté, & presque les besoins d'une ville assiégée ; on y passoit les nuits, ainsi que sur une breche, les armes dans le bras, & une moitié des soldats veillant pour l'autre. Enfin, on n'osa pas l'atta-

quer, les Autrichiens difent que ce furent les Ruffes qui n'y confentirent pas, & cette efpèce de blocus fut lui-même forcé de s'ouvrir pour la facilité des fubfiftances. Une diverfion exécutée en Pologne, par un corps que le Roi détacha de fon armée, eut fon effet, & un convoi de cinq mille chariots, enlevé à l'armée Ruffe, la força de fe rapprocher de fes magafins. *Frédéric* acquit alors plus d'efpace; il changea de pofition, & s'éloigna de *Schveidnitz. Laudohn*, & le Général *Csernicheff*, qui étoit refté à fon armée avec vingt-cinq mille Ruffes, en profitèrent & emportèrent *Schveidnitz* l'épée à la main; mais les Ruffes ne furent que témoins de cette vigoureufe action, & les Autrichiens en eurent toute la gloire. Le Roi de Pruffe fut fenfible à ce fatal événement; il écrivit au Général *Zaftrov*, qui commandoit dans cette Place, & qui paffoit pour un homme courageux: « Je fufpends „ mon jugement, & je fouhaite que vous puif- „ fiez me mander, comme *François* I à fa Mère, „ après la bataille de Pavie: *Tout eft perdu, hor-* „ *mis l'honneur.* « Il apprit en même-temps la prife de *Colberg*, & l'enlévement du Général *Knobloch* à *Treptow*, avec trois bataillons & quelques efcadrons. *Memel*, *Konigsberg*, fes États de la Baltique, & delà fes Pays Héré-

ditaires même étoient ouverts aux armes Ruſſes. La campagne ſuivante ne pouvoit amener que les derniers déſaſtres. Dans le même inſtant auſſi, on découvrit une conſpiration contre ſa Perſonne. Un Gentil-homme Siléſien, qui avoit été au ſervice de la Maiſon d'Autriche, avoit concerté le projet, ſans doute inſenſé, de le faire enlever, au milieu de ſon Quartier général, par un Parti Autrichien. Enfin cette grande Ame ſembla une fois briſée par le malheur. Il paſſa les mois de Décembre & de Janvier dans Breſlau, triſte, ſolitaire, renfermé chez lui, & n'allant pas même à la parade. Le Colonel *Guichard*, un de ſes favoris, plus connu ſous le nom de *Quintus-Icilius*, qu'il lui avoit donné à cauſe de ſa paſſion pour les légions Romaines & pour l'antiquité, a conſigné dans des Mémoires manuſcrits, & m'a répété pluſieurs fois, qu'à cette époque, & pendant une partie de cette campagne, il portoit du poiſon ſur lui. On feroit fâché que cette anecdote ne fut pas vraie. Il y a quelque choſe de ſi noble & de ſi touchant dans ce ſpectacle d'un grand homme ployé ſous les adverſités, & qui, ſentant que ſon génie ne peut plus lutter contre le deſtin, ſe ménage, en ſilence, une reſſource dans ſa dernière infortune, & un chemin pour ſortir de la vie.

Incapable cependant de négliger aucune ressource jusqu'à la fin, & semblable à ces pilotes qui font une manœuvre en touchant au naufrage, il avoit envoyé un de ses Officiers, le jeune *Goltz*, au Kan des Tartares, pour le soulever contre les Russes, & cette négociation avoit réussi, quand un événement plus décisif vint à son secours. *Élisabeth* meurt, & *Pierre* III. lui succède. Ce Prince, né Allemand, étoit voué au Roi de Prusse, sans le connoître; il s'étoit pris d'adoration pour lui; sentiment noble, quand il est fondé sur quelque conformité d'ame entre l'adorateur & le héros, mais qui n'est qu'un culte ridicule, quand l'adorateur est sans mérite, & quand son hommage prend les formes d'une singerie impuissante. *Pierre* III étoit vêtu à la Prussienne; son régiment des Gardes du Holstein étoit dans le même costume, & il eût donné son Empire pour l'honneur d'être au service de *Frédéric*. A peine monté sur le trône, il fit donc assurer le Roi de son attachement, & cesser les hostilités entre la Prusse & la Russie. Bientôt après il fit une alliance avec lui, & il envoya à son armée un corps de vingt-cinq mille Russes auxiliaires, aux ordres de ce même Général *Csernicheff*, qui avoit combattu, les années précédentes, avec les Autrichiens; révolution singulière, & qui,

avec d'autres exemples de ce genre que fournit l'histoire, fait bien voir que les nations se battent moins pour des intérêts réels, que pour les caprices de leurs Souverains. Il envoyoit en même-temps à *Frédéric* l'Ordre de Russie, & lui demandoit d'être fait Colonel d'un régiment au service de Prusse. *Frédéric* se prêta à cette comédie qui lui valoit d'assez grands services, & en échange, il lui envoya l'Ordre de l'Aigle-Noir, & donna son nom à un régiment Russe.

Cette paix avec la Russie fut suivie de celle avec la Suède. *Pierre* avoit fait déclarer au Sénat qu'il la vouloit, & la terreur qu'on avoit à Stockholm de la Russie, l'emporta sur le foible subside qu'on recevoit de la France. En un moment, *Frédéric* passa donc de la position la plus désastreuse, à l'état le plus favorable; car si *Pierre* III eût continué de régner, on ne peut pas calculer le parti qu'auroit tiré le Roi de Prusse de la puissance de son fanatique adorateur; pour le moment, fortifié du corps de *Csernicheff*, & rappellant à lui tout ce qu'il opposoit aux Russes, ainsi qu'aux Suédois, il reprend l'offensive sur les Autrichiens, les rejete au delà de *Schweidnitz*, & met le siége devant cette Place.

Pendant ce temps-là, une de ces révolu-

tions, qui devroient faire sentir aux Souverains des Monarchies limitées, le bonheur qu'ils ont de vivre eux-mêmes sous la garde des loix, précipitoit l'infortuné *Pierre* du Trône de Russie dans le tombeau. La nouvelle Impératrice rappella ses troupes, & rompit le traité d'alliance; mais elle resta neutre; ainsi la face de la guerre n'en fut que peu changée. *Frédéric* continua donc son siége, & après trois mois de la plus belle défense, la Ville se rendit avec huit mille hommes de garnison. *Daun* ne tenta qu'une fois avec quelque vigueur de la secourir; il fut repoussé, & il n'y revint pas. Peu d'objets, aux yeux d'un Général de ce caractère, pouvoient compenser les hazards de l'événement d'une grande bataille; & ce n'étoit pas sur-tout au moment où la paix paroissoit prochaine, qu'il lui convenoit de commettre, au sort de quelques heures, une réputation qu'il s'étoit faite en temporisant. Le Prince *Henri*, que ses talents rendoient plus sûr de la fortune, battoit complétement à *Freyberg*, l'armée de l'Empire, & se couronnoit ainsi du dernier laurier de la guerre.

La paix se fit en effet l'hiver suivant: le Roi de Prusse n'y perdit pas un village. Quel beau résultat après avoir combattu à lui seul plus de la moitié de l'Europe! *Louis* XIV, avec des moyens

moyens immensément supérieurs, avoit aussi résisté à une ligue formidable ; mais une partie de la guerre avoit été honteusement malheureuse pour ses armes, & la paix lui avoit coûté de grands sacrifices. Ce que le Roi de Prusse acquit au contraire, & ce qui a été inappréciable par le fruit qu'il en a tiré, ce fut cette consistance de gloire & de renommée, par laquelle il s'est maintenu en paix pendant le reste de sa vie, car il ne faut pas compter comme une guerre, le léger orage de 1778. La Cour de Vienne n'osa plus penser à la Silésie ; l'Allemagne, sous la sauvegarde de ce Héros toujours armé, ne craignit plus pour sa liberté, & l'Europe sentit que l'équilibre de cette vaste République de Souverains reposoit sur lui.

Arrêté par la pensée toujours présente du genre de mon ouvrage, & des limites qu'il m'impose, combien cependant j'ai passé sous silence, de titres de *Frédéric* à la gloire ! combien d'actions particulières & de petits combats, dont d'autres Généraux composeroient leur réputation ! combien de marches savantes ! combien de retraites plus difficiles que des victoires ! combien de camps habiles ! combien de positions devinées ou créées par le genie ! & l'art de la distribution de ses for-

ces, qui a toujours été tel, qu'avec des moyens trois ou quatre fois inférieurs à ceux des Puiſſances alliées, il a fait face par-tout, & n'a jamais laiſſé ſur toute la circonférence de ſa défenſive, l'ennemi compléter un ſuccès ! & ſa ſcience pour les plans de campagne, ſcience qui ne ſe bornoit pas aux ſiens ſeulement, mais qui embraſſant l'Allemagne entière, le rendoit encore l'ame inviſible de toutes les opérations de ſes alliés ! & ce ſyſtême continuel d'ordre, d'économie & d'induſtrie, par lequel il a ſoutenu une guerre ſi longue & ſi ruineuſe, tirant parti des pays ennemis, ſans les dévaſter, & du ſien, ſans l'épuiſer, volant d'une frontière à l'autre, ſouvent inopinément & ſans magaſins préparés, étant rarement enchaîné par les ſubſiſtances qui commandent ſi ſouvent aux autres Généraux, & nous expliquant enfin, par ſa manière de faire la guerre, ces prodiges d'activité que nous ne concevions pas dans l'hiſtoire des anciens.

Ai-je aſſez fait remarquer que jamais il n'a combattu avec des forces ſupérieures, ni même égales, & que ſes plus belles batailles, il les a gagnées avec des armées inférieures d'un tiers & quelquefois de moitié à celles de l'ennemi ! --- Ai-je parlé de ſon talent pour animer ſes troupes, pour y maintenir, au milieu

des plus grands revers, l'espoir & la confiance ? Avec ses Généraux, il étoit à la fois ferme & affectueux ; avec les Officiers particuliers, il avoit de la grace & de la dignité ; avec les soldats, il étoit affable & caressant ; il toléroit qu'ils lui parlassent familiérement ; ils lui avoient donné entr'eux le nom de *Fritz*, qui est en Allemand un diminutif de *Frédéric*, & les diminutifs, dans toutes les langues, ont une intention amicale : curieuse chose à observer que, tandis que les courtisans & les écrivains ne savent jamais donner aux Princes que des surnoms de flatterie ou de grandeur, les soldats leur marquent toujours leur estime par des noms d'amitié ; les uns sont des esclaves qui décorent leur idole ; les autres, des compagnons qui témoignent de la bienveillance à leur Chef. Quoiqu'il en soit, quand le Roi de Prusse passoit dans les rangs de ses troupes, ou à portée d'elles, il s'entendoit appeller *Fritz*, & il sourioit avec bonté. Dans le malheur & dans les fatigues excessives, il leur permettoit le murmure & même les sarcasmes ; il savoit que cela console un peu les hommes, & qu'une discipline éclairée doit tout voir, mais doit quelquefois ne pas tout entendre.

Quand il punissoit à la guerre, ce n'étoit

jamais avec cruauté. Jamais il n'a fait couler le fang hors des combats. Soit effet de fa bonté naturelle, foit qu'il connût mieux que perfonne, que la guerre a fes hazards, & le talent fes malheurs, jamais il n'a fait juger par des Confeils de Guerre, fes Généraux battus. Il s'eft toujours contenté, même envers les plus coupables en apparence, de les mettre aux arrêts ou en prifon quelque temps, ou de leur donner leur démiffion.

Lorfqu'il récompenfoit, car fes principes & fes moyens ne lui permettoient pas de faire des graces, c'étoit avec une juftice & une mefure, c'étoit en même-temps avec une manière & un charme qui devroient fervir de leçon à tous les Souverains. On pourroit citer de lui beaucoup de mots qui ont furpaffé des bienfaits. On a confervé dans fon armée & dans fon pays beaucoup de lettres de fa main, auxquelles les particuliers ou leurs familles mettent bien plus de prix, qu'aux récompenfes qu'elles ont accompagné. Y a-t-il rien à la fois de meilleur, de plus fpirituel & même de plus politique, dernière confidération qu'il n'eft pas défendu à un Roi de concilier avec la bonté, que la lettre fuivante, qu'il écrivit

à Madame *de Forcade*, Veuve d'un de ses Officiers Généraux, & Mère de vingt-trois enfants, dont onze étoient vivants? « Je
» profite du premier moment de ma con-
» valescence, pour vous faire connoître la
» part que je prends à la perte que vous
» avez éprouvée, & ce que je veux faire
» pour soulager votre juste douleur. Je
» vous donne une première pension de cinq
» cents écus, pour les longs & fidèles ser-
» vices que m'a rendus votre Époux; une
» seconde, de pareille somme, en consi-
» dération de votre heureuse fécondité; &
» une troisième, également de cinq cents
» écus, pour vous aider à élever vos en-
» fants. Je n'ai plus qu'à vous recomman-
» der de faire en sorte qu'ils marchent sur
» les traces de leur Père ». Malheur au pays où cette lettre ne seroit pas trouvée touchante, & où l'analyse qu'elle contient, paroîtroit petite & parcimonieuse! Les esprits y seroient à la fois bien légers & bien corrompus par l'habitude de solliciter sans pudeur, & de voir donner sans motif.

Autant le Roi de Prusse connoissoit ce qui flatte les hommes séparés, autant avoit-il étudié ce qui peut les animer, quand ils sont réunis. Il avoit tiré de l'inépuisable trésor

de l'opinion, une infinité de moyens de récompenfer ou de punir fes troupes. A la fuite de plufieurs actions mémorables, il leur écrivit ou fit mettre à l'ordre, des difcours de remerciments. Après la bataille de *Hohenfriedberg*, où le régiment *de Bareith*, Dragons, battit, à lui feul, vingt bataillons & leur prit foixante-fept drapeaux, il adreffa à ce régiment un diplôme écrit de fa main, où tous les Officiers, préfents au combat, font nommés. Par ce diplôme, il donne au régiment, *en figne éternel de fa reconnoiffance*, ce font fes termes, un nouveau Cachet avec des emblêmes qui rappellent cette journée, & de plus le droit de battre la marche des Grenadiers, & fur leurs tymbales, celle des Cuiraffiers. Le Général *Gesler* & le Colonel *Chazot*, Gentilhomme Normand, qui commandoient ce régiment, obtinrent la permiffion d'ajouter à leurs Armes, un Écuffon avec l'Aigle Pruffien, le nom de *Friedberg*, & les chiffres 20 & 67, qui défignent le nombre des bataillons vaincus & des drapeaux pris. Il a accordé ainfi à plufieurs régiments des diftinctions du même genre, aux uns de battre des marches particulières, à d'autres de porter des chapeaux bordés, des bonnets

de Grenadiers, des inscriptions à leurs drapeaux. Il y a des régiments qu'il a humiliés par des privations de la même espèce, à la suite d'occasions où ils s'étoient mal conduit. Le régiment de *Bernbourg* ayant foiblement combattu, en 1760, à la grande sortie de Dresde, fut dépouillé de ses sabres & de ses galons, & ils lui furent rendus après la bataille de *Lignitz*, où il s'étoit distingué. A Berlin, les Étrangers même ne voient pas, sans émotion, cette Place aux Angles, de laquelle il a fait élever les Statues de *Schwerin*, de *Keith* & de *Winterfeld*. Quand je la visitai, il y a quinze ans, il restoit un quatrième piédestal qui étoit vacant, & ce monument incomplet, qui a depuis été consacré au Général *Seydlitz*, me paroissoit avoir un but auguste & profond, celui d'attendre un Héros, & peut-être de le former.

On a voulu quelquefois diminuer le mérite de tout ce que le Roi de Prusse a fait de prodigieux à la guerre, en exagérant les avantages qu'un Roi, qui commande ses armées, a sur un simple Général. Tout, dit-on, s'abaisse devant son autorité, tout brûle de se signaler à ses regards; sa volonté applanit les obstacles; son exemple

entraîne tout. Oui, ſi ce Roi a du talent & du caractère. Mais tranſportez un Roi ordinaire dans ſon camp, ſa préſence devient un embarras, les intrigues de ſa Cour l'y ſuivent, toutes les réſolutions deviennent timides, on n'oſe rien hazarder, on ne veut pas le compromettre, on penſe toujours à ſa ſûreté, & à ce qu'on appelle encore baſſement ſa gloire. On verra donc, ſi on y réfléchit, que ces prétendus avantages tiennent bien plus au perſonnel qu'à la dignité, & qu'il n'y a pas une poſition ni un lieu, où les preſtiges du Trône agiſſent moins ſur les eſprits, qu'à la guerre & au milieu d'un camp. Les hommes n'y reconnoiſſent guère d'autre empire que celui du talent. Placez au milieu d'une bataille ou d'une ſituation difficile, un Roi qui ne ſait pas commander, à côté de l'Homme habile qui le dirige & qui le détermine, vous verrez dans ce moment de beſoin, pour qui ſont les vrais hommages, & ſur qui ſeront fixé tous les yeux. Oui, ſans doute, un Roi qui commande lui-même, a l'avantage de pouvoir hazarder plus, & de n'être reſponſable à perſonne ni de ſes fautes, ni des événements. Mais en le ſuppoſant médiocre, penſe-t-on qu'il en profite, & que

cette puiſſance illimitée ne ſoit pas même un poids pour lui? Augmentez la criſe & le danger des ſituations, il lui deviendra encore plus difficile de réſoudre. Quand le Roi de Pruſſe étoit réduit à la derniere extrêmité, avant *Rosbach* & *Liſſa*, avant *Lignitz*, pendant une partie de la campagne de 1761, quand un ſeul échec pouvoit le précipiter dans l'abyme, croit-on qu'il ne dût pas être plus agité & plus tourmenté de l'événement? Croit-on qu'il ne lui fallût pas plus de courage & de réſolution, que s'il ne ſe fût pas agi de ſa propre deſtinée, & que s'il eût commandé l'armée d'un autre?

En examinant & en peſant tout, ſi on cherche donc la place que *Frédéric* mérite parmi les Généraux, ſi on le compare à tous les anciens & à tous les modernes, un ſeul nom, celui de *Céſar* doit s'avancer pour ſe placer à côté du ſien. Mais comme la meſure de la gloire doit être en raiſon des moyens, des obſtacles, des rivaux, des circonſtances, tous ces objets de parallèle me ſemblent encore à l'avantage de *Frédéric*. Il a combattu bien plus que *Céſar*, il a gagné bien plus de batailles, & des batailles bien plus ſavantes; il s'eſt créé une puiſſance, une armée, une diſcipline, & juſqu'à

la ſcience avec laquelle il a vaincu; il n'a pas eu dans les mains les moyens d'un grand Empire, mais ceux d'un Royaume au berceau, & d'une petite Nation à peine comptée parmi les Nations. Il a eu en tête, non des peuples amollis, ou des barbares à demi armés, non des ennemis inférieurs ou égaux, mais preſque toute l'Europe à la fois conjurée contre lui, & les armées les plus aguerries du globe. Enfin, après une guerre brillante, & qui auroit déja ſuffi pour lui faire une grande renommée, il a combattu pendant ſept ans, non plus par ambition, non plus pour des conquêtes, mais pour ſes foyers, pour ſa couronne, & toujours ſur le penchant d'un précipice; & cette guerre de ſept ans, de laquelle il eſt ſorti triomphant & tout entier, eſt la plus mémorable qui ſe ſoit jamais faite entre des peuples policés, ſoit par la quantité des combattants, ſoit par le nombre & par l'importance des batailles, ſoit par les grandes leçons de l'art.

J'ai parlé de ce que *Frédéric* a fait à la tête de ſes armées, & ce n'eſt encore qu'une partie de ſa belle carrière. Il a été, pendant la moitié de ſon règne, le Dieu de la guerre, on va le voir; pendant l'autre moitié, le Dieu de la paix. Il a combattu pour lier ſes

possessions éparses, pour former & ensuite maintenir sa puissance. Il a, pour rappeller la belle expression de son testament, *élevé son armée aux victoires.* Maintenant ces grands objets sont remplis, il s'arrête, il s'assied sur ses trophées, & son génie va travailler sur un nouveau plan.

D'abord il met à profit le calme & les économies de la paix, pour faire oublier à son pays, les désastres de la guerre ; il efface les traces des incendies & des dévastations, il rebâtit, il répare, il repeuple ; sa bienfaisance semble s'être imposé la tâche d'expier, de tout côté, sa gloire. Un de ces Ministres, fidèles serviteurs de leur Maître, qui croient, avec raison, qu'une bonne Administration a tout à gagner à publier les détails & les résultats de ses opérations, quand elles sont des succès ou des bienfaits, a fait imprimer, l'année derniere, un Mémoire qui rend compte de tout ce que *Frédéric* a fait, depuis la paix de 1763, pour la prospérité de son pays. On y voit près de deux cents millions employés en améliorations & en actes de bonté ou d'encouragement, six cents villages créés, des friches ou des marais immenses rendus à l'agriculture, beaucoup de manufactures éta-

blies, les exportations considérablement augmentées, la population qui, en Angleterre & en France, se maintient avec peine à son ancien niveau, ou s'élève bien foiblement au-dessus, accrue, de près d'un tiers, depuis son avénement au Trône. Quand quelques-uns de ces résultats seroient un peu exagérés, ce qui resteroit de vrai, prouveroit toujours que non-seulement il a fort lié sa puissance de tout ce qu'il a acquis, mais qu'il a beaucoup amélioré tout ce qu'il possédoit ; résultat bien rare pour les Rois Guerriers, qui souvent ruinent leurs peuples pour leurs conquêtes, & ne font, en s'aggrandissant en apparence, qu'affoiblir en réalité leurs Successeurs.

On accuse *Frédéric* d'avoir fait beaucoup d'actes d'Administration despotiques ou mal-entendus, tels que d'avoir falsifié les monnoies ; d'avoir formé un trésor immense, ce qui ôte des capitaux à l'industrie, & de l'activité à la circulation ; d'avoir mis dans sa main les péages, les forêts, les postes aux chevaux, les fabriques, tous les établissements lucratifs, comme des moyens indirects d'imposer & d'opprimer ses peuples ; d'avoir introduit dans ses États la Finance Françoise, & jusqu'à des Traitants

de cette Nation, pour la régie de ses accises & de tous ses droits. On ajoute qu'en même-temps, que dans son pays il a mal-adroitement attiré à lui toutes les sources de richesse, il a gêné la liberté de ses sujets sous beaucoup de rapports, tellement qu'un homme riche n'y peut ni vendre ses terres, ni vivre hors du pays, ni marier ses enfants à son gré, & que la Puissance souveraine y observe sans cesse toutes les fortunes, avec l'avidité du fisc & les formes de l'inquisition.

Je n'entreprendrai pas de justifier le Roi de Prusse sur tous ces reproches, car il y en a de fondés. Les plus grands génies ne sont pas destinés à être créateurs dans plusieurs genres, & il y en a où ils restent soumis à tous les préjugés de leur jeunesse. Le Roi de Prusse n'avoit pas profité des nouvelles lumieres qui se sont répandues sur l'économie politique, il étoit sur ce point resté en arrière de son siècle; il n'avoit pas voyagé, ainsi l'étude des pays étrangers, & ces idées justes & dégagées de prévention, qui ne peuvent naître que de comparaisons réfléchies, manquoient à son expérience. Mais il y a aussi une partie des reproches qu'on lui fait, qui se sont accrédités, ou

qui ont été groſſis ſans examen. Il n'a, par exemple, jamais altéré en entier ſes monnoies. Ce ne fut que pendant la guerre de ſept ans, guerre qui lui donnoit tous les droits de la néceſſité, qu'il eut recours à la reſſource toujours foible & mal-entendue, d'en fabriquer pour quelques millions à un faux titre ; mais comme il les répandit à main armée chez ſes voiſins, & qu'il en empêchoit, autant qu'il le pouvoit, le retour dans ſon pays, cette mauvaiſe opération, qui ne devient point par-là plus excuſable, fut plus funeſte aux étrangers qu'à ſes peuples.

S'il a formé un tréſor, & ſi ce tréſor eſt bien ſupérieur, comme on le dit, à tout le reſte du capital qui eſt en circulation dans ſes États, il a pu manquer de proportion & de juſteſſe dans ſa prévoyance; mais il eſt aiſé de prouver que dans ſa poſition, avec ſon ſyſtême politique, n'ayant pas dans ſon pays les reſſources que la richeſſe & le crédit donnent aux grandes Monarchies, il lui falloit un tréſor, & ce tréſor n'y doit plus être conſidéré que comme un moyen de force, mis en réſerve par la prudence. C'eſt par ce tréſor, que toute l'Europe lui connoiſſoit, qu'il pouvoit

en imposer à ses ennemis, menacer avec poids, se passer de recourir à des subsides de la part des Puissances étrangères, & donner ainsi à sa politique, plus de caractère & d'indépendance. C'est par ce double moyen d'un grand trésor & d'une grande armée, qui s'appuyoient mutuellement, qu'il s'est maintenu dans une si longue & si glorieuse paix pendant le reste de sa vie; & dans ce cas, il faut convenir que ce trésor n'étoit pas un capital tout-à-fait frappé de stérilité, & qu'il en a retiré un assez gros intérêt. N'étant que Prince Royal, & composant alors sa réfutation de *Machiavel*, il avoit le germe tout entier de cette profonde vue, quand il dit que ce n'est que par une armée & un trésor tout à la fois, qu'un Prince peut s'assurer la paix, & *que ce sont des épées nues qui contiennent les autres dans le fourreau.*

Quant à ces gênes rigoureuses auxquelles le Roi de Prusse a soumis la liberté civile, & jusqu'à la fortune de ses sujets; sans doute, on doit en blâmer tout ce qu'elles ont pu avoir, dans quelques occasions & envers quelques individus, d'oppressif & d'injuste; mais il ne faut pas aussi envisager la Prusse, accoutumée par les Prédécesseurs

de *Frédéric* à un régime bien plus defpotique, avec ces préjugés délicats fur la liberté & fur les droits de l'homme, que pourroit avoir un Anglois ou un Américain. Il faut croire que dans un pays pareil, où les groffes fortunes font en petit nombre, où le numéraire eft rare, où un grand commerce extérieur & maritime ne pourroit pas en réparer la perte, le Gouvernement eft obligé de veiller fur des objets qu'en France ou en Angleterre il peut abandonner au hazard, & à cette fluctuation générale qui y maintient, ou remet à-peu-près tout en équilibre. Que deviendroit en effet bientôt un pays comme la Pruffe, fi on y favorifoit le luxe des marchandifes étrangères; fi on y encourageoit le goût des voyages; fi on y permettoit aux citoyens riches de donner leurs filles à des étrangers, aux grands propriétaires des terres de vendre leurs fonds pour aller s'établir dans d'autres pays, ou fans les vendre, d'y confommer leurs revenus. Peut-être tous ces abus de négligence ou d'abandon font-ils encore des maux fenfibles à nos pays riches & robuftes; & en Pruffe, ce feroient des plaies profondes & incurables.

Maintenant fi on pouvoit penfer au loin, que

que ce Prince n'a élevé sa grandeur, n'a entretenu son armée, n'a formé son trésor, qu'en opprimant & en ruinant ses peuples, je n'opposerai à cette fausse opinion, que l'état de son pays même. Les habitants n'y sont pas foulés, les impositions sur les terres sur-tout, y sont foibles, bien réparties & sagement levées ; il ne les a pas augmentées pendant son règne ; c'est sur les droits d'entrée & de consommation qu'ont porté presque tous ses accroissements de revenus. Ses troupes, loin d'être une charge pour son pays, y reversent une partie des impôts ; & comme il n'a de grandes garnisons qu'à Berlin, à Potzdam, à Breslau & à Magdebourg, comme il n'a pas, ainsi que nous, de frontières armées, & où les troupes sont entassées à la paix, elles sont répandues & dispersées dans ses États, de manière que tout participe aux avantages qu'elles répandent. Enfin, comme c'est par les résultats qu'il faut toujours juger les Gouvernements ; comme il faut moins considérer ce que les impôts coûtent aux peuples, que ce qu'ils leur laissent ; dans quelque Province des Etats du Roi de Prusse qu'on porte ses pas, on trouvera de beaux villages, des habitants bien nourris & bien

vêtus, une culture intelligente & animée; les fables du Brandebourg même offrent ce tableau d'aisance, on y voit par-tout des déserts peuplés & l'aridité rendue féconde; spectacle qui de la joie conduit à l'amertume, quand la pensée se reporte sur d'autres pays que leur climat, leur ciel, leur sol destinoient à l'abondance, & que leur Gouvernement a couvert de friches & de malheureux, contre les intentions de la nature.

On s'attendoit que fatigué de guerre & rassasié de gloire, avançant d'ailleurs dans l'âge du repos, *Frédéric* ne prendroit plus peu à peu le même intérêt à des détails militaires de paix. En effet, chez presque tous les hommes, quand le foyer des passions s'éteint, quand le besoin & le ressort du mouvement commencent à s'affoiblir, il se fait une révolution sensible & quelquefois totale dans le caractère, dans les goûts, dans les occupations; c'est ainsi que *Dioclétien* & *Charles-Quint* se lassèrent de l'Empire, & allèrent finir leurs jours, l'un dans une cellule, & l'autre dans ses jardins. Mais c'étoit moins par chaleur de sang & par ambition que *Frédéric* s'étoit voué aux armes, que par un calcul de nécessité & par un

ſyſtême réfléchi. Ainſi les années n'apportèrent de changement ni à ſa conduite, ni à ſon genre de vie. Il continue de fortifier & d'améliorer ſon armée, comme la baſe fondamentale de ſa politique. Il ſent que s'il ſe relâchoit, que s'il laiſſoit percer dans ſes propos ou dans ſes actions le plus léger mouvement de dégoût des détails, toute cette machine ſe détendroit bientôt : car dans les armées, comme dans les nations, tous les yeux ſont fixés ſur le Chef, & dès qu'on a ſurpris le ſecret de ſa foibleſſe ou de ſon indifférence, tout ſe croit diſpenſé de ſervir & d'obéir.

Frédéric, chargé d'années & de victoires, préſidera donc encore, juſqu'à la fin de ſes jours, aux détails d'une parade, d'une garniſon, d'un camp, comme lorſqu'il étoit dans la première ferveur de ſa jeuneſſe, & qu'il attendoit de cette aſſiduité, la fortune de ſa Maiſon & l'éclat de ſes armes. Qui oſera, dans ſon armée, négliger ces détails, quand *Frédéric* les juge toujours dignes de lui ? Qui oſera ſe plaindre d'un joug ſous lequel *Frédéric* vient, chaque jour, courber ſa gloire ? A ſon exemple, ſon armée eſt pleine d'Officiers blanchis ſous les travaux. Leur âge, leurs grades, leurs bleſſures, rien ne relâche pour eux les liens du devoir ; leur

zèle leur rend encore tout le feu de la jeunesse, & dans les exercices de la paix, ils répètent sans dédain, ce qu'ils ont pratiqué dans les combats.

Cette guerre si glorieuse, de si grands résultats dûs à la science & à la discipline, avoient pu faire croire cette armée parvenue au dernier point d'instruction. Mais sept ans d'expérience, sept ans de succès & de revers, mêlés par conséquent de fautes, y ont encore aggrandi la théorie; toutes les armes y ont acquis des idées nouvelles; dans toutes il s'est formé des Officiers généraux consommés, & qui vont briguer à la paix, tout l'honneur que peut procurer la paix, celui de perfectionner & de faire remarquer par *Frédéric*, les troupes qui leur sont confiées. Le Général *Seydlitz* met la dernière main à la cavalerie, & celle de son inspection devient le modèle de toute celle de l'armée Prussienne; il lui donne cette audace, cette rapidité de mouvement, cette impétuosité de charge qui lui restoient à acquérir, & qui forment le complément des grandes vues de *Frédéric* sur cette arme. Par-tout ailleurs elle se consume dans la poussière des manèges, elle flotte de principe en principe, ou plutôt d'erreur en erreur; elle multiplie les évolutions,

croyant multiplier ses moyens d'agir ; elle ne s'exerce qu'en petits escadrons, en petits régiments, en petits corps, au moyen de quoi elle n'a aucune habitude ni des grands fronts, ni des grandes distances, ni de ces mouvements par lesquels une ligne ou une aile entière doit renverser, tourner, envelopper l'ennemi, enfin décider ou rétablir un combat. Ce n'est qu'en Prusse que les cavaliers & leurs Officiers ont cette assurance, cette hardiesse à manier leurs chevaux, qui, en semblant les confondre avec eux, rappelle l'idée des Centaures de la Fable ; ce n'est que là que le nombre des évolutions est sagement restraint à ce qu'on fait, & à ce qu'on peut faire devant l'ennemi. Ainsi se mettre en colonne, parcourir de grandes distances à différentes allures, se former en bataille, & aboutir au mouvement de charge qu'elle recommence, & auquel elle se familiarise sans-cesse, voilà à quoi toutes les manœuvres de cette cavalerie se bornent. Ce n'est que là qu'on voit des rassemblements de soixante ou quatre-vingts escadrons, & d'escadrons de cent trente ou cent quarante chevaux effectifs, ayant des surnuméraires derrière eux, donner la représentation de ce qu'une aile de cavalerie bien commandée peut exécuter à la

guerre ; ce n'eſt que là qu'on voit huit ou dix mille chevaux faire des charges générales de plusieurs centaines de pas, s'arrêter en ordre après les avoir faites, & quelquefois les recommencer d'un ſecond mouvement contre une nouvelle ligne ennemie qui eſt ſuppoſée ſe préſenter. Dans tous les camps, à ſes revues, toutes les fois que *Frédéric* voit ſa cavalerie, c'eſt à ces charges importantes qu'il met le plus d'attention & de prix. Il va ſe placer au-devant d'elles & ſur leur flanc, en faiſant figurer par quelques cavaliers, la pointe de l'aile ennemie. Au ſignal la lice s'ouvre, tout s'ébranle, le mouvement s'accélère par degrés, la terre retentit au loin, bientôt on ne voit plus qu'un nuage de pouſſière, au milieu duquel on entend comme l'approche d'un torrent ; la ligne va toucher à l'ennemi, elle baiſſe la main, s'élève ſur ſes étriers, & préſente le fer avec de grands cris ; le but eſt atteint, tout-à-coup elle s'arrête, on n'entend plus que la voix des Commandants qui raccordent leurs eſcadrons, & à travers les éclaircis de la pouſſière qui commence à s'élever, on apperçoit la ligne entière & dans un parfait alignement. Quel beau ſpectacle que de pareilles charges de cavalerie ! On ne les voit pas ſans un frémiſſement mêlé

d'admiration; on se rappelle cette belle expression de l'Écriture, quand elle compare les nuages portés par les vents, à un ouragan de cavalerie : *Sicut procellam equestrem.* Qu'il y a loin delà à l'inutile & petite pompe de nos anciens tournois ! Quel grand résultat d'ordre, de discipline & d'instruction à se mettre sous les yeux, quand on est Souverain, & qu'on conçoit, en le voyant, que *Frédéric* ait pu le préférer au faste d'une Cour, & s'y complaire jusqu'à la fin de sa vie !

L'infanterie Prussienne, qui avoit moins de progrès à faire, tend aussi, d'année en année, à une perfection plus accomplie. De nouvelles baguettes cylindriques, & que le soldat n'est pas obligé de retourner deux fois en chargeant son fusil, augmentent encore la célérité de son feu. *Saldern* & *Möllendorff*, ses deux plus habiles Inspecteurs, y introduisent beaucoup de principes qui abrègent l'instruction, & qui assurent les résultats. Ils ajoutent, entr'autres, la théorie des points de vue & des méthodes d'alignement ; théorie qui de l'infanterie passe bientôt à la cavalerie, & au moyen de laquelle la marche en bataille, les directions des colonnes, les formations de lignes entre des points donnés, sont assujetties à une précision mathématique ; théorie

que les armées étrangères cherchent aujourd'hui à s'approprier, mais que de petits esprits emploient avec trop de minutie & de servitude, & qui n'est encore appliquée à propos & avec intelligence, que dans le pays où elle est née.

Au milieu de toutes ces améliorations, la constitution Prussienne n'éprouve cependant pas le plus léger changement. Ce sont des perfectionnements intérieurs, qui ne portent pas atteinte à la machine, & qui s'incorporent à elle. Tandis que toutes les autres troupes de l'Europe se bouleversent, se tourmentent, s'épuisent en tâtonnements & en incertitudes, cette armée seule est stable & tranquille ; toutes ou l'imitent ou la contrefont ; elle seule n'emprunte rien, ne copie rien, reste ce qu'elle est, & sûre de sa supériorité sur les points importants, elle a le sage orgueil de conserver jusqu'à ses défauts.

Frédéric, avec cette armée formidable, n'a plus qu'un but, celui de vivre en paix, & de la maintenir autour de lui. Il faut pour cela qu'il se conserve, relativement à ses voisins, dans la proportion de puissance à laquelle il s'est élevé; s'ils ne s'aggrandissent pas, il n'a pas besoin de s'accroître; s'ils veulent s'aggrandir, il faut qu'il s'y oppose, ou

qu'il s'aggrandisse dans la même mesure; il a donc les yeux ouverts, il observe leurs prétentions, il veille sur leurs mouvements. Dans la situation vigoureuse & respectable où il s'est mis sous tous les rapports, il est bien sûr qu'on n'osera ni rien envahir, ni même rien projeter, sans le consulter ou sans le craindre. L'Impératrice de Russie dispose du Trône de Pologne; sous prétexte de soutenir le Roi qu'elle a fait, & d'appaiser les troubles, elle a ruiné & avili cette malheureuse Nation; elle veut ensuite se payer par ses mains de ce qu'elle appelle dérisoirement sa protection & ses bons offices; elle désire plusieurs Provinces qui la touchent, mais elle sent que l'Autriche & la Prusse ne supporteront point cet aggrandissement, & elle leur propose de prendre part aux dépouilles de l'infortunée République. La Cour de Vienne oublie que la Pologne a sauvé, un siècle auparavant, Vienne & l'Empire; elle se laisse aller à l'envie d'acquérir un pays superbe & immense au-delà des Monts Krapacs, qui deviendra son lot. Pourquoi *Frédéric*, dont les Polonois n'ont pas délivré la capitale, & qui ne doit aucun ménagement à un Roi qui n'est pas son ouvrage, seroit-il plus scrupuleux que les deux Impératrices? Ce

qu'il demande pour sa part, est pour lui d'une conséquence bien plus importante encore, que ce qu'acquèrent ses voisins; c'est un ancien démembrement de la Prusse, c'est une des Provinces de la Poiogne la plus riche & la plus peuplée; c'est à la fois la clef de la Vistule, & celle de Dantzik, qui tôt ou tard doit tomber dans ses mains; c'est ce qui va lui donner, dans cette partie, une consistance & un arrondissement inappréciables. Les trois Cours étant d'accord, elles établissent leurs prétentions, inventent des droits, publient des manifestes, consomment le partage, & toute l'Europe, muette d'étonnement & d'impuissance, est réduite à s'applaudir tout bas, de ce qu'ayant écarté tous les préjugés, & pouvant tout envahir, elles n'avoient pas tout partagé. Cela ne peut s'expliquer en effet que parce que les hommes en général, & les Souverains même, conservent presque toujours un reste de pudeur dans les injustices qu'ils commettent; peut-être aussi les trois Cours trouvèrent-elles qu'il convenoit à leurs intérêts respectifs de laisser en avant de leurs frontières, un grand pays qui les sépare, & qui est toujours à leur disposition, sans qu'elles puissent jamais en rien craindre.

Quelques années après, le caractère de

Frédéric eut occaſion de ſe montrer d'une manière plus éclatante & plus noble. La ſucceſſion de Bavière s'ouvre par la mort de cet Electeur; elle eſt dévolue par la nature & par les traités, à la Branche Palatine; mais la Cour de Vienne en réclame une partie; elle y avoit en effet quelques légers droits; mais elle avoit par-deſſus tout, ceux de la convenance, droits que la guerre peut couronner, parce que la guerre eſt le règne de la force, mais que la politique, qui devroit avoir la juſtice pour baſe, a trop ſouvent le tort d'admettre. L'Allemagne tremble, la France ſe tait, *Frédéric* ſeul s'oppoſe aux prétentions de la Cour de Vienne. Il repréſente, il diſcute, il parle d'abord avec modération & enſuite avec fermeté. La Cour de Vienne inſiſte & ne ſe relâche pas; il entre alors en Bohême avec cent vingt mille hommes. La Saxe éclairée ſur ſes véritables intérêts par deux guerres déſaſtreuſes, joint ſon armée à ſes drapeaux. L'Empereur défend la Bohême en perſonne, avec une maſſe de forces au moins égale; il commande une armée dont il s'eſt beaucoup occupé depuis dix ans, & qui balance l'inſtruction Pruſſienne par d'autres avantages; il a ſous lui *Laudohn* & *Laſcy*, il eſt

lui-même éclairé, actif, infatigable, brûlant de se signaler, & plein de respect pour le génie de *Frédéric*, sans que ce sentiment lui ôte ni le courage ni l'espérance. L'Europe, dans un silence mêlé de terreur, croit que des fleuves de sang vont couler. Mais *Frédéric* ne vouloit qu'appuyer vigoureusement les négociations déja entamées à Vienne, par la médiation de la France; il étoit sûr des dispositions de *Marie-Thérèse* pour la paix; infirme, usé par les années, plus usé encore par ses travaux, il ne lui convenoit pas de s'engager dans une guerre incertaine & terrible; il évite donc soigneusement tout ce qui auroit pu l'animer ou la prolonger; il n'attaque pas, il ne se compromet pas à l'être, il se contente de faire porter au pays ennemi, le fardeau ruineux de tout ce grand appareil. La paix se fait; la Cour de Vienne n'obtient, pour ses prétentions, que quelques Bailliages en-deçà de l'Ens, & le reste de la succession suit le cours des loix. La part de *Frédéric* fut une gloire pure, & telle que devoit la préférer un Prince Philosophe qui s'avançoit vers la fin de toutes les illusions; il eut aussi le bonheur de découvrir, dans quelques occasions de cette ombre de guerre, que le

Prince Royal, son Neveu, qui commanda plusieurs corps avec succès, étoit capable de marcher sur ses traces.

La Bavière étoit destinée à lui fournir encore quelque temps après de nouveaux droits à la reconnoissance de l'Europe. L'Empereur n'avoit point perdu de vue l'acquisition de cette belle partie de l'Allemagne qui, en achevant de le rendre maître de presque tout le cours du Danube, lieroit ses possessions héréditaires à la Souabe & à l'Autriche antérieure : alors Souverain de tout le midi de l'Allemagne, n'ayant plus dans cette vaste étendue, que quelques enclaves de villes Impériales, ou de Princes foibles & désarmés, tenant derrière lui les débouchés de l'Italie, ayant presque un pied sur la Mer Noire & l'autre sur le Rhin, touchant par ses Frontières, & quand il le voudroit avec tout le poids de ses forces, à la France, à l'autre moitié de l'Allemagne, à la Pologne, & par la Pologne à la Russie, voisin de l'Empire Ottoman, que sa position & la foiblesse de cet Empire l'invitent à dépouiller; il auroit une puissance plus concentrée, & par-là plus susceptible d'influence & d'action, que celle de *Charles-Quint*. Ce qu'il n'a donc pas pu obtenir par la force des ar-

mes, il cherche à l'acquérir par une négociation d'échange avec l'Électeur Palatin. Il lui donneroit en compenſation les Pays-Bas, Provinces riches, peuplées, au moins équivalentes à la Bavière, & de plus voiſines du Palatinat & qui lui conviendroient ſous ce rapport. Il y pourroit joindre le titre de Roi, titre ſi ſéduiſant pour une Maiſon Electorale, parce que ce dernier échellon des vanités humaines eſt ce qu'elle ſent toujours avec envie au-deſſus d'elle. Il n'y avoit après tout dans cet échange, ni ſurpriſe, ni vexation, ni mauvaiſe foi; car il avoit des côtés avantageux pour la Maiſon Palatine; & il pouvoit la conduire un jour à une plus grande puiſſance; cette Couronne & des Etats plus concentrés, & par là plus forts, pouvoient favoriſer un Prince de cette Maiſon, qui ſe feroit élevé avec des talents & du génie: *Frédéric* montroit à l'Europe le parti qu'un grand homme avoit pu tirer d'une poſition ſemblable. Mais ces chances étoient éventuelles & incertaines, & les avantages de l'Empereur étoient préſents & aſſurés. En acquérant la Bavière, on vient de voir tout ce qu'il gagnoit; en cédant les Pays-Bas, il n'abandonnoit que des provinces trop éloignées de lui, des provinces ou-

vertes, & qu'il ne peut pas défendre, des provinces qui, au premier mécontentement de la France, peuvent être envahies par elle, & lui servir de gage & de dédommagement. C'étoit donc se fortifier doublement, & par ce qu'il obtenoit, & par ce qu'il cédoit. Plus l'Empereur montroit de connoissance de ses intérêts, d'activité, de dédain du faste, d'économie, d'attachement à ses forces militaires, plus cet échange devoit encore allarmer l'Allemagne, & inquiéter l'Europe. Voilà ce qui ne pouvoit pas échapper à *Frédéric ;* aussi dès le moment, le vieux lion étincelle & sort de l'état de repos. *Frédéric* réveille dans l'Empire la terreur qu'il n'a pas pour lui-même ; il est bien sûr d'en imposer jusqu'au dernier moment de sa vie, & de mourir en paix ; mais il embrasse l'avenir, & il pense à la postérité qui n'aura pas son appui. Il déclare son opposition ; il la motive par des manifestes lumineux ; il rappelle les principes & les loix de la constitution de l'Empire ; il lève l'étendart d'une ligue Germanique, pour le maintien de cette constitution. Le Duc de *Deux-Ponts*, Héritier de l'Électeur, s'y range le premier ; tous les Princes protestants, plusieurs Princes catholiques s'y joignent ; le projet est abandonné ; de la

part de l'Électeur, avec le désaveu de la foiblesse; de la part de l'Empereur, avec la modération d'une force en même-temps prudente & éclairée, qui sent que ses mesures sont prévenues, & qu'il faut attendre des temps plus favorables.

Ce fut la derniere affaire générale à laquelle *Frédéric* prit part, comme si la fortune eût voulu par là lui fournir, à la fin de sa vie, une grande occasion de déployer sa politique, de montrer que le Protectorat de l'Empire, sans doute plus glorieux que le Sceptre de l'Empire même, étoit dévolu à sa maison, & de tracer à son Successeur, un systême dont il ne peut plus s'écarter, sans déchoir de sa destinée.

Avant de parler de la mort de *Frédéric*, il ne me reste plus maintenant qu'à jeter les yeux sur le beau tableau de la vie privée de sa vieillesse. Ainsi que tous les intervalles de sa jeunesse, qu'il pût dérober aux affaires, ses vieux jours se passèrent dans la retraite, & dans la culture de la philosophie & des lettres, ces grands & intarissables biens de la vie. Il y joignit le goût des jardins & de la nature. Il aimoit passionnément les fruits, il en mangeoit dans toutes les saisons, & il entretenoit pour cet effet de vastes & de magnifiques

ques ferres. Cette fenfualité, qui s'attache à des fruits & à des fleurs, & qui s'environne du printemps & de l'été, au milieu des frimats, eft peut-être la feule qui foit compatible avec la fimplicité de la philofophie; elle n'a du moins rien que d'innocent, & elle n'eft qu'un hommage de plus qu'on rend à la nature, en cherchant à prématurer ou à prolonger la jouiffance de fes plus douces & de fes plus riantes productions. O que tout voyageur, adorateur de la gloire & du génie, approchoit avec refpect de la retraite de *Frédéric!* En fortant de Potzdam, où tout refpiroit la difcipline & la guerre, une allée prefque toujours folitaire conduifoit à Sans-Souci. Là, jamais on ne rencontroit, comme fur le chemin des Cours, ce fracas, ce tumulte, ce mouvement perpétuel de la grandeur défœuvrée, de l'orgueil qui va porter des chaînes & de l'intrigue agiffante. Là, l'efpérance, l'avidité, l'ambition, toutes ces paffions plus fouvent malheureufes que fatisfaites, ne venoient pas affliger les regards. On pouvoit croire arriver à la demeure d'un fimple citoyen. Aux approches du palais, trois ou quatre foldats défarmés, pour toute garde, ne changeoient pas beaucoup cette idée. A peine quelques domeftiques épars

çà & là s'offroient-ils aux yeux. Tout paroiffoit défert, & tout n'en étoit que plus augufte, ainfi que dans ces temples où la folitude, bien mieux que le concours, avertit de la préfence de la Divinité, & appelle l'adoration. On parcouroit ce palais, & l'immenfité folitaire, la magnificence qui fembloit étalée plutôt pour la curiofité que pour l'ufage, le petit appartement où *Frédéric* fe concentroit, auroient pu faire croire que c'étoit un Roi qui, en confervant fon palais, avoit abdiqué fa Couronne. On fe promenoit dans les jardins, & on jouiffoit de tous les détails dont *Frédéric* compofoit fes délaffements. On s'affeyoit avec vénération fous les mêmes ombrages. On fe plaifoit à voir un Temple qu'il a élevé à l'Amitié ; ce monument prouvoit qu'il l'avoit fentie, ou qu'il avoit foupiré vers elle. Une belle colonade de marbre, dans l'intérieur de laquelle il avoit raffemblé la précieufe collection d'antiques du Cardinal *de Polignac*, témoignoit fon goût pour les arts ; & on leur favoit gré de l'intérêt qu'ils répandoient fur fa vie. Mais le voyoit-on, & jamais ce Prince fut-il plus acceffible ? Jamais Prince eût-il, comme lui, pour tout homme diftingué, de quelque pays, de quelque rang, de quelque profeffion qu'il

fût, l'affabilité de la vraie grandeur, & même l'intérêt de la curiosité? Le voyoit-on, on n'oublioit plus ce visage à la fois noble & doux, ce regard plein de feu & de grace, cette physionomie si mobile & si prodigieuse, qu'à chaque instant, suivant les situations, les personnes, les conversations, les pensées, elle changeoit d'expression & de nuance, cette majesté qui ne consistoit ni dans la beauté des formes, ni dans une attitude d'apprêt, ni dans l'habitude d'un grand rôle, ni dans un extérieur de magnificence, mais qui, avec le maintien le plus simple, malgré un costume quelquefois négligé jusqu'au cynisme, venoit toute, de son ame, de son caractere, & sans doute aussi de ce prestige de gloire qui, comme une vapeur divine, étoit répandu sur sa Personne, & l'environnoit toute entière.

Sa conversation étoit souvent en questions; telle est inévitablement celle de tous les Rois, puisque le respect qu'on a pour eux les condamne toujours à l'embarras de parler les premiers, ou à l'ennui du silence. Mais ses questions n'étoient jamais ni vuides ni oiseuses, & quand il étoit entré dans un sujet, il donnoit au dialogue ce mouvement & cette liberté qui sont les ressorts de la discussion & les moyens de l'analyse. Jamais il ne cher-

choit à mettre mal à l'aiſe par l'aſcendant du Trône ; mais peut-être abuſoit-il quelquefois de celui de ſon eſprit, ſorte de vexation qui n'eſt guère plus généreuſe. Peut-être ſe plaiſoit-il trop à tendre des piéges à la prétention, & à écraſer la médiocrité. Il avoit contracté à l'école de *Voltaire* le goût & l'art du ſarcaſme ; mais *Voltaire* lui avoit auſſi enſeigné cette grace & cette politeſſe qu'il avoit lui-même puiſées dans les brillants reſtes des ſociétés du ſiècle de *Louis* XIV. Enfin, ſi la deſtinée n'en eût pas fait le plus grand des Rois, il eût certainement été par-tout un des hommes les plus diſtingués & les plus aimables.

Peut-être auſſi *Frédéric*, pour un homme qui, planant ſur les objets de ſi haut, doit en dédaigner beaucoup de détails, ſe laiſſoit-il trop aller à jouir de toutes les ſottiſes & de toutes les erreurs répandues ſur le globe. Peut-être verſoit-il avec trop de complaiſance le ſel de ſes épigrammes ſur les autres Cours, & ſur leurs intrigues ou ſur leurs petiteſſes. Il eût été plus grand à lui de ne pas appuyer ſur un contraſte que ſa Perſonne & ſa vie faiſoient aſſez ſentir. Mais il avoit du moins la juſtice de ne pas s'offenſer à ſon tour de ce qu'on diſoit, ou qu'on imprimoit

ſur ſon compte. Il régnoit dans Berlin une grande liberté de propos ; celle de la preſſe y alloit preſque juſqu'à la licence. Jamais aucun Prince n'a eſſuyé plus de libelles, & jamais il n'en a puni aucun. *Voltaire* a écrit ſur lui, ou les plus atroces calomnies, ſi les faits ſont faux, ou les plus viles médiſances, s'il a révélé les ſecrets de l'intimité ; il le ſavoit, & il les a toujours mépriſées & pardonnées. Nous avons vu, il y a deux ans, cet infâme & poſthume recueil colporté dans les ſociétés de Paris, & enfin livré à l'impreſſion. Le Roi de Pruſſe pouvoit faire châtier les auteurs de cette inſolence, & il l'a dédaigné encore ; c'eſt qu'il étoit doux par caractère, & tolérant par principe ; c'eſt qu'il ſavoit auſſi que la vengeance accrédite les libelles, & qu'elle en fait naître de nouveaux, parce que les méchants redoublent leurs coups, dès qu'ils voient qu'ils ont frappé leur victime à l'endroit ſenſible.

Si on étoit étonné de trouver un Roi ſans cour, ſans gardes, ſans faſte perſonnel, vivant en ſage, & ne s'étant réſervé du Trône, que les devoirs & la puiſſance, combien l'étonnement redoubloit en voyant, avec quelle ſimplicité, avec quelle facilité, avec quel petit nombre de reſſorts, il gouvernoit. Dans nos

Monarchies puiſſantes, les Adminiſtrations ſont de grandes machines prodigieuſement compliquées. Elles en impoſent de loin par un appareil immenſe de rouages, de leviers, d'inſtruments de tout genre ; tout s'agite, tout ſe preſſe, tout y paroît en action ; mais s'approche-t-on d'elles, on n'apperçoit plus que des efforts perdus ou contrariés , du frottement, de la réſiſtance, enfin, des traces de vice ou d'imperfection ; paſſe-t-on aux réſultats, qu'ils ſont petits & bornés ! Ce ſont, comme à Marly, quelques minces filets d'eau portés à frais énormes au haut de la montagne. Chez *Frédéric*, au contraire, ſous lui, autour de lui, à peine entend-on, à peine voit-on quelques intermédiaires ; tout marche, tout s'avance vers le but, ſans entraves, ſans confuſion, ſans perte de temps, avec un mouvement ſi uniforme, ſi calme, ſi inſenſible, que le travail de *Frédéric* donne plutôt des idées d'ordre que de contention, & de ſurveillance que de force ; tel *Milton* nous peint ces intelligences céleſtes qui dirigent, en ſilence, le cours des ſphères.

Et qu'on ne croie pas que cette marche ſi ſimple & ſi facile tienne à des procédés plus arbitraires que dans d'autres Monarchies ; qu'on ne croie pas que les expéditions

y ſoient plus lentes, que les particuliers y ſoient moins admis à recourir au Souverain: chaque jour, chaque courrier, les affaires de chaque jour, de chaque courrier, lui ſont préſentées. Il ne lui eſt pas adreſſé un placet, il ne lui eſt pas écrit une lettre, que dans la journée, ou dès le lendemain, il n'y réponde; & pour s'expliquer la poſſibilité d'un ordre de choſes ſi oppoſé au courant de nos idées, il ſuffit de faire réflexion, qu'où le temps eſt employé, le temps eſt reſpecté, & que quand un Roi gouverne lui-même, & par conſéquent établit des règles, & fait connoître ſes principes, les ſollicitations abuſives, les demandes inutiles, redoutent ſa clairvoyance ou ſon caractère, & n'oſent plus que bien rarement s'approcher du Trône.

Je terminerai ce que j'ai à dire de *Frédéric*, par un trait remarquable, c'eſt qu'il paroît que cet Homme prodigieux fut bien plus ſon propre ouvrage que celui de la nature. Il étoit né avec une ſanté foible, & il l'a fortifiée par ſes travaux: il aimoit une vie voluptueuſe & recherchée, & dès qu'il fut ſur le Trône, il ſe l'impoſa réguliere & laborieuſe; il ne pouvoit, dans ſa jeuneſſe, ſupporter les détails militaires, & par ſyſ-

tême, il ſe fit à la fois le premier des Gens de guerre & le premier des Généraux. On a dit qu'à ſa premiere bataille, à la bataille de *Molvitz*, il s'étoit retiré de ſa Perſonne après la défaite de ſa cavalerie, ſans attendre l'événement du combat, que ſon infanterie avoit rétabli & gagné ſans lui. En admettant ce fait, ſoit comme médiſance, ſoit comme calomnie, c'eſt un prodige de plus à admirer, que ce courage qu'il déploya depuis, & cette force de reſſort qui le rendit un Héros le reſte de ſa vie. Qu'il eſt en effet honorable pour l'humanité, que c'eſt une belle rivalité du génie avec la nature, que ces facultés développées par la puiſſance de la réflexion, que ce caractère que la méditation a peut-être réformé ou aggrandi en ſilence, que cet enfantement d'un ſyſtême qui a tracé la conduite & qui a réglé toute la vie! Alors auſſi, il n'y a ni variation, ni décadence, & l'homme qui s'eſt ainſi fait ou perfectionné lui-même, deſcend tout entier & toujours le même au tombeau. C'eſt ce qui eſt arrivé à *Frédéric*; il n'a ceſſé de régner, & d'être capable de régner, qu'en ceſſant de vivre

Le Roi de Pruſſe étoit ſujet à la goutte, & pluſieurs fois elle l'avoit mis en danger,

Ce ne fut pas cependant cette maladie qui termina sa vie. Depuis un an, sa santé s'affoiblissoit visiblement, & une hydropisie de poitrine commençoit à se manifester ; il luttoit contre le mal avec courage, le surmontoit quelquefois, gouvernoit toujours, & se remontroit en public par intervalle. On dit qu'au milieu de ce dépérissement, il lui est arrivé de se barbouiller brusquement les joues de rouge, pour ne pas paroître trop défait devant ses troupes ; noble & touchante foiblesse d'un grand homme qui, jusqu'à son dernier moment, ne veut pas se montrer déchu au dessous de lui-même. Enfin, il fut obligé de renoncer à faire ses revues du printemps, & ce ne fut qu'alors qu'on put le croire mortellement atteint. Insensiblement son état empira, mais son esprit & son ame ne s'affoiblirent pas. Ne pouvant assister à ses camps, il dressa de sa main les instructions pour les Généraux qui les commandoient, & il en dirigea les manœuvres. Sa pensée avoit encore l'influence de l'action, & ses mains défaillantes tenoient, sans les laisser flotter, les rênes de tout. *Frédéric* pensoit sans doute comme *Vespasien*, qu'il convenoit à un Souverain de mourir debout ; car presque jusqu'à son dernier jour,

il ſe leva & il s'habilla comme de coutume.. Peu de temps avant ſa mort, un Officier François, avide de l'appercevoir ſeulement & d'emporter ce grand ſouvenir, pénètre dans les jardins de ſon Palais, il s'avance pas à pas, & à la faveur d'une paliſſade, il voit, près de l'appartement du Roi, ſur les marches du périſtile, un homme ſeul & aſſis. Cet homme étoit vêtu en uniforme, & à demi recouvert d'un manteau, il étoit coëffé d'un grand chapeau à plumet : une ſeule de ſes jambes étoit bottée, l'autre étoit allongée & il paroiſſoit en ſouffrir ; il careſſoit un chien & il ſe ranimoit aux rayons du ſoleil levant. Cet homme étoit *Frédéric*, & ce coſtume, dont l'originalité même a quelque choſe de grand ; ce tableau, dans lequel on voit tout enſemble le Héros qui diſpute à la mort les reſtes d'une vie qui peut être utile encore, & le Philoſophe qui s'approche avec ſimplicité de ſa fin, ſont piquants à tranſmettre à la poſtérité. Juſqu'à ſon dernier jour auſſi, *Frédéric* ne ceſſa de ſe livrer à ce qui avoit toujours fait ſes plaiſirs & ſes délaſſements, la lecture & la converſation. La poſtérité ne doit pas ignorer que les derniers livres qu'il ſe fit lire, furent la vie de *Henri* IV. & celle des XII Céſars.

La contemplation de l'hiſtoire, le ſpectacle de ce grand théâtre, où tout ne fait que paſſer & s'anéantir, ſont en effet ce qui doit le plus détacher de la vie, & même de la gloire.

Nous touchons aux derniers inſtants de *Frédéric*, & ces derniers inſtants reſſemblent à ſa vie entière; ils ſont encore remarquables. Quand on meurt entouré de témoins, il eſt preſque toujours aiſé de mourir avec l'apparence du courage. Il ſuffit alors de quelques mots dits avec effort, & peut-être préparés par des ſentiments factices ; ainſi mourut *Louis* XIV, ainſi meurent ordinairement tous les Princes ; c'eſt pour eux la dernière ſcène d'un grand rôle, & la vanité préſide à leur mort, comme elle gouverna leur vie ; mais il y a peut-être un plus grand courage & une dignité plus vraie à ſe mettre ſeul en préſence avec la mort, & à écarter tous ces faux appuis, dont l'étiquette, l'uſage, la bienſéance, les préjugés, & juſqu'aux petits & fugitifs ſentiments de la ſociété, aſſiégent les mourants. La nature auroit-elle excepté l'homme de cette loi générale, qu'elle ſemble avoir impoſée à tous les êtres, de rechercher les lieux les plus ſombres & les plus déſerts, quand ils ſentent les appro-

ches de la mort ? Enfin, ſoit que l'ame ait à ſe fortifier contre la terreur du néant ; ſoit qu'elle ait à s'élancer par l'opinion de l'immortalité, au ſein d'un Dieu conſolateur ; ſoit que le cœur ait beſoin de courage pour briſer des liens déchirants ; ſoit qu'il veuille s'abymer dans une ſeule penſée, & conſacrer à un ſeul objet ſon dernier ſouffle ; ſoit qu'on craigne de donner à ſes amis le ſpectacle de la nature dégradée, & qu'on préſère de laiſſer dans leur ſouvenir, une image qui les attache, plutôt qu'un tableau qui les repouſſe, c'eſt encore dans le recueillement, c'eſt toujours dans la ſolitude qu'on devroit préférer de mourir. Telle étoit, ſans doute, l'opinion de *Frédéric ;* car dans ſes derniers moments, il voulut reſter abandonné à lui-même. Un valet de chambre & un des houſſards attachés à ſa Perſonne, voilà ce qui lui tient lieu de tout cet appareil qui environne la couche funèbre des Rois. Pluſieurs fois il perd la parole & la connoiſſance, & quand il les recouvre, il ne demande, il n'appelle perſonne. A minuit, il tombe dans une angoiſſe douloureuſe, on lui relève la tête avec des couſſins : *Cela va bien*, dit Frédéric, *la montagne eſt paſſée.* Ce que la mort doit avoir de terrible, ce dernier combat de la

vie avec le mal qui va l'anéantir, étoit sans doute fini, l'épanchement se consommoit, il retombe dans l'assoupissement; enfin, le 17 d'Août 1786, à trois heures du matin, *s'arrêtèrent tout-à-coup*, suivant les expressions du Médecin qui le soignoit, & qui a fait imprimer la relation de sa maladie, *les ressorts qui animoient ce génie extraordinaire*, Frédéric cessa de vivre, & l'éternité commença pour son Nom.

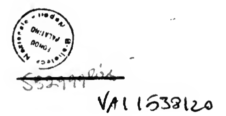
C'est cette carrière glorieuse sous tant de rapports, c'est ce règne d'un demi-siècle, c'est ce règne, exemple presqu'inoui dans les annales du monde, sans enfance, sans jeunesse, sans décadence; enfin, mûr, éclatant & vigoureux jusqu'à la fin, que l'histoire aura la sublime tâche de décrire à la postérité. La mienne a été moins difficile. Je n'ai fait que suspendre au mausolée de ce grand Homme, les images de ses exploits, & les titres de son immortalité. J'ai apporté en tribut à cette cendre illustre, les hommages de tout ce qui fait sentir & admirer. Je lui ai apporté particuliérement ceux de tous les Guerriers de l'Europe, qui ont perdu en lui leur maître & leur modèle.

Maintenant analysez cette vie, ô vous, que la louange importune, & qui ne pouvez

ſupporter le poids de l'admiration ! O vous, qui cherchez à tout atténuer & à tout obſcurcir, qui appellez cela aimer la vérité, & ſe dégager de l'aveuglement de l'enthouſiaſme, & qui n'avez, dans le fond, que le but criminel de dégrader la gloire ! O vous encore, qui croirez obliger les Rois, en rabaiſſant un Prince qui honora le Trône, & qui, pour l'injure que vous leur faites, par une ſemblable opinion, ne mériteriez d'eux qu'indignation & mépris, analyſez cette vie, tâchez de ſurprendre dans la jeuneſſe de *Frédéric*, quelques déréglements ; dans ſon adminiſtration, quelques fautes ; dans ſon caractère, quelques taches ! Oppoſez à de grands réſultats, quelques exceptions ; à une conduite habituellement forte, noble & raiſonnée, quelques inconſéquences ou quelques contraſtes ! Que montreront vos triſtes efforts ! l'inévitable tribut de l'héroïſme à l'humanité ! Eh ! n'y a-t-il pas des liens inviſibles, par leſquels des défauts & des petiteſſes même entrent quelquefois dans la compoſition des meilleurs eſprits & des plus grands caractères ? N'eſt-ce pas ainſi peut-être, qu'il exiſte des contradictions & des diſſonances néceſſaires dans les plus réguliers & les plus harmoniques

ouvrages de la nature ? C'est à l'ensemble, c'est à l'effet total qu'il faut s'attacher. Les détails se perdent dans les masses, & ce n'est qu'en grand qu'il faut juger les grands hommes. Que font aujourd'hui à la renommée de *César*, les anecdotes de *Suétone ?* Ah! ce qu'il faut dire à tous les Souverains, c'est que le plus haut degré de gloire n'excuse ni les vices ni les fautes, mais que de grandes qualités les couvrent; que de belles actions les compensent; & qu'une seule chose fait haïr ou mépriser la mémoire des Rois, c'est quand ils ont des vices & qu'ils font des fautes, sans mettre en opposition rien qui en dédommage.

F I N.


VAI 1538120

Digitized by Google